



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





**TAYLOR
INSTITUTION**

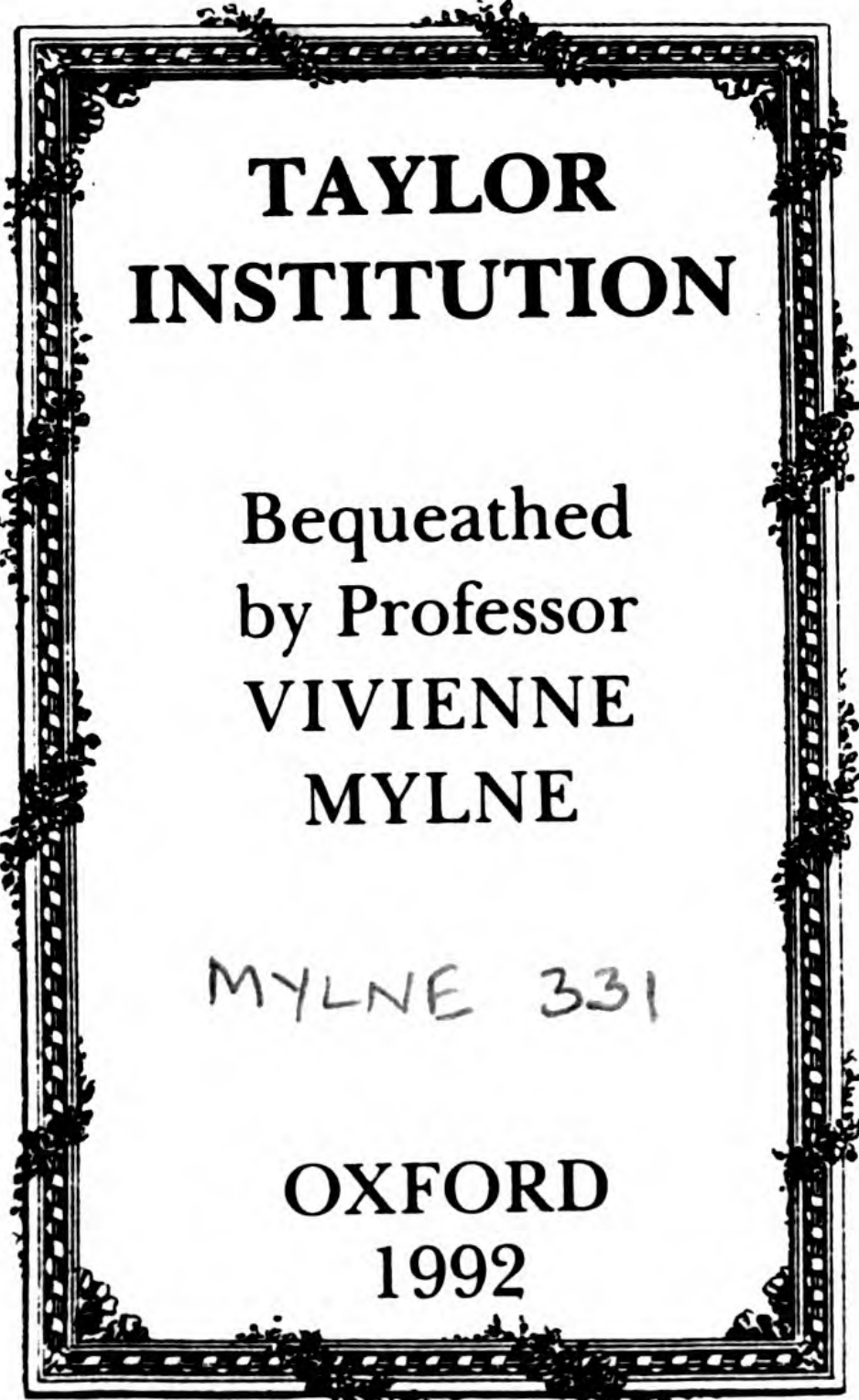
Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 331

**OXFORD
1992**





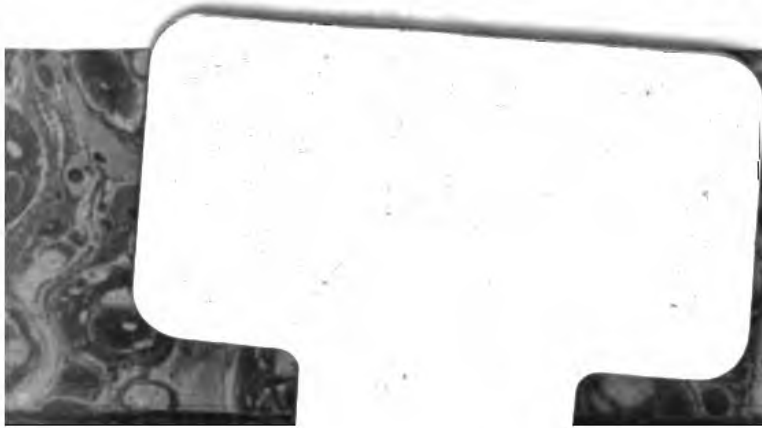


**TAYLOR
INSTITUTION**

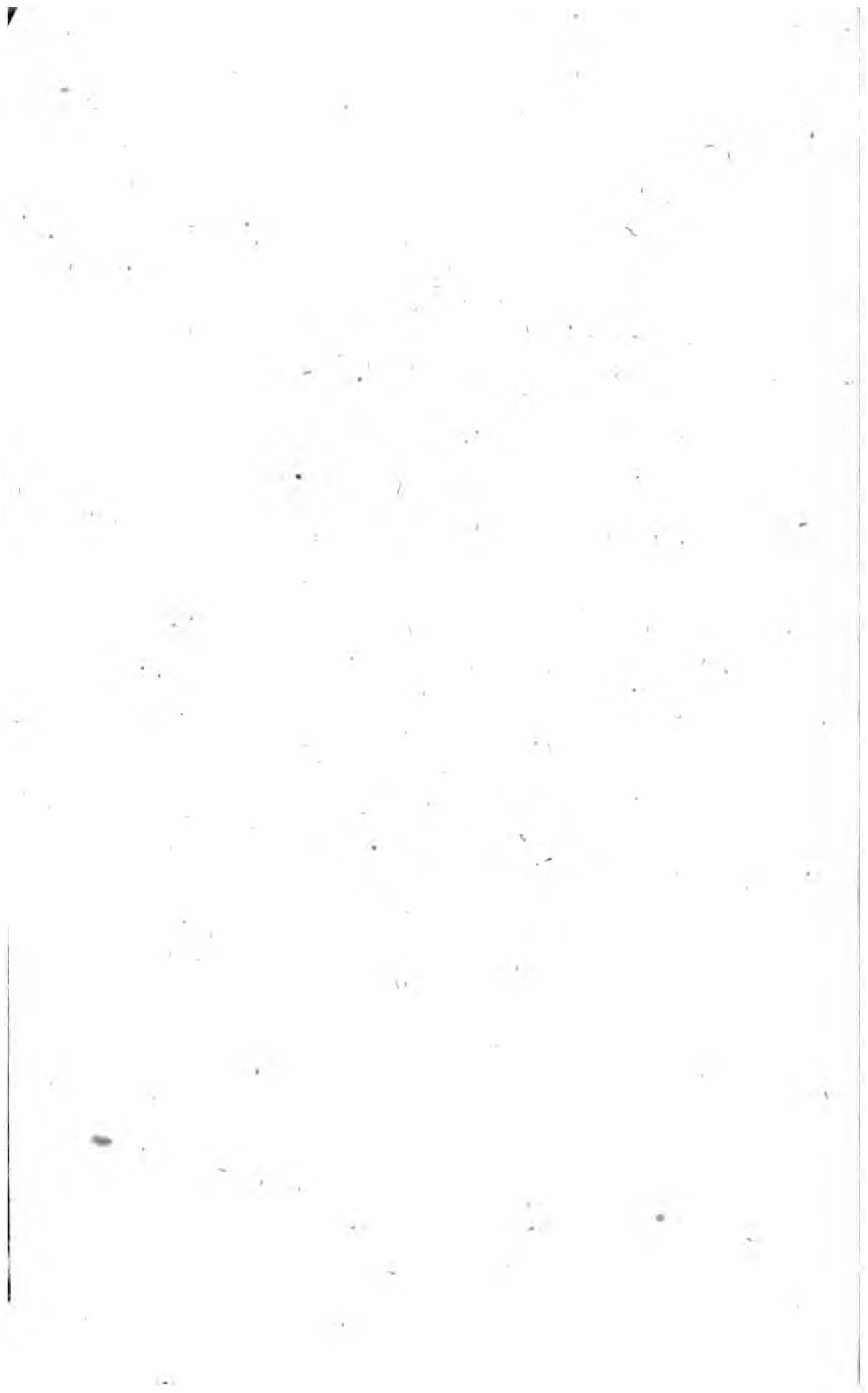
Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

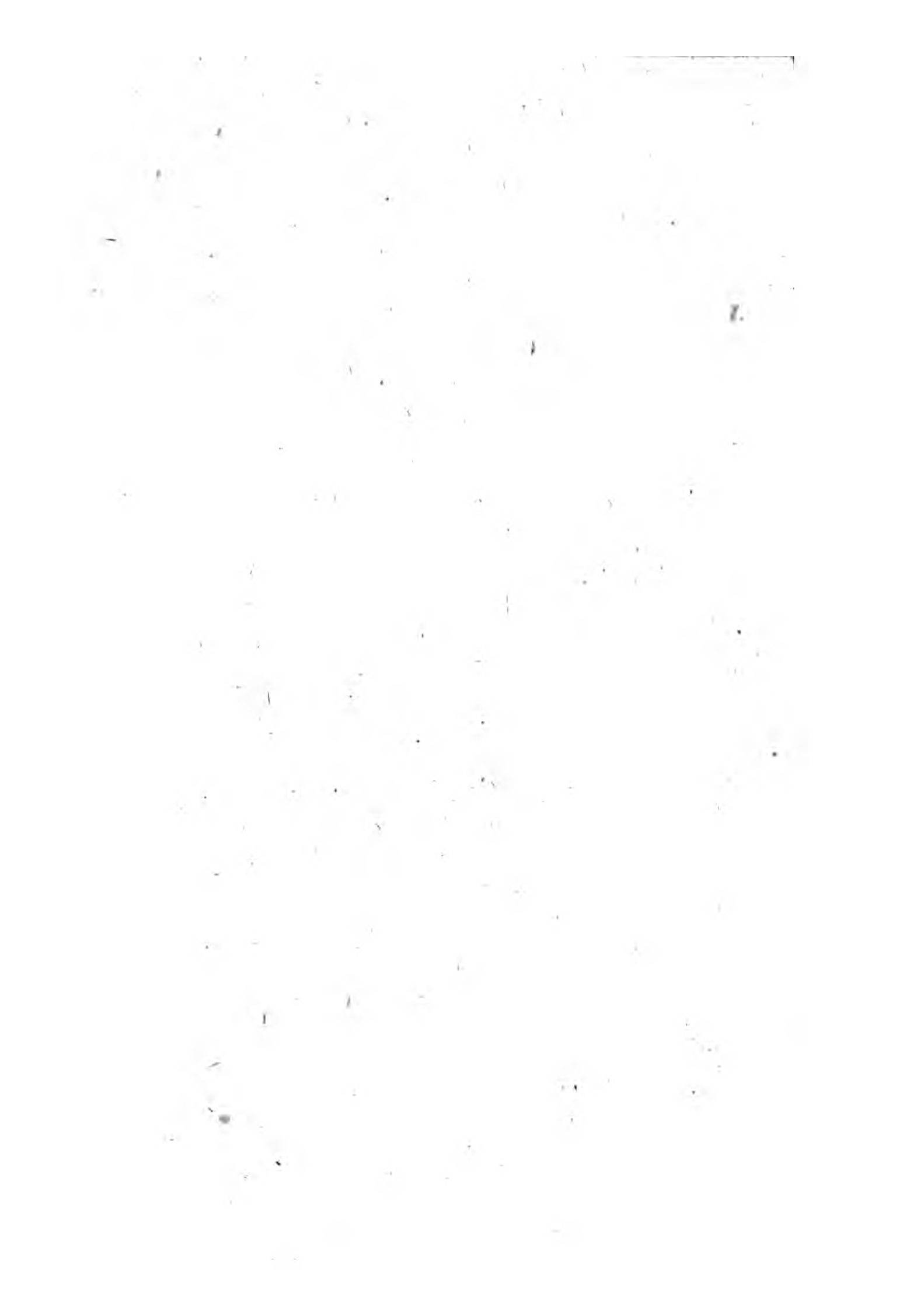
MYLNE 331

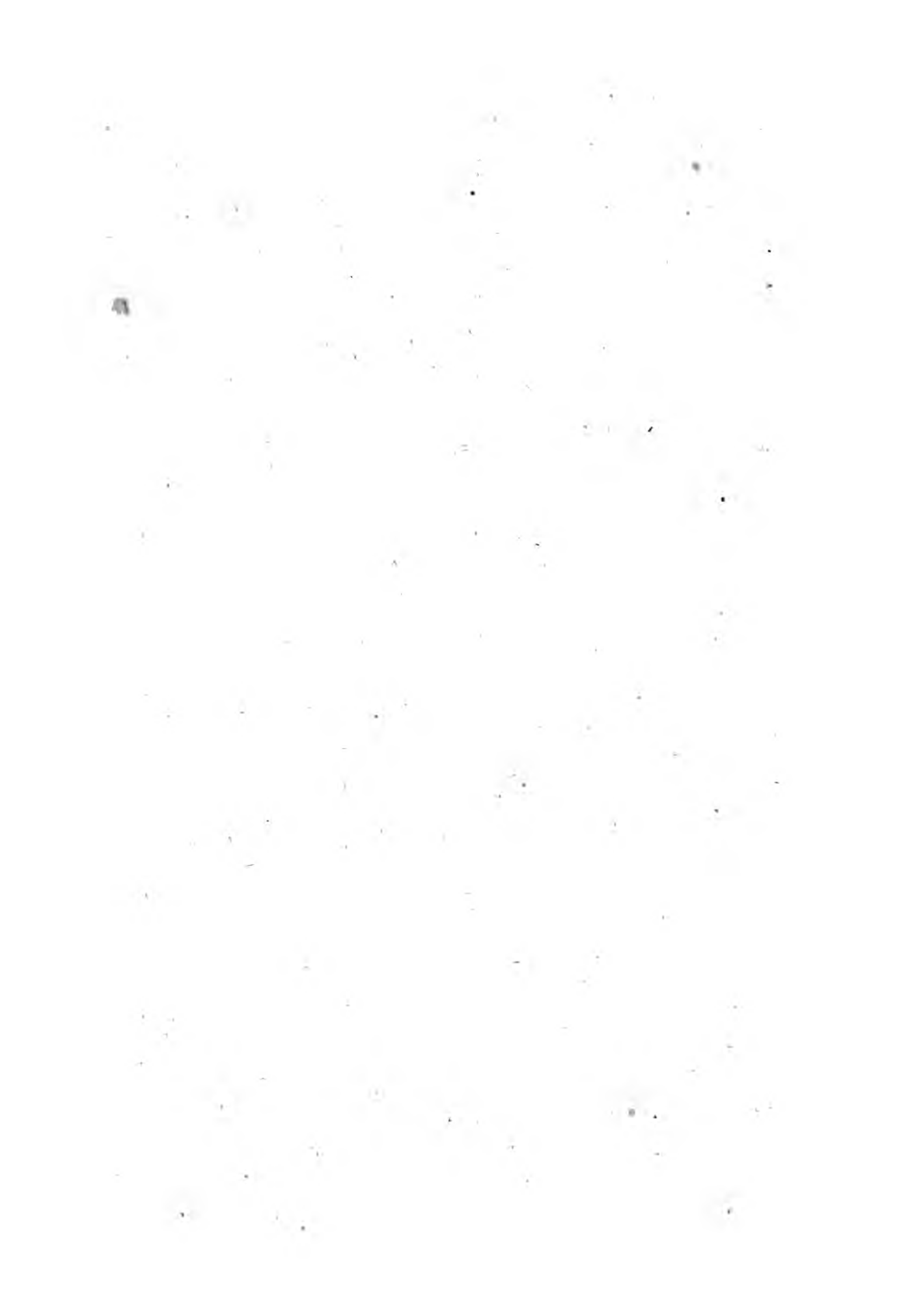
**OXFORD
1992**











**LE COMPERE
MATHIEU.
TOME III.**

SECTION III

UNIT A III

11-11-11



LE COMPERE
MATHIEU,
OU
LES BIGARRURES
DE L'ESPRIT HUMAIN.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
CHEZ ANDRÉ, Imprimeur-Libraire,
rue de la Harpe, N.º 477.

AN IX.



LE COMPÈRE
MATHIEU,
OU
LES BIGARRURES
DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHAPITRE XXII.

Diego revient de sa léthargie , et ne se ressouvient aucunément de son voyage en l'autre monde. Le beau tems étant arrivé , nous partons de l'endroit où l'hiver nous avait contraints de séjourner

Le lendemain matin, l'Espagnol revint sa léthargie , mais il ne se ressouvient point d'un seul mot de tout ce qu'il nous avait conté la veille (1) , ce

(1) Ce qui est singulier , c'est que quelques propos que nous lui fîmes par la suite sur cet article , quelques questions que nous lui fîmes , il ne s'en ressouvint point davantage.

qui donna lieu au Compère de dissertèr amplement sur les causes physiques de l'oubli des choses , qui se passent dans notre imagination pendant les rêves et les délires.

Lorsque la dissertation du Compère fut finie , l'Anglais eut la complaisance de nous régaler à son tour de son histoire. Le jour suivant l'Allemand et le Suédois firent la même chose , et ces histoires firent naître cent petites observations qui donnèrent lieu à quelques questions curieuses et intéressantes, dont la discussion occupa la société philosophique pendant les trois mois que nous restâmes encore dans cet endroit ; mais comme ces histoires , ces observations , ces questions , sont trop longues à rapporter ici ; je les réserve pour un autre ouvrage. Et attendant , je passe à notre départ.

Le lecteur se souviendra que la tentative que nous avions faite avant l'hiver pour ganer Samarcand par la Tartarie orientale , avait été infructueuse. C'est pourquoi lorsque le beau temps fut venu, le Compère résolut de diriger notre route au sud-est.

Après avoir marché environ qua-

rante-cinq jours à travers des montagnes et des forêts immenses, abondantes en toutes sortes d'animaux, le pays devint moins fertile. Le compère nous ayant avertis que nous allions entrer dans le désert de Sanoio, nous songeâmes à l'avenir; nous fîmes une chasse qui nous procura environ six cents livres de viande, que nous fîmes sécher à la fumée, après quoi nous entrâmes dans le désert, espérant d'y trouver quelques secours, qui, joints à notre viande, nous mettraient en état de le traverser sans craindre la faim.

Au bout de quelques jours de marche, nous ne rencontrâmes plus d'arbres ni de montagnes; la terre n'était plus qu'un sable rougeâtre, couvert de mousse sèche et de quelques plantes de jonc marin, différent de celui qui croît en Europe; l'on n'y voyait ni rivières, ni ruisseaux, toute l'eau qu'on pouvait trouver était une eau croupissante et verdâtre, contenue dans des étangs sans poissons. Quant aux animaux, ce désert n'était peuplé que d'une espèce de bellette que nous rencontrions assez rarement; encore fallait-il être bien subtil pour en approcher d'assez près pour les tirer.

A mesure que nous avançons, le désert devenait plus sablonneux, plus sec, plus stérile, et les belettes plus rares. Quelques jours après, le soleil ne parut plus, nous nous trouvâmes désorientés, ce qui nous fit résoudre de séjourner en attendant qu'il reparut de nouveau ; mais au bout de dix jours d'attente, il n'y avait pas plus d'apparence qu'ils se montrât, que le premier instant de sa disparition. Comme nos provisions diminuaient, et que les belettes étaient devenu d'une rareté extrême, le Compère se détermina à nous conduire au hasard, espérant que nous rencontrerions quelque contrée plus fertile.

Ayant marché pendant trois semaines, le soleil ne paraissait point encore. et nos vivres tiraient à leur fin. Nous nous vîmes réduits à deux livres de viande par jour entre nous huit, puis à une livre, si bien qu'à la fin nous nous trouvâmes exténués de faim et de fatigue. Le Compère avait beau prêcher, ventre affamé n'a point d'oreilles ; père Jean avait beau nous encourager par sa constance et par sa fermeté, rien n'y faisait, le courage et la philosophie étaient à bout ; Diego avait beau promettre

d'aller à Saint Jacques , et de porter un cierge à nostra Signora del Pillar , le Saint et la Signora étaient sourds.

Enfin nous n'avions plus de vivres , nous ne savions de quel côté tourner , la mort s'offrait de toutes parts , lorsque tout-à-coup nous aperçûmes un horison bordé d'arbres. Cette découverte nous rendit la vie ; nous nous remîmes en marche , nous doublâmes le pas , nous arrivâmes , nous entrâmes dans une forêt de sapins assez éloignés les uns des autres ; mais rien ne nous indiqua que cet endroit fut plus abondant en vivres que celui que nous venions de quitter.

Pour le coup l'espoir et les forces nous abandonnèrent tout-à-tait , nous ne pûmes aller plus loin. Le seul père Jean tenait bon : ses forces n'étaient point encore affaiblies , son courage naturel était au-dessus de la fortune la plus cruelle , du sort le plus affreux ; si quelque chose pouvait le toucher en ce moment , c'était l'état déplorable où il nous voyoit réduits.

Quoiqu'il n'y eut point d'apparence de nous tirer de cet état ; le révérend Père prit un fusil , de la poudre et des balles ; il nous dit qu'il alloit faire un dernier

effort pour nous conserver la vie, et nous laissa. Le soir étant venu, et voyant qu'il n'arrivait point, nous nous trouvâmes plus désespérés, plus accablés que jamais. Le compère, à l'imitation de Sénèque, voulait mourir en moralisant; mais personne ne l'écoutait plus, Diego même ne priait plus; notre extrême faiblesse nous avait mis dans un état d'insensibilité, où la mort allait terminer nos jours et nos malheurs, sans nous en appercevoir. Bref, le plus robuste d'entre nous n'avait peut-être plus que six heures à vivre, lorsque père Jean arriva.

Le bruit qu'il fit à son arrivée me fit ouvrir les yeux; je l'aperçus avec un ours monstrueux sur ses épaules, et jurant comme un damné.

Lorsque le révérend eut jeté sa charge il alluma du feu, et fit cuire une partie de sa chasse; après quoi il nous fit prendre à chacun un peu de bouillon, mais il ne nous laissa point manger, ils se contenta de manger pour nous: deux heures après il nous donna encore du bouillon, ainsi du reste; tellement qu'au bout de vingt-quatre heures nos forces augmentèrent; le Compère se remit à

prêcher , Diego à prier , les autres à se lamenter , et moi à pleurer ; la crainte de retomber dans le même état , après que nous aurions mangé l'ours ; nous faisant regretter en quelque sorte de n'être point morts avant l'arrivée du père Jean.

Deux jours après cette chasse le révérend répartit de rechef, et fut trois jours sans reparaitre. Nous crumes qu'il s'était égaré ; que quelque bête féroce l'avait dévoré : enfin il revint , mais il n'avait rien , ce qui nous obligea de ménager le reste de notre ours , et de partir le plutôt qu'il nous fut possible.

Nous nous enfonçâmes donc dans la forêt : mais nous ne trouvâmes rien ; si nous découvrions les traces de quelque animal, ces découvertes étaient si rares ces traces étaient si anciennes, que nous regardions cet endroit comme absolument inhabité de tout ce qui avait vie.

Pour surcroit de malheurs , le soleil qui s'était montré pendant quelques jours , était encore disparu ; nous voyagions de rechef sans savoir vers quelle partie du monde nous dirigions nos pas. Bref , notre petite provision touchait à sa fin , lorsque nous arrivâmes dans un

endroit où la mousse dont la terre était couverte , fit place à une espèce d'herbe particulière, mêlée de trefle.

Cette découverte nous fit reprendre courage. Nous avançâmes encore quelques milles , nous rencontrâmes quelques broussailles parmi lesquelles il y avait une garenne de lapins. Père Jean fit aussi-tôt un piège , et prit quelques-uns de ces animaux ; mais il ne nous parut point que cette garenne fut assez peuplée pour nous nourrir long-temps c'est pourquoi nous nous mêmes en devoir de chercher s'il n'y en avait point quelque autre dans les environs.

CHAPITRE XXIII.

Aventure singulière.

Nous rodâmes quelque temps çà et là mais nous ne pûmes découvrir qu'il n'y eut d'autres garennes que celle que nous avions trouvée ; nous ne désespérâmes pourtant point d'en rencontrer plus loin il nous paraissait impossible que ce fut là l'unique endroit de la forêt habité par

ces animaux ; ce qui , comme je viens de dire , nous avait fait reprendre courage à tous , excepté à l'Anglais qui paraissait absorbé dans une telle mélancolie qu'il ne parlait plus ; il ne savait même s'il devait prendre quelque nourriture.

Comme nous conclûmes de séjourner trois ou quatre jours près de cette garenne , tant pour nous reposer que pour en tirer tout le parti qu'il nous serait possible , le second jour de ce séjour , l'esprit de l'Anglais parut plus troublé que jamais. Tantôt il avait le visage enflammé , les yeux étincelans , et marchait d'une grande vitesse ; tantôt il pâlisait , sa vue s'égarait , il s'arrêtait , s'asseyait , en faisant des gestes qui ne dénotaient que trop l'état affreux où son ame était plongée.

Le soir étant arrivé , il se coucha près de nous sur le gazon , mais il ne put reposer ; il s'agitoit , se tournait , s'asseyait il se recouchait sans cesse il soupirait-il gémissait et criait quelquefois comme , s'il fut devenu fou.

Vers le matin il fut plus tranquille : il parut même prendre quelque repos ; mais bientôt après il se leva d'une vi-

tesse extrême , il marcha quelques pas avec précipitation, il s'arrêta tout court ; il revint à nous , puis, étendant les bras serrant les poings , et jetant vers le ciel un regard terrible ; il s'écria non c'en est fait , la fortune inexorable m'a persécuté toute ma vie , elle me brave en ce moment , je vais me mettre pour jamais à l'abri de ses coups.— En même-temps il saisit une corde , il se la passe au coup, etcourt pour se pendre au premier arbre ; mais le Compère le poursuivit, l'arrêta, le ramena, et lui adressa les paroles suivantes :

Mon ami , j'ai souvent entendu dire que la manie de se pendre prenait quelquefois aux anglais , mais on me disait en même-temps qu'ils excécutaient cela avec tout le sang-froid imaginable , et vous vous êtes préparé à cette action par des agitations et des grimaces de démoniaque. Ce n'est pourtant point que je préfère la manière de vos compatriotes à la vôtre ; car si l'envie de me pendre me prenait à mon tour , je crois que je ne la mettrais en exécution ni d'une façon ni de l'autre ; je raisonnerais auparavant , et je ne me livrerais point si facilement à ce désespoir funeste , qui

se manifeste aux uns sous l'ombre d'une mélancolie sombre et farouche , et aux autres par les symtômes d'une frénésie enragée.

Il est vrai que parce que vous nous avez appris des aventures de votre vie , vous n'avez point lieu de vous louer des faveurs de la fortune , il est encore vrai que tout ce que vous avez souffert depuis quelques jours , est un reingrément de maux capable d'ébranler la constance de l'homme le plus intrépide ; enfin il est vrai que nous ne sommes point sûrs de sortir jamais de ce désert affreux mais ce qui est passé est passé , il n'y faut plus songer. Quant à l'avenir , nous avons des apparences plus consolantes que ces jours derniers ; nous sommes arrivés dans un endroit où la terre commence à se couvrir d'herbes , ou nous avons trouvé quelques lapins qui nous servent de nourriture , et où nous pouvons en découvrir d'autres , ainsi du reste , jusqu'à ce que le destin , las de nous poursuivre , nous conduise dans une contrée plus fertile.

Vous vous êtes vu il y a quatre jours au bord d'un précipice affreux , et sa vue n'a fait sur vous que l'effet ordinaire

qu'il fait sur les autres hommes ; aujourd'hui , que vous commencez à vous en éloigner , il vous effraye d'une manière horrible , et vous courez vous y précipiter , quelle inconséquence !

Notre mort est prochaine , ou elle est éloignée ; si elle est prochaine , ce n'est point la peine de l'avancer ; si elle est éloignée , nous avons encore le temps de voir la fin de nos maux. La vie est le plus beau présent que la nature nous ait fait ; c'est être ingrat que d'y renoncer si légèrement. Si le sage ne doit point se laisser éblouir par les honneurs et la prospérité , il ne doit point non plus se laisser abattre par les malheurs (1) , la douleur et l'infortune sont les aliments de la vertu , ainsi que le contraire est la pierre de touche de la philosophie. « Il » y a bien plus de constance à user la » chaîne qui nous tient , qu'à la rompre , » dit Montagne (2) , et plus d'épreuve » de fermeté en Régulus qu'en Caton. » C'est l'indiscrétion et l'impatience qui

(1) *Sapiens non metu frangitur , non pro-
testate mutatur , non extollitur prosperis , non
tristibus mergitur. Augustin. ad simpliciam.*

(2) *Essais , liv. 2 , chap. 5.*

» nous hâtent le pas... C'est le rôle de
 » la couardise, non de la vertu, de s'al-
 » ler tapir dans un creux, sous une
 » tombe massive, pour éviter les coups
 » de la fortune (1)... Tous les incon-
 » veniens ne valent pas qu'on veuille
 » mourir pour les éviter ; et puis il y a
 » tant du soudains changemens aux cho-
 » ses humaines, qu'il est mal-aisé de ju-
 » ger à quel point nous sommes justemen-
 » au bout de notre espérance. Toutes chot
 » ses, disait un mot ancien, sont expéra-
 » bles à un homme pendant qu'il vit (1).

(1) *Relus^{us} in adversis facile est contemuer
 Vitam, fortius ille facit qui miser esse potest*

MART. lib. 2 ; Epigram.

(2) Madame Deshouillères a fort bien rendu
 le commencement de ce passage de Montagne.
 Voici comme elle parle dans ses réflexions di-
 verses, Stance X.

En grandeur de courage on ne se connaît guère,
 Quand on élève au rang des hommes généreux ;
 Ces Grecs et ces Romains dont la mort volontaire
 A rendu les noms si fameux :
 Qu'ont ils fait de si grand ? il sortaient de la vie,
 Lorsque de disgrâce suivie
 Elle n'avait plus rien d'agréable pour eux ;
 Par une seule mort ils s'en épargnaient mille :
 Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer !
 Il est plus grand, plus difficile,
 De souffrir le malheur, que de s'en délivrer.

Je ne nie cependant point qu'il y ait des circonstances malheureuses où la mort est préférable à la vie ; je sais au contraire qu'il y a certaines occasions , certains momens , ou il est glorieux de se donner la mort ; mais la difficulté est de connaître ces occasions , ces momens et de les savoir saisir à point nommés , sans les anticiper , ni les outre-passer. Pour moi , je ne connais d'occasion de ce genre , que celle où un galant homme est sur le point de servir de triomphe à un ennemi lâche et méprisable , ni d'autre moment , que celui où des tourmens cruels , une mort ignominieuse , vont assouvir , par leur spectacle , la férocité de quelque tyran odieux. mais l'état où nous sommes est bien éloigné de telles circonstances.

Lorsque le Compère eut fini de parler , père Jean lui dit : je voudrais bien savoir pourquoi mon cher neveu s'arrogé le privilège d'empêcher les gens de se pendre lorsqu'ils en ont envie. Crois-tu que ce fatras de lieux communs que tu viens de débiter lui rendront la jambe mieux faite ? Tu as prêché mille fois contre la tyrannie et la violence , mais je ne trouve rien de plus tyrannique , de

plus violens, que d'empêcher un homme de faire à sa fantaisie ; et sur-tout lorsque ses actions ne portent aucun préjudice à personne.

Or çà , notre ami ; continua père Jean en s'adressant à l'Anglais , n'écoute point mon neveu ; c'est un bavard qui , le trois-quarts du temps ; ne sait ce qu'il dit ; il fait le philosophe , et il aurait souvent besoin des leçons de ses propres disciples ; crois-moi , pends-toi ; il y aurait de la lâcheté à reculer après avoir été si loin. Si le Compère t'a dit que la vie étant le plus beau présent que nous ait fait la nature , il y avait de l'ingratitude à y renoncer si légèrement , je te dis moi qu'il y aurait premièrement de la cruauté en la nature , si elle nous avait doué d'une chose , dont nous ne puissions nous défaire sans lui être ingrats , lorsque cette chose nous devient à charge. Je n'ai lu nulle part que la reconnaissance fût le prix de l'injustice. D'ailleurs , si la vertu du sage consiste en partie à savoir supporter la douleur et l'infortune , sa prudence lui dicte avant de se mettre à l'abri de leurs atteintes , et le meilleur abri qu'on puisse trouver en ce cas est la mort.

Mors omnium dolorum est solutio et finis, dit Sénèque à ceux qui entendent le latin, *ultra quam mala nostra non exeunt, quæ in illam tranquillitatem in quâ antequam nesceremur jacuimus, reponit* (1)

(1) « La mort est la fin de tous maux, au-delà de laquelle nous n'avons plus rien à souffrir, elle nous remet dans cet état de repos où nous étions avant que de naître. *Consold ad Marc. chap. 19* »

Sénèque n'a point tiré cela de son crû ; plusieurs anciens avaient dit la même chose avant lui, entre autres Lucrèce, liv. 5.

*Nicigitur mors est, ad nos neque pertinet illam,
Quandoquidem natura animi mortali habetur;
Et velut ente actò nil tempore sensimus oegri,
Ad constigendum venientibus undique poenis;
Sic ubi non erimns, eum corporis, alque animai
Discidium fuerit, quibus? sumus niter apti,
Scilicet haud nobis quiquam qui non erimustu
Accidere omnino peterit, sensumque moverem
Non si terra mari miscbitur, et mare coelo.*

« Puisque l'ame est mortelle, la mort n'est donc rien, et ce rien ne doit point nous toucher ; comme nous n'avons été en but à aucun maux avant que de naître, de même lorsque la séparation de l'ame et du corps sera faite, lorsque nous ne serons plus, rien ne pourra nous arriver, rien ne pourra plus nous toucher, quand même le ciel, la terre et la mer se confondraient. »

Le philosophe de Sans-Souci, qui sans doute avait lu Lucrèce et Sénèque, dit à peu près la même chose en ses vers, qu'il adresse au maréchal de Keith.

Ici père Jean nous défendit à tous , sous peine d'encourir son indignation , d'empêcher l'Anglais de se pendre , si l'envie lui en continuait. Mais par un effet singulier de cet esprit d'inconséquence et de contradiction que l'homme porte en soi , l'Anglais qui s'était montré plus déterminé que jamais pendant le discours du Compère , perdit courage à celui du révérend , les trois-quarts de son transport s'évaporèrent ; un embarras extrême , causé par le remords d'avoir été si loin , et par la honte de reculer , lui succéda ; en un mot , je ne sais si dans ce moment le pauvre Anglais était plus digne de compassion que de risée.

Le révérend s'étant apperçu de cet embarras , reprit son discours , et lui

Ainsi , de l'avenir , jugeons par le passé :
Comme avant que je fusse je n'avais point pensé :
De même après ma mort , quand toutes mes
partes

Par la corruption seront anéanties ,
Par un même destin je ne penserai plus :
Non , rien n'est plus certain , soyons-en convaincus.
Des que nous finissons notre ame est éclipsée ,
Elle est en tout semblable à la flamme élancée (*)
Qui par du bois ardent dont elle se nourrit ,
Et des qu'il tombe en cendre , elle baisse et périt.

(*)...*Sus sumus in altis aëris nulas.*

Lucret, lib. 3 , v. 546.

dit : Mais il me paraît que tu trembles n'est-tu plus cet Anglais intrépide ? serais-tu devenu une femelle craintive ? Las d'être poursuivi par la fortune ennemie , tu courais te réfugier dans les bras de la mort , mais l'aspect de cette mort te fait frémir , tu rebrousses chemin lorsque tu touches au port ; et au lieu d'un ennemi tu t'en attires deux. A quoi sert la philosophie dont tu fais profession , si tu ne peux supporter les malheurs dont tu te plains , ni t'en défaire ? Crois-moi , reprends ton premier dessein , fais face à la mort , et son masque tombera ; elle ne paraît affreuse qu'à ceux qui la craignent ; elle est belle , elle est aimable aux yeux de ceux qui la cherchent. Un homme qui se croit accablé de malheurs ; et qui ne voit aucune fin à cet accablement , ne doit point marchander , il doit mourir : si la cause de son désespoir est fondée , qu'il se pend ; si elle ne l'est pas , qu'il se pend de même pour se punir de sa lâcheté , La mort a la propriété de servir à ces deux fins.

Ces derniers mots ranimèrent le courage de l'Anglais ; il reprit tranquillement le chemin de l'arbre , vers lequel

il avait couru un moment auparavant comme un désespéré ; il grimpa dessus et s'y accrocha avec autant de gravité , que si c'eût été la plus belle action de sa vie.

A peine l'Anglais fut-il mort , que père Jean se mit en devoir de le décrocher ; et comme le Compère lui demanda ce qu'il prétendait faire de ce cadavre , le révérend lui répondit qu'il voulait le manger. Cette réponse nous fit horreur à tous ; mais le révérend père persista dans son entreprise ; il vuida il écorcha l'Anglais le plus proprement du monde, il le coupa en quartiers, puis il nous tint le propos suivant :

Mes enfans , voici de la provision au moins pour huit jours. L'horreur, ridicule que l'on a de manger de la chair humaine , le respect imbécile que l'on a pour le cadavre d'un homme , ne tirent leur origine que de notre ignorance , ne sont fondés que dans notre imagination. Cette chair n'est point autre que celle des animaux que nous mangeons. Le germe d'un homme n'a point d'autre origine que celui d'un bœuf ou de tel autre animal que ce soit ; c'est une même substance un peu différemment

modifié ; il est fécondé de même ; le même mécanisme le développe ; l'homme n'acquiert son accroissement , il ne vit il ne s'entretient qu'à la manière des autres animaux , c'est-à-dire , par l'appropriation , par l'assimilation de quelques particules de matière , qui avaient appartenu auparavant à quelques autres individus , et la mort n'est en général , tant chez l'homme que chez la brute , qu'une obstruction totale , qu'une cessation de toutes les facultés animales , et des fonctions du corps.

La chair humaine n'a donc rien en soi qui puisse empêcher d'en faire usage. Ce n'est donc que par un effet de notre ignorance ou de notre orgueil que nous ne la mangeons point ; de notre ignorance , parce que nous n'en connaissons point véritablement la nature ; je viens de la démontrer : de notre orgueil , parce que nous nous imaginons sottement que cette chair est d'une nature infiniment supérieure , infiniment plus respectable que celle des autres animaux mangeables. Quel aveuglement ! Si le corps humain est , comme on l'enseigne au peuple , d'une nature au-dessus de celle des brutes , parce qu'il est la coque

ou l'enveloppe qui renferme une ame immortelle, laquelle abandonne le corps à la mort ; ce corps abandonné n'a donc plus rien en soi qui nous porte à le respecter davantage que celui d'un bœuf, d'un mouton, d'un cochon, dont nous mangeons tous les jours ; au contraire, si l'homme est en tout semblable aux brutes, pourquoi avoir d'autres sentimens, d'autres égards pour son cadavre que pour celui de ces dernières ? Nous sommes bien orgueilleux de nous élever si haut, ou bien injustes de les abaisser si bas.

Le respect que l'on a pour un corps mort, et qui empêche de le manger, est donc ridicule et mal fonde. Dailleurs, qu'importe à qui n'est plus que son cadavre soit enterré, brûlé ou dévoré ? Tôt ou tard les parties qui composent ce cadavre doivent se dissoudre, il doit être anéanti ; le chemin qui mène à cet anéantissement ne peut donc qu'être très-indifférent à celui qui est mort ; que ce chemin soit long ou court, droit ou tortueux, large ou étroit, égal ou raboteux, c'est pour lui la même chose ; la terre, le feu, leau, l'estomac des hommes, des vers, ou de quelque

bête féroce, sont pour lui une sépulture égale. Enfin, s'il y avait quelque chose à faire pour la sépulture de l'homme, l'estomac humain devrait l'emporter sur tout : nous ne pourrions mieux témoigner notre estime, notre respect pour nos semblables, qu'en devenant nous-mêmes leur tombeau, qu'en les mangeant, qu'en les convertissant en notre propre substance (1).

Cependant, je n'entends point qu'il soit bon de manger un homme mort de maladie, sur-tout de maladie épidémique ; mais il y a des cas où l'homme est mangeable, et très-mangeable même ; tantôt un chartier se trouve écrasé par sa charette, un charpantier tombe du haut d'un bâtiment et se tue, un couvreur en fait autant ; tantôt un galant se bat en duel et perce son rival, un voleur assassine un richard, la justice prend le voleur... et la guerre ! ventrebleu, la guerre ! que d'occasions n'apporte-t-elle pas de faire ripaille au dépens de notre espèce ! mais non : l'on enterre le chartier, le charpantier, le couvreur et le

(1) Comme faisaient les Messagettes à leurs pères et mères.

galant ; l'on mène le voleur à la voirie , et l'on enrage de faim sur un champ de bataille couvert de morts.

Révéréndissime père Jean , dit Vitulos , il me semble qu'il y a quelque chose de révoltant , de cruel , à manger ainsi le corps de son semblable. Eh ! qu'elle différence y a-t-il entre de la chair et de la chair ? répartit le révérend ; n'ai-je point déjà fait voir que la chair d'un homme mort n'est point autre que celle d'un bœuf ou de tel autre animal ?

Je veux dit le Compère , que notre chair n'ait rien en soi qui la distingue de celle des autres animaux ; mais les hommes sont si sensuels , si cruels , lorsqu'il s'agit de satisfaire leurs désirs effrénés , et sur-tout leur gourmandise insatiable , que si la mode de manger de la chair humaine venait à s'introduire , il s'égorgeraient à la fin les uns les autres pour se-dévorer ensuite. L'on aurait beau leur représenter que les tigres et les léopards , malgré leur extrême voracité , respectent leur espèce ; qu'il n'y a peut-être point d'exemple où l'un de ces animaux ait dévoré l'autre de propos délibéré ; ils s'entre-chasseraient

comme ils chassent les lièvres et les sangliers, et ils en viendraient à un point, où l'on verrait les petits enfans au marché, comme l'on y voit des cochons de lait. Que l'on ne traite pas mes conjectures de paradoxe, car je soutiens qu'il fallut que l'homme fit un tout autre effort contre le cri de la nature, pour parvenir à ce point de cruauté qu'il exerce journellement envers les animaux, pour assouvir son odieuse voracité, que pour venir à celui d'aller à la chasse humaine et de faire une boucherie de sa propre espèce.

Ce n'est pas toutefois que je trouve cruel ou révoltant de se nourrir d'un cadavre dans la plus grande nécessité; car malgré les objections que maître Vitullos a faites à mon cher oncle, j'avoue que dans les circonstances où nous sommes, je serais peut-être le premier à manger de l'Anglais, si nous n'avions dans ce moment la ressource de la garenne. Je ne trouve point non plus qu'il soit déraisonnable que vingt hommes abandonnés dans un désert ou à la merci des flots, et prêts à périr de faim, tirent au sort pour voir qui d'entr'eux sacrifiera sa vie pour la conserva-

tion des autres ; mais je répète que si l'usage de la chair d'un homme mort ; de l'une ou de l'autre manière dont mon oncle a fait mention tout-à-l'heure , venait à s'introduire dans les cuisines , les hommes en vie courraient grand risque ; leur voracité naturelle l'emporterait d'autant plus facilement sur l'humanité , que l'état où ils sont aujourd'hui à l'égard des brutes , ils n'ont , comme j'ai dit , qu'un pas à faire pour parvenir au même point à l'égard les uns des autres (1),

Je vais prouver ma thèse , et si je m'y prends d'un peu loin je n'en viendrai pas moins au but que je me propose.

Si vous entrez dans les étables d'un laboureur , vous y verrez un troupeau de pauvres bêtes , chérir , caresser , se fier à un homme qui les élève , qui les nourrit , qui les accable de soins intéressés qui les traite d'une main traîtresse ;

(1) Le lecteur est averti une fois pour toutes , que lorsque le Compère invective contre les hommes , c'est toujours contre les hommes civilisés.

pour les livrer ensuite à leur bourreau, c'est-à-dire, au boucher.

Si vous vous transportez de là dans les étables de ce dernier, vous entendrez le bœuf beuglant, la brebis bêlante, appeler sans cesse leur premier maître ; lui annoncer que l'heure de ses soins ordinaires est venue ; que son retardement les afflige, que sa présence les consolera ; tandis que le traître qui vient de les vendre et de les livrer, s'en retourne gaiement chez lui chargé du prix de leur tête. Cependant si un bruit soudain se fait entendre à la porte de cette étable, la brebis qui ignore l'horreur de sa destinée, bondit de joie, et croit que son maître chéri la cherche pour la conduire aux champs ; le bœuf saute et mugit de satisfaction, il croit que son maître, chargé de la nourriture qu'il attend, va remplir la crèche à laquelle il est attaché ; mais au lieu de ce maître si attendu, c'est le boucher impitoyable qui vient les arracher de ce lieu pour les mener dans l'endroit où il exerce ses cruautés ordinaires, pour les assommer, les égorger ; les déchirer sans pitié, sans miséricorde, pour les transporter ensuite dans une boucherie, dont le

spectacle horrible semble réjouir la vue de ses vils esclaves(1), payés pour procurer à leurs maîtres l'abominable satisfaction d'assouvir leur gourmandise enragée de la chair et du sang de presque tout ce qui a vie sur la terre.

Cet échantillon suffirait pour prouver ce que j'ai avancé ; mais poursuivons.

Les boncheries ne sont point les seuls théâtres de la cruauté des hommes envers les animaux. Si vous entrez dans la cuisine de quelque grand, vous y verrez la timide volaille aussi cruellement maltraitée ; ici c'est un cuisinier qui égorge de tendres pigeons, qu'à peine la nature a couverts d'un peu de duvet ; là ce sont des faisans, des poulets, des canards ou autres animaux de cette espèce, qui palpitent et qui nagent dans leur sang. Si de-là vous portez vos pas vers la plaine ou les forêts, vous n'entendez que des coups de fusils redoublés, que les cris perçans du gibier blessé ou expirant ; la légèreté de sa course, la rapidité de son vol, ses ruses, son adresse,

(1) Tels que les maître-d'hôtel, les dépensier, les pourvoyeurs ou autres chargés de la dépense et des provision de bouche.

ne peuvent le mettre à l'abri de l'avidité, de l'acharnement, de la barbarie du chasseur. Les rivières les plus rapides, les lacs les plus profonds, les mers les plus orageuses n'ont même pu mettre les poissons à couvert de la dent meurtrière de l'homme; il semble que la terre, dénuée d'herbes, de racines, de plantes et de fruits n'offre à la voracité effroyable qui le tourmente, qu'un globe de sable, chargé d'un petit nombre d'animaux propres à lui conserver la vie, et qui vont lui échapper. Comment donc ne dévorait-il point sont semblable, s'il connaissait une fois le goût qu'a la chair humaine ?

L'ami dit père Jean, il me paraît que ton imagination se ressent un peu de la diète que tu as faite. — Quelle s'en ressent ou non, reprit le Compère, ce que je viens de dire n'en est pas moins vrai, et d'autant plus vrai que depuis l'éléphant jusqu'au ciron; rien n'échappe à la cruauté de l'homme. S'il assomme, s'il égorge, s'il mange les animaux mangeables, ceux qui ne le sont pas n'en sont pas plus à l'abri de ses coups; tantôt il en tue un pour quelque usage particulier; tantôt il en dissèque un autre

pour s'instruire ; tantôt il en éventre un troisième pour s'amuser.

S'il construit , s'il équipe , s'il arme un vaisseau , il vous dira que c'est pour courir à travers les mers glaciales à la poursuite de quelques baleines , dont l'huile est nécessaire pour peindre sa maison , corroyer son cuir , et graisser ses bottes. S'il habitait une simple cabane de roseau ou de feuillages , comme les premiers hommes ont fait , sa maison n'aurait pas besoin de peinture ; s'il allait nus pieds comme eux il n'aurait besoin ni de souliers ni de bottes : s'il leur ressemblait , enfin , l'huile de baleine ne lui serait point plus nécessaire que la graisse humaine n'est nécessaire à la baleine.

S'il ouvre un animal vivant , et qu'à l'aide d'une lunette il y découvre ce qu'il n'a jamais vu , il criera au prodige ! il fera part de sa découverte à tout l'univers , il dira que Dieu est admirable dans ses opérations ; comme si cette découverte était plus admirable que ce qu'il voit tous les jours ; comme si l'on ne pouvait s'apercevoir des opérations merveilleuses du Créateur , qu'en martyrisant , qu'en disséquant les créatures ;

comme si la puissance de Dieu ne pouvait se considérer qu'au microscope.

Mais, dira-t-on ; si l'on casse la patte à un animal , si on lui arrache un œil , si on lui ouvre le ventre , etc. , c'est pour faire quelques observations utiles à la médecine et à la chirurgie , ou pour prendre la nature sur le fait dans ses opérations , ce qui instruit et amuse tout à la fois. Fort bien ; c'est pour cela que les médecins et les chirurgiens sont aujourd'hui si habiles , et qu'ils tuent si peu de monde ; mais les animaux , à la conservation desquels la nature s'intéresse autant qu'à la nôtre , ont alors le même droit sur nous. Que dirait-on cependant, si un chien devenu chirurgien , cassait la jambe à un homme pour apprendre à guérir celle d'un autre chien ? Que dirait-on , si un chat arrachait l'œil à un enfant , pour voir comment les fibres médullaires du nerf optique sont étendues sur la rétine ? Que dirait-on enfin, si une biche armée du scapel ; ouvrait le ventre à une nouvelle mariée , pour y découvrir le mystère de la génération , ou seulement pour satisfaire sa curiosité ? Ne crierait-on pas au meurtre ! à la cruauté ! ne tuerait-on pas le chien ,

le chat , la biche ; ou tout autre animal qui auroit osé commettre un attentat si horrible. On ferait plus , les hommes irrités se ligueraient pour exterminer entièrement l'espèce qui aurait produit de si execrables individus. Eh ! pourquoi donc les animaux ne se lignent-ils pas contre les hommes qui les traitent si inhumainement ; c'est que les animaux sont doux , peu colériques , jamais vindicatifs , jamais méchans ni cruels par réflexion..... O hommes civilisés je le répète donc , si vous goûtiez une fois de votre chair , il ne vous faudrait point ajouter beaucoup à votre cruauté naturelle ; pour vous égorger et vous manger les uns les autres.

Eh ! ventrebleu , dit père Jean . laissez s'entregorger et se devorer , s'il sont tels que tu le dis , il n'y a point plus de mal qu'ils purgent la terre de leur espèce , qu'il n'y en a que tu te laisses ; car pour le peu que tu continues , tu battras tout-à-fait la campagne , et tu la feras battre de même à ceux qui sont assez simples pour t'écouter. Lorsque tu commences à brailler , tu fais comme ces déclamateurs éternels , qui raisonnent à tort et à travers , et qui croient faire

monts et merveille , lorsque le vulgaire ébloui de leur enthousiasme frénétique , de leur grands mots vuides de sens , leur prodigue ses louanges insensées. Quant à moi , je ne t'écoute plus.

Or çà , mes amis ; continua le révérend, je vais me mettre une des fesses de défunt notre confrère sur la braise ; si l'envie prend à quelqu'un d'en tâter , qu'il le dise d'avance , pour que j'augmente la portion.

CHAPITRE XXIV

Départ de cet endroit. Sermon du Compère. Désespoir de Diego.

Le Compère fatigué de parler , ou piqué du compliment de son oucle , mit fin à son discours. Alors la société fit son dîner de quelques lapins rôtis , mais l'envie ne prit à personne de tâter du ragoût du révérend.

Le dîner étant fini, l'on tient conseil sur ce que l'on aurait à faire le lendemain. Il fut conclu que l'on irait à la découverte de quelques garennes ; que si l'on

n'en trouvait point, l'on reviendrait tirer de celle-ci autant de lapins qu'il serait possible, et que l'on partirait le quatrième jour comme il avait été résolu dès le commencement.

Le lendemain matin, six d'entre nous furent à la découverte, mais il ne trouvèrent rien; c'est pourquoi nous partîmes au jour fixé, en dirigeant toujours notre route à l'aventure, parce que le soleil ne s'était point encore remontré.

Au bout de cinq jours de marche à travers un terrain aride, nos vivres nous manquèrent de nouveau; le sixième jour nous jeûnâmes; le septième, nous fûmes bien aise de manger chacun une tranche de l'Anglais, dont père Jean, lui avait pris un goût extrême pour la chair humaine, conservait encore une cuisse et la moitié d'une épaule.

Le huitième jour nous trouvâmes de rechef quelques pelouzes de gazon, quelques sapins épars à une assez grande distance les uns des autres, et, peu de temps après encore, une garenne, mais elle était quatre fois moins peuplée que la première.

C'est pourquoi nous conclûmes d'en tirer tout ce qui nous serait possible, de

le partager et de nous séparer, pour que chacun de nous, se trouvant plus en état de pourvoir à sa subsistance, tâchât de gagner, par le chemin qu'il jugerait à propos, quelque contrée habitée, soit par les Chinois, par les Tartares, ou par quelque autre peuple. Mais avant d'en venir à cette séparation, le Compère trouva bon de nous donner encore quelques conseils philosophiques. Pour cet effet, il monta sur une eminence, nous fit approcher tous, et nous parla en ces termes.

Mes chers amis; l'intolérance et la persécution nous ont amenés en ces lieux. L'habitude et la délicatesse de notre constitution nous empêchent d'y vivre de l'écorce de ces arbres, de cette herbe insipide, dont les premiers hommes ont peut-être fait leurs délices. Nous ne devons donc nos malheurs qu'à la barbarie de nos semblables, qu'à la manière dont nous avons été élevés, c'est-à-dire, à l'état de société dans lequel nous sommes nés. Or, puisque cet état est la source de tous les maux, sa dissolution ne peut être que celle de tous les biens; renouçons-y pour jamais; fixons notre séjour dans ce désert; acquérons insen-

siblement la force de soutenir l'intempérie des saisons , et la nourriture grossière que la nature nous offre ; vivrons d'herbes et de racines ; faisons-nous des tanières , comme ces lapins que nous avons trouvés , et nous serons heureux , comme ils l'étaient ; séparons-nous surtout , non seulement pour que chacun de nous pourvoie plus aisément à sa subsistance , mais encore de crainte que la présence de l'un ou de l'autre ne réveille en nous le désir de retourner parmi les hommes.

Regardons-nous donc comme des pèlerins , qui , après un long voyage , sont prêts à rentrer dans leur patrie ; efforçons-nous de perdre toutes les connaissances que nous avons acquises dans le cours de notre vie , en un mot , devenons semblables à nos premiers parens , qui vivaient errans , sans industrie , sans parole , sans guerre , sans liaisons , sans nul besoin de leurs semblables , se suffisant à eux-mêmes , contents de peu , vivant des seuls alimens que la nature leur offrait , heureux , enfin , et mille fois plus heureux que tous les rois de la terre.

Si , après notre separation , le hasard

conduit quelqu'un d'entre nous dans une contrée plus fertile que celle-ci, qu'il y fixe son séjour, la facilité qu'il aura à se procurer ses besoins, lui fera d'autant mieux oublier comme il a vécu, et lui fera préférer mille fois son état à celui de ces tyrans odieux, ou de ces lâches esclaves, qui vivent au milieu des villes, en butte à toutes les passions, à tous les vices, et à tous les maux qu'on peut s'imaginer.

Si le même hasard lui fait rencontrer une femelle sauvage dans son espèce, ou une femelle policée, mais abandonnée dans ce désert, qu'il approche de la première, si la nature l'exige; qu'il approche également de la seconde, mais que ce soit sous condition, sous promesse qu'elle n'appartiendra aux enfans qui naîtront de leur commerce, aucuns mots, aucuns signes, qui puissent augmenter leurs idées: leurs connaissances, leurs desirs, leurs besoins, et faire leur malheur; que, pour cet effet, elle les abandonnera lorsqu'ils seront en état de bronter l'herbe, et de distinguer les racines propres à leur subsistance d'avec celles qui ne le sont pas.

Tel d'entre nous qui se sera trouvé

dans le cas que je viens de dire , et qui en aura agi de la manière que je le prescris , pourra s'applaudir d'être le père d'une nation nouvelle, d'une nation **sauvage** , robuste , heureuse , indépendante , du moins jusqu'à ce que quelque animal policé vienne lui apprendre qu'il y a des lois , des arts , des sciences, etc. , ou que par un concours de circonstances malheureuses , cette nation devienne l'artisan de ses propres malheurs , en inventant elle-même toutes ces choses.

Mes enfans , dit père Jean , pour le coup la diète a entièrement fait tourner la tête à mon asne. Il ne s'agit point ici de discuter si l'état de nature est préférable à l'état de société , ni de savoir ce qu'un homme qui veut devenir sauvage doit faire lorsqu'il rencontre une femelle de son espèce dans les bois. Nous sommes ici huit personnés ; nous sommes dans un désert immense , d'où nous ne sommes pas sûrs de sortir de notre vie , nous sommes dans un canton où les vivres sont si rares qu'il est impossible que nous subsistions quinze jours de la chasse d'un mois : que chacun de nous prenne donc son parti ; qu'il cherche à se prolonger la vie , en atten-

dant que le hasard lui procure l'occasion de rencontrer mieux : choisissez tous votre route ; pour moi , je vais prendre la mienne.

A ces mots le Juif , l'Allemand et le Suédois demandèrent un de nos fusils , quelques munitions , quelques provisions , nous dirent adieu , et disparurent. Nous ne restions plus que cinq , le Compère , père Jean , Vitulos , Diego et moi ; mais la bande était trop forte pour subsister ; il fut résolu de nous séparer dans l'instant , et de prendre chacun le chemin que nous jugerions à propos.

Nous consentîmes d'autant plus facilement à cette triste résolution , que les circonstances où nous nous trouvions nous ôtaient tout autre moyen de nous conserver la vie. Le Compère s'applaudissait déjà de toucher au moment où il allait rentrer dans l'état de nature ; il nous débita encore mille visions philosophiques sur cet état , et avança des paradoxes si extravagans , que j'aurais cru qu'il avait perdu l'esprit , si je n'eusse su que son cerveau était dérangé par les jeûnes que nous avions faits.

Il n'y avait que l'Espagnol qui était inconsolable. Lorsque nous fumes prêts

de nous séparer il se mit à pousser des hurlemens épouvantables. Ah! mon très-honoré maître! s'écria-t-il, philosophe incomparable! dont le soleil n'a point vu de semblable depuis Pekin jusqu'à Salamanque! Ah! très-redoutable, très-vertueux et très-secourable père Jean! consolateur des affligés! pourvoyeur des affamés! dont l'ame stoïque est aussi inébranlable que les murailles du capitolé! . . . et vous, mon ami Jérôme! . . . que va devenir sans vous le pauvre gentilhomme Diego-Arias-Fernando de la Plata y Rioles, Bajalos? que va devenir sans vous le pauvre Diego? Cet état de nature, que mon doux maître dit être le plus heureux état de la vie, est pour moi une perspective effroyable, est pour moi un état Ah! je ne puis vivre dans cet état de nature. . . . Je veux toutefois que ce soit un bon état puisque mon cher maître le dit: mais je n'y puis penser sans frémir d'horreur.. la seule idée que je m'en forme, me fait dresser les cheveux aussi roides que la pique de don Garcias de Palastro Ah! malheureux, que vas tu devenir? Quoi! vivre seul, sans ami, sans secours, sans consolation . . . Hélas! pau-

vre Diego ! pauvre Diego ! comment supporteras-tu les horreurs de la solitude sans être né ours ou chat-huant ? comment souffriras-tu l'ardeur d'une inflammation, si personne ne te saigne ? les douleurs d'un abcès si personne ne te le perce, et la dislocation d'un membre, si personne ne te le remet ? Comment gueriras-tu de la fièvre, si on ne te donne le quinquina ? de la vérole, si l'on ne t'administre le mercure, et de la diarrhée, sans l'ipéchacouana ? Qui te nourrira lorsque tu ne pourras plus marcher ? qui te défendra de la gueule du loup, lorsque tu seras le plus foible ? qui t'appliquera un emplâtre au talon si tu es piqué d'un scorpion ? Ah ! si les maux qui peuvent nous arriver dans cet état de nature que mon cher maître vante tant, finissoient tout d'un coup, je ne me plaindrois pas ; mais je peux me casser une jambe ! et vivre encore six mois dans des douleurs insupportables ; un chancre incurable peut me ronger une fesse, et je puis vivre des années dans des tourmens affreux ; une fistule maudite peut me survenir à l'anus, me ronger l'intestin *rectum* et tout ce qui en dépend, sans avoir le moindre pauvre

petit chirurgien pour me faire l'opération. O état de nature ! état de nature ! tu n'es pas mon état !

Lorsque Diego eut fini sa jérémiade, il fut conclu que nous ne nous séparerions que le lendemain. Nous nous remîmes en marche, et nous fîmes encore environ quinze milles.

Le lendemain à la pointe du jour père Jean aperçut un daim, et comme cet animal était à la portée du fusil, le révérend le jeta par terre. Cette trouvaille nous remit le cœur au ventre. Père Jean, Vitnos, Diego et moi, résolûmes de ne point encore nous séparer ce jour-là ; mais le Compère vouloit absolument cette séparation, il lui tarδοit de devenir sauvage ; cependant on ne l'écouta pas.

Ayant fait cuire une partie de ce daim nous continuâmes notre chemin. Vers le soir nous aperçûmes que le terrain formoit une pente sur notre gauche ; nous prîmes cette route, et en moins d'une heure nous nous trouvâmes au bord d'un ruisseau rempli d'écrevisses. Pour le coup il ne fut plus question de séparation ; le Compère jura qu'il vouloit vivre et mourir

avec nous , et qu'il n'abandonneroit point le ruisseau sans être sûr de trouver mieux. Ayant planté nos tabernacles dans cet endroit , nous nous remîmes d'autant plus aisément des fatigues de notre voyage , qu'il ne se passoit point de jour sans que nous ne vissions quelques animaux sauvages venir boire à ce ruisseau , ce qui donnoit occasion à père Jean d'en jeter de temps en temps quelqu'un sur le carreau. Il ne nous manquoit plus que de revoir nos pauvres camarades , mais soit qu'ils prirent une route tout-à-fait contraire à la nôtre , ou qu'ils fussent pris , nous n'en apprîmes aucune nouvelle.

CHAPITRE XXV

Continuation de notre voyage. Découverte d'un peuple inconnu.

APRES avoir séjourné environ huit jours , le Compère proposa de remonter le ruisseau , dont la source paroissait être à l'est. Nous consentîmes d'autant plus volontiers à cette proposition ,

que nous n'avions rien à craindre de la disette : aussi long-temps que nous n'abandonnerions point ce ruisseau.

Nous marchâmes à petites journées. Au bout de 15 jours nous arrivâmes dans un endroit ou ce ruisseau sortoit d'entre des rochers escarpés , ce qui ne nous empêcha pas de continuer notre route

En deux jours et demi nous eumes traversé ces rochers et nous nous trouvâmes dans une plaine immense qui nous parut habitée.

Etant avancés unviron deux milles dans cette plaine , nous rencontrâmes trois ou quatre cabanes de figure ronde , composées de branchages entrelassés , et couvertes de roseaux. Etant entrés dans l'une de ces cabanes , nous n'y trouvâmes ni meubles ni ustensiles , sinon quelques nattes de jonc étendues près d'un foyer ou l'on avoit fait du feu dans la journée même. Nous visitâmes les autres cabanes , et nous trouvâmes par-tout la même chose , à la réserve d'un peu de fromage ; et d'une dizaine de livres de viande fumée que nous prîmes pour passer outre.

Deux ou trois milles plus loin , nous rencontrâmes deux enfans d'environ di :

ans , couverts de peaux , et gardant un troupeau de chèvres , aussitôt que ces enfans nous eurent apperçus , ils se mirent à courir à toutes jambes en poussant des cris affreux , et entrèrent dans un petit bois où nous les perdimes de vue. Ayant dirigé notre route sur la leur , nous traversâmes le bois , et nous arrivâmes dans une habitation composée d'une cinquantaine de cabanes , toutes habitées par une nation à demi-sauvage , vêtue de peaux , et parlant à peu près comme les grenouilles crouassent.

Dans un instant nous fumes environnés de toute la bourgade. Les hommes étoient armés d'ares , de flèches , et de longs bâtons dont la pointe étoit durcie au feu , quelques-uns même avoient des haches , ce qui nous fit croire qu'ils avoient relation avec quelque nation à qui le fer étoit connu ; car , pour eux , il ne nous parut point qu'ils exerçassent aucun art , aucun métier , en un mot qu'ils connussent d'autres occupations que la chasse. Quoique ces hommes fussent tous armés , ils ne témoignèrent en aucune manière de vouloir nous faire du mal ; au contraire ils nous présen-

tèrent du lait dans une espèce de jatte de bois , qui paraissait avoir été creusée avec la pointe d'un couteau ; après quoi ils nous offrirent de la viande sèche , quelques fruits inconnus en Europe , mais de très-mauvais goût.

Nonobstant ce bon accueil , nous nous tîmes sur nos gardes , et nous refusâmes d'entrer dans leurs cabanes. S'étant aperçus de notre défiance , ils nous menèrent dans une hutte vuide , qui se trouvait à la portée de pistolet des autres , et nous firent entendre par signe que nous pouvions nous en accommoder. Ensuite le plus âgé d'entre eux ramassa une cinquantaine de petites pierres blanches , parmi lesquelles il en mit quelques noires ; puis ayant mis ces pierres dans son bonnet , les chefs de famille s'approchèrent et en tirèrent chacun une. Ceux auxquels les pierres noires tombèrent , poussèrent un cri de joie , disparurent à l'instant , et revinrent un moment après avec cinq chèvres et une jatte de bois , qu'ils nous présentèrent , en nous faisant signe que nous pouvions nous servir de ces animaux pour en tirer le lait. Après quoi ils furent chercher chacun leur femme ,

et nous proposèrent de les tirer au sort, ce que nous fîmes pour leur complaire. Lorsque nous fûmes ainsi partagés, toute la bourgade environna notre cabanne, et se mit à hurler si épouvantablement, que Diego faillit de mourir de frayeur. Ces hurlemens n'étaient cependant qu'une espèce de cantique, par lequel ils nous souhaitaient toutes sortes de plaisir et de prospérité.

Lorsque le cantique fut fini, nos hôtes s'éloignèrent environ deux cents pas de notre cabane, ils s'assirent sur leur cul, à la manière des tailleurs, et nous laissèrent avec ces femmes. Pendant ce temps-là, celles-ci nous firent entendre par leurs gestes, par leurs caresses, la raison pourquoi elles étaient envoyées, mais nous étions trop épuisés par les fatigues que nous avions essayés, pour les aider à remplir l'objet de leur mission. D'ailleurs, elles étaient si malpropres, qu'elles étaient plus capables de nous faire passer toute envie que de nous en donner. Voyant que nous ne renuions pas, elles se mirent à se lamenter, et puis à hurler comme si on les eût écorchées. Alors père Jean nous dit : Vertu de froc ! si nous ne satisfaisons

ces femelles-là, leurs maris et toute la sacré bourgade vont nous tomber sur la carcasse. — J'aimerais mieux être empalé, répondit le Compère, que d'en toucher une. — Et moi aussi, dit Vitulos. — Et moi de même, ajoutai-je. — Et moi, non, dit Diego ; il faut apprendre à se vaincre dans ce monde ; c'est un péché que d'être si délicat ; mais, hélas ! la nature me refuse son secours dans ce moment-ci, il ne me reste que le desir de bien faire. O mon bon ange ! vous savez que dans tout cas d'impossibilité le desir est réputé pour fait.

Lorsque Diego eut fini de parler, le révérend dit qu'il avait bien prévu que cette besogne allait retomber sur lui, il se mit donc en devoir de s'en acquitter, et s'en acquitta si bien que ces femmes furent ensuite de la meilleure humeur du monde.

Au bout de deux heures, nos hôtes se rapprochèrent de notre baraque, se mirent à beugler comme auparavant, les maris reprirent leurs femmes, et l'on nous laissa tranquilles.

Lorsqu'ils furent partis, le Compère nous dit : Je ne sais à quoi tout ceci tournera ; mais il me semble que nous

semaies chez une nation qui est plus disposée à nous faire du bien qu'à nous faire du mal. Ces hommes nous ont offert peu de chose, mais ils nous ont offert tout ce qu'ils possèdent. O nations policées ! recevez-vous aussi l'étranger ? non, vous lui demandez des passeports ; vous le mettez en prison lorsqu'il n'en a pas ; s'il en a, et qu'il séjourne parmi vous, vous ne lui donnez rien sans intérêt ou sans vue d'intérêt, vous lui faites payer le plus cher que vous pouvez ce qu'aucun animal ne paie sur la terre, c'est-à-dire, sa subsistance ; vous lui tendez des embûches, vous le trompez, vous le ruinez, vous le tourmentez, vous le pendez, enfin, si en suivant la loi naturelle, il a le malheur de violer les lois barbares que vous avez forgées !

Environ une demi-heure après, deux députés de la bourgade nous apportèrent environ trente livres de viande fraîche, et firent mille cérémonies, mille contorsions, en nous la présentant ; puis ils se bouchèrent les oreilles avec les doigts, et se mirent à hurler comme leurs compagnons avaient fait auparavant. Le Compère leur témoigna par ses gestes

que nous leur étions très-obligés de leurs égards et de leur générosité ; mais il ne parurent pas faire grand cas de cette espèce de témoignage. Père Jean s'imaginant qu'il leur fallait des expressions de reconnaissance plus sensibles , se mit à faire des grimaces épouvantables , et à beugler d'une si terrible manière que je craignis que la baraque ne croulât , et nous ensevelît tous. Les deux députés , sensibles aux politesses du révérend , lui crachèrent aux visages , et l'essuyèrent avec leur barbe.

Une faveur si singulière anima père Jean ; il redoubla ses grimaces et ces beuglemens ; nous nous mêmes à faire comme lui , les deux envoyés en firent autant , toute la bourgade accourut au bruit et fit chorus ; ce tintamarre infernal dura jusqu'à ce qu'épuisés et couverts de sueur , nous tombâmes tous à la renverse.

Cette scène acheva de nos concilier la bienveillance de nos hôtes : pour marque de leur estime , ils allumèrent un grand feu vis-à-vis de notre cabane , et laissèrent deux hommes , qui passèrent le reste de la journée et toute la nuit à en avoir soin.

Lelendemain père Jean voulut rendre visite à nos hôtes. Ayant chargé nos deux fusils de frais ; il en donna un à Vitulos et garda l'autre pour lui ; le Compère et moi primes chacun un arc , Diego se chargea de la marmite , et nous nous mêmes en marche. Le révérend marchait le premier ; Diego le suivait en frappant sur la marmite , en guise de tambour ; le Compère et moi faisons le corps de la troupe , Vitulos , l'arrière-garde.

Lorsque nous fûmes arrivés à la cabane de l'ancien , père Jean déchargea son fusil pour lui faire honneur. L'ancien , qui n'avait jamais reçu d'honneur pareil , prit l'épouvante , et se mit à courir en criant comme un énergumène. Cette aventure mit tout la bourgade en alarmes. Mais père Jean ayant témoigné que nous ne leur voulions point de mal , tout le monde se rassura ; l'ancien , complimenta le révérend , et finit par nous faire donner deux chèvres , et cinq jeunes filles , qui parurent fort satisfaites de leur destinée.

La visite étant finie , nous retournâmes , dans le même ordre , à notre baraque , tandis que quatre hommes ,

marchant en cadence , couduisaient nos nouvelles provisions.

Le reste de la journée se passa fort tranquillement de part et d'autre. Le soir étant venu , père Jean , en qualité du plus fort , s'appropriâ la plus belle de nos filles ; le Compère comme philosophe , s'empara de celle qui suivait ; quant à Vitulos , Diego et moi , nous tirâmes les trois autres au sort.

Au bout de deux jours , l'on nous retira nos femmes et l'on nous en donna d'autres. Nous ne perdîmes point au change , soit que ces dernières fussent plus belles , ou que le changement réveillât notre appétit. Cela continua ainsi pendant trois semaines. Au bout de ce temps-là le Compère ne put plus contenir l'excès de sa joie ; il courait quelquefois autour de notre cabane , en faisant des sauts et des cabrioles tels que Diego n'avait fait de sa vie. O divine philosophie ! s'écriait-il , dans l'enthousiasme qui l'agitait , je n'ai jamais douté que ta lumière ne conduisît l'homme à la connaissance du vrai , mais je ne me serais point imaginé qu'il y eût des hommes qui vécussent heureux , sans être aussi sauvages que les Orangs-ou-

tangs ou les Rhinocéros ; voici cependant un peuple à demi-sauvage , à demi-sociable , qui jouit de tout le bonheur que l'on puisse désirer en ce monde ; il jouit de tous les avantages de la santé la plus robuste ; il vit dans un pays qui n'est ni assez riche pour donner de l'envie à personne , ni assez stérile pour y manquer du nécessaire , lorsque l'on sait se contenter de la nourriture la plus simple. Ce peuple est doux , humain , généreux , exempt de crainte et d'ambition , de jalousie même ; il n'a ni lois ni religion , ni préjugés qui le tourmentent. Un vieillard vénérable est le père commun de ce peuple fortuné , sans en être le maître ; il n'a rien à demander à ses enfans , rien à leur ordonner , il n'a que des conseils paternels à leur procurer. O peuple mille fois heureux ! je veux finir mes jours avec toi. Je déteste mon ingrate patrie , je vais brûler les baillons que je porte , et qui me rappellent encore la mémoire des états policés ; je renonce à ma langue maternelle ; je ne veux plus que croasser ou hurler comme tu fais ; en un mot , je veux vivre , mourir et être enterré au milieu de toi.

En finissant ces mots, le Compère se dépouilla nud comme la main ; et jeta ses habillemens dans le feu ; puis , s'étant couvert le dos d'une peau que nous avions trouvée dans la baraque , il se mit à croasser comme les grenouilles , et , quelques instances que nous lui fîmes , nous ne pûmes plus lui arracher une parole intelligible.

CHAPITRE XXVI.

Raisonnement de l'Espagnol sur l'état du Compère.

DIEGO avait cru d'abord que le Compère badinait , mais lorsqu'il vit que c'était tout de bon , il se leva , en s'écriant. Je crois, en vérité, que mon doux maître est devenu fou. Serait-il possible que le plus grand philosophe de la terre eut perdu l'esprit tout d'un coup ? juste ciel ! qu'est-ce que de nous ? Hélas ! le révérend père Yvo de Ribeira avait bien raison de dire que les choses d'ici-bas sont fragiles et périssables.

« Tout ce qui existe dans ce monde ,

» disait-il, n'est porté à sa perfection
» qu'avec lenteur et par degré, mais un
» instant l'absorbe ou l'anéantit. Le bled
» semé dans les champs doit être un
» certain temps dans la terre avant que
» ses parties séminales, commencent
» à végéter, se développer et s'étendre,
» avant qu'elles brisent l'enveloppe qui
» les renferme; alors il lui faut un temps
» beaucoup plus considérable pour pas-
» ser par les différentes formes, par les
» différens degres d'accroissement né-
» cessaire, par lesquels il parvient à
» son état de perfection et de maturité.
» Mais en est-il là ? un vent impétueux
» annonce tout-à-coup un orage terrible;
» une grêle foudroyante arrive, qui
» l'écrâse et le hache en pièces.

» Un pêcheur bâtit une cabane sur le
» bord de la mer ; un second pêcheur
» en bâtit une autre près de celle-là, et
» d'autre pêcheurs font de même ; in-
» sensiblement la nouvelle habitation
» s'accroît, les habitans s'y multiplient,
» l'industrie y devient nécessaire, le
» commerce s'y introduit, et les arts de
» même; un prince bienfaisant accorde
» à ce lieu des privilèges dictés par sa
» sagesse et par sa prudence; l'habitation

« devient une ville grande opulente ,
 « la Renommée porte aux quatre coins
 « de la terre que cette ville égale Tyr et
 « Carthage. Alors un valet ivre oublie
 « une chandelle dans un magasin ; le
 « feu prend à des matières combus-
 » tibles , la maison brule , l'embrase-
 » ment se communique à toute la rue ,
 » à toute la ville , et en moins de vingt-
 » quatre heures , il ne reste , d'un en-
 » droit si florissant , qu'un monceau de
 « décombres fumants. »

Ah ! père Yvo de Ribeira ! père Yvo de Ribeira si vous étiez présent à ce spectacle funeste et déplorable qui est devant vos yeux que ne diriez-vous pas de l'esprit humain ? hélas ! vous en diriez la même chose que ce que vous venez de dire de l'accroissement lent et graduel du bled qui couvre les campagnes , de celui d'une ville riche et florissante , et de leur destruction subite.

En effet , si l'on considère l'esprit de l'homme , immédiatement après sa conception l'on verra que les nerfs étant encore faiblement animés , cet esprit n'éprouve que des sensations extrêmement faibles et confuses , ne réagit sur les fibres nerveuses que d'une force

ponrtant le cas où vous vous trouvez. Dès votre plus tendre jeunesse votre esprit fut comme une étoile nouvelle et resplandissante qui paraît sur l'horison et qui efface toutes les autres par sa clarté. Insensiblement cet astre est monté vers son apogée, son éclat dissipait les ombres de la nuit; mais un nuage ténébreux s'est élevé tout-à-coup, et l'a offusqué; cet esprit qui faisait l'admiration des sages, la frayeur des faibles, et la honte des sots, s'est éclipsé dans un instant, peut-être pour ne reparaître jamais!..... O très-redoutable père Jean de Domfront! il ne me reste plus que vous dans le monde; si l'esprit vient à vous tourner aussi, je n'y pourrai tenir, le mien me tournera à mon tour.

Mais la tête aurait-elle effectivement tourné à mon doux maître? L'état où je le vois ne serait-il point plutôt l'effet d'une renonciation volontaire et préméditée à

*Claudicat ingenium, delirat lingua quemensque
Omnia deficiunt, atque uno tempore desunt.
Ergo dissolvit quoque convenit omnem animam
Naturam, ceu fumus in altis aeris auras:
Quando quidem gigni pariter, que videmus
Crescere; et (ut docui) simul œvo sese fatiscit.
Lucretius. De rerum nat. lib. 3, v. 446, et seq.*

toutes les connaissances qu'il avait acquises , ainsi qu'il l'a dit lui-même ?..... C'est cela ! et non autre chose. Mon maître a abandonné son savoir, comme un outil inutile qu'on rejette après s'en être servi. Le vaste savoir de mon cher maître lui a fait connaître que l'homme en société est tyran ou esclave , et toujours méchant ; que toutes les connaissances , que toutes les sciences que l'homme cultive en cet état , détériorent de plus en plus son espèce : la force du génie de mon maître chéri , lui a fait connaître le maximum et le minimum de tout cela , il en a conclu ce qu'il y avait à en conclure , et il est devenu tel que le voilà.

Que l'on ne dise pas que la renonciation au plus bel avantage que la nature ait donné à l'homme , c'est-à-dire , aux connaissances qui nous élèvent si fort au-dessus des animaux, à l'usage de cette faculté inestimable par laquelle nous acquérons ces connaissances , est une instigation du diable , est l'effet d'une ingratitude détestable envers l'auteur de la nature ; car je prouverais par l'exemple des plus saints personnages de l'antiquité , qu'on ne peut atteindre à la vraie perfection qu'en se dépouillant de la condition

humaine, qu'en devenant en quelque sorte semblables aux brutes.

Parmi ces hommes admirables d'o je viens de parler, les uns ont abandonné les honneurs, les richesses, l'aisance et la volupté, pour se retirer dans les déserts, où ils se creusaient des tanières, où ils ne se nourrissaient que d'herbes et de racines, comme font la plupart des animaux. D'autres se sont dépouillés de leurs habillemens, des parures du siècle, et ont marché nus, ou presque nus, en dépit de la rigueur des saisons. D'autres ont renoncé à l'usage de la parole, ils ne se sont plus expliqués que par signes, ou ne se sont plus expliqués du tout. Tous enfin, ont cru qu'on ne pouvait être vraiment parfaits qu'en suivant les traces que les bêtes nous frayent.

O très-humbles et très-pieux solitaires ! ô mon maître ! si les hommes ordinaires n'eussent jamais porté leurs regards au-delà de leur sphère ! si les autres, satisfaits d'avoir vu, se fussent retirés dans les bois, eussent fermé les yeux, et se fussent tus pour jamais, le genre-humain s'en serait trouvé mieux ; notre saint père le pape serait bien plus grand seigneur qu'il n'est ; et les trois quarts du mal qui



existe sur la terre seraient encore à naître. Je veux donc suivre votre exemple, ô hommes incomparables! dussai-je être réduit à l'état que je craignais tant lorsqu'il s'agit de nous séparer dans le désert; je renonce au peu de connaissances que j'ai acquises; je renonce à la parole, et je n'en réserve l'usage que pour réciter le *pater* et le *miserere*

CHAPITRE XXVII.

Autres réflexions sur le même sujet.

PERE Jean et vitulos faillirent d'étouffer de rire (en voyant le Compère et Diego croasser l'un à côté de l'autre : quant à moi il s'en fallut beaucoup qu'une telle envie me prit. Ce n'était pourtant pas que l'état de l'Espagnol me touchât en aucune manière , car il y avait longtemps que je savais qu'il était fou ; mais celui du Compère me pénétra de douleur , et me porta à faire les réflexions les plus affligeantes sur la condition du genre-humain.

Est-il possible mécriai-je , que cet

esprit qui nous élève si fort au dessus des animaux, qui doit servir de flambeau dans toute notre conduite, qui doit être la source de notre bonheur et de notre tranquillité, soit un sujet perpétuel d'humiliation; soit la cause de nos égaremens et l'instrument de nos malheurs ?

Quelle est donc la cause d'un effet si funeste ? Notre inquiétude naturelle, notre ignorance, notre orgueil, en un mot, toutes nos passions ; notre inquiétude, qui nous porte sans cesse à vouloir connaître ce qui ne nous touche pas ; notre ignorance, qui se laisse éblouir par le vain éclat des objets fantastiques qui nous environnent ; notre orgueil, qui nous fait croire que rien n'est inaccessible à nos recherches, à notre pénétration ; nos passions, enfin, qui nous aveuglent au point que nous croyons que la vraie félicité ne consiste qu'en tout ce qui les flatte

Le Compère, né d'un tempérament vif et inquiet, a prétendu accumuler connaissances sur connaissances, et il n'a point vu que ce qu'il prenait pour de l'or n'était qu'un faux clinquant. Il avait remarqué que la société est remplie de maux ; il a cherché la source de ces maux ; il a cru l'avoir trouvée dans la

religion et les lois qui constituent cet état, dans les sciences qu'on y cultive, dans les opinions qui y sont répandues; animé par cette découverte, sa voix s'est élevée, il a tonné contre cette source, et s'est attiré malheurs sur malheurs; alors, au lieu de rentrer en lui-même, et de voir si en prêchant contre les abus il ne s'abusait point lui-même, il a renoncé fièrement à tout ce qui caractérise l'homme civilisé; il a bravé la société irritée, et il n'a point senti qu'il n'était dans ce moment que le jouet de son aveuglement, de son orgueil, et qu'il allait devenir la victime de son propre ressentiment; enfin il voulait instruire l'Univers, et il a fini par extravaguer; il croyait faire l'admiration des sages de la postérité, et il est devenu l'objet de leur pitié.

La vraie philosophie ne consiste donc point à avoir vu que l'illusion, le vice et la méchanceté sont l'apanage des hommes civilisés, ni à publier, en dépit de tout ce qui peut arriver, que la religion, les lois, les opinions différentes etc. en sont la cause, ni à devenir sauvage après ce bel exploit; mais elle consiste, et je le vois aujourd'hui, à savoir vivre

tranquille et heureux (1) au milieu de la société quelque dépravée qu'elle soit ; un chacun en possède les moyens ; le simple usage de sa raison et de sa prudence suffit pour cela (2). Et lorsque je réfléchis sur ce que j'ai vu tant de fois dans les différens lieux où nous avons séjourné , mille exemples s'offrent à ma mémoire, et confirment ce que j'avance. Ah ! Whiston ! Whiston ! je ne vous ai jamais oublié, ni je ne vous oublierai jamais. Si votre condisciple eût suivi les conseils que vous lui aviez donnés lorsqu'il vous rencontra à Paris , il se serait bien épargné des peines , ainsi qu'à ceux qui l'ont suivi ; il y aurait long-temps que le fantôme qui me fascinait les yeux se serait évanoui....

(1) Je parle ici du bonheur intérieur, qui ne dépend d'aucune cause externe.

(2)... *O cœcis, mortalia plena tenebris
Pectora, et ô mentes caligine circum septas
Stultitioe ! incedunt deserta per avia vix. heu !
Vix paucis novisse datum, quo tenere tutum,
Quid sit iter per quod vera et bona summa petantur
Non docet hoc geminit nodosa sententia juris-
Non quoe Pœonio sanat medicamine morbos,
Non rhetor, non grammaticus. Sapiencia sola
Hoc aperit; fida haec hominum dux atque
magistrat est*

J'allais continuer sur le même ton , lorsque Vitulos m'interrompit pour me demander d'un petit air moqueur , pourquoi tous les hommes ayant des moyens aussi faciles que je le disais pour se rendre heureux , il y en avait si peu qui le fussent ; pourquoi ils s'abandonnaient presque tous aux impulsions de leur inquiétude , aux ténèbres de leur ignorance , aux transports de leurs passions.

Je ne savais d'abord si je devais lui répondre , mais après quelques momens de réflexions , je lui dis : Monsieur Vitulos , si les hommes ne sont point heureux , ayant tous les moyens de l'être , c'est parce qu'ils font comme le Compère , comme le révérend que voilà , comme Vitulos , tant d'autres et moi avons fait c'est parce qu'en s'abandonnant lâchement au tourbillon qui les entraîne , ils ne se donnent point la peine de réfléchir sur la vraie manière par laquelle ils peuvent atteindre au bonheur dont ils sont susceptibles ; en un mot , c'est que par une fatalité inconcevable , l'homme , malgré le pouvoir qu'il a du contraire , se plaît à chercher hors de lui ce qui n'y existe pas , ce qu'il a senti mille fois exister au dedans de lui même.

Et ce peuple qui croasse , dit père Jean , et qui t'a si bien régale , te semble-t-il qu'il ne soit point heureux ?

Sans doute , répondis-je , il faudrait pour cela qu'il n'y eut chez lui ni erreurs ni vices ; mais il est trop ignorant pour qu'il n'y ait ni l'un ni l'autre. J'ai grand peur qu'il n'erre par l'extrémité opposé à celle de ceux qui s'aveuglent par leur trop de lumières, et qu'il ne soit méchant d'une toute autre manière qu'on ne l'est dans nos contrées. Quoiqu'il en soit , ses erreurs n'en seraient pas moins des erreurs , ni ses vices des vices , et par conséquent son état véritablement malheureux. Le Compère croasse ici à sa manière ; mais si nos hôtes , si doux si bienfaisans , si tranquilles en apparence voulaient lui permettre d'aller croasser quelques jours parmi eux , il découvrirait bientôt qu'il ne sont point tels qu'il se l'est imaginé. Sa révérence se souvient qu'il en vint ici un , il y a quatre jours , qui nous fit entendre que sa nation est fort nombreuse , qu'il y a plus avant quantité d'autres bourgades semblables à celle-ci : je ne m'étonnerais pas si ces bourgades se réunissaient quelquefois pour aller en course sur quelque peuple

voisin , car les haches , et autres effets que nous avons vus , ne viennent certainement point de leur crû ; je me trompe donc de beaucoup si nos hôtes , si hospitaliers , si charitables , ne sont que des brigands fiéfés. Enfin , si nous demeurons ici , le temps nous apprendra à quoi nous devons nous en tenir sur leur compte. — Ma foi , dit père Jean , tu pourrais bien avoir raison. Si tu avais toujours raisonné de même , je ne t'aurais point pris si souvent pour un sot.

CHAPITRE XXVIII.

Changement de scène.

LE révérend avait à peine fini de parler , qu'un bruit confus se fit entendre. Nous sortimes de la cabane pour voir ce que c'était , et nous apperçumes toute la bourgade en mouvement.

Quoique père Jean eût la meilleure opinion de nos hôtes , il ne laissa point de s'armer d'un de nos fusils , de faire prendre l'autre à Vitulos , à moi la

hache, et de dire au Compère et à Diego de prendre nos arcs et de se tenir sur leur garde en cas d'évènement. Mais le Compère ne fit point semblant d'écouter son oncle, et Diego, croyant qu'on allait combattre, se cacha sous la litière dont le sol de la cabane était converti.

Un instant après nous vîmes paraître le vieillard, paré extraordinairement, et marchant à la tête des hommes de la bourgade, dont les uns étaient armés d'arcs, les autres de massues ou de haches. Quatre femmes venaient ensuite, menant chacune par la main un enfant d'environ trois ans, couronné de feuillages, et ayant le corps peint de diverses couleurs. Le reste des femmes et des enfans suivaient.

Cette troupe marchait d'un pas grave et dans un profond silence. En passant devant notre cabane, elle poussa un cri de joie et s'arrêta. Le vieillard s'étant avancé avec quatre des siens, nous fit entendre qu'ils allaient à quelque distance de-là, d'où ils ne tarderaient pas à revenir; et comme le Compère témoignait vouloir les accompagner, il lui fit signe de demeurer.

Lorsque ce compliment fut fini, le

vieillard se remit à la tête de la troupe, celle-ci poussa un second cri, et se remit en route.

Au bout d'environ un demi-quart-d'heure elle entra dans un bois et disparut. Alors père Jean nous dit qu'il voulait voir ce qu'elle allait faire. Vitalos dit la même chose. Ils prirent leurs fusils, et se mirent en chemin. Enfin, je me joignais à eux avec la hache sur l'épaule; le Compère suivit en croassant, et Diego en tremblant.

Lorsqu'e nous fumes à l'entrée du bois, nos hôtes, qui s'y étaient enfoncés environ une portée de carabine, firent retentir l'air de cornets-à-bouquin et de hurlemens effroyables. Aussitôt père Jean avança plus avant, et voulut, malgré les instances que nous lui fimes percer jusqu'à l'endroit où ils étaient.

A peine avions-nous fait quelques pas, que nous entendimes des cris perçans, qui nous semblèrent être ceux de quelques enfans. Les cris nous firent redoubler le pas, nous arrivâmes à portée de la troupe, et nous aperçûmes à travers les broussailles tout le monde prosterné devant un gros vilain bouc, aux pieds duquel le vieillard venait

d'ouvrir le ventre et d'arracher les entrailles à deux des quatre petits innocens dont j'ai parlé plus haut. Ce spectacle horrible nous fit dresser les cheveux, et mit père Jean dans une telle fureur, que sans considérer ce qui pouvait arriver, il jeta, d'un coup de fusil, le vieillard sur le carreau; en même-temps il m'arracha la hache, il fondit sur ces barbares. Il en avait déjà jeté une dizaine par terre; la troupe épouvantée prenait la fuite à toutes jambes, avant que Vitulos eut songé à le seconder,

Après cet exploit, le révérend, écumant de rage, vint prendre le compère par le collet, le traîna près de ces victimes encore palpitantes, et lui dit: Regarde, malheureux, considère les fruits de la férocité aveugle et enragée des peuples qui approchent le plus de cet état de nature, que tu prétends être l'état le plus parfait que l'on puisse imaginer: mais vois, et juge par ce spectacle sanglant, de quoi seraient capables des hommes dont l'ignorance fut poussée à quelques degrés de plus.

Ce que nous venions de voir, ce que père Jean venait de dire, avait pétrifié le pauvre Compère. Mais lorsqu'il eût

un peu repris ses sens, il s'écria : O l'abominable espèce, que l'espèce humaine ! qui l'aurait jamais cru !... j'avais renoncé à la parole et à la raison, je renonce pour le coup à l'humanité !... je renonce à la vie !... Ah ! mon cher oncle prêtez-moi votre main secourable ; défaites-moi d'un fardeau que je ne puis plus supporter qu'avec horreur ; donnez-moi la mort !... Mais le révérend, au lieu de conter son neveu, nous dit qu'il fallait retourner à notre cabane, pour y prendre notre marmite et des provisions, et partir de cet endroit sans délai. Vitulos trouva cette proposition un peu hardie ; il lui dit que si les barbares, revenus de leur première frayeur, nous appercevaient dans la plaine, nous courrions grand risque d'en être massacrés. Mais le révérendissime lui répondit que les gens cruels étaient ordinairement des lâches, et qu'il ne les craignait pas.

Là-dessus nous nous remîmes en route vers notre cabane, et nous n'aperçûmes personne : la troupe dissipée s'était enfoncée dans le bois.

CHAPITRE XXIX.

Continuation de notre route.

LORSQUE nous eûmes tiré de notre cabane tout ce qui nous convenait, nous reprîmes le chemin par lequel nous étions entrés dans le pays. Ensuite nous tirâmes à travers une plaine sablonneuse droit à une chaîne de montagnes, qui paraissaient à deux ou trois lieues de nous.

Lorsque nous fûmes au pied de ces montagnes, nous jugeâmes qu'elles étaient inhabitées; c'est pourquoi nous entreprîmes de les passer, et en moins de deux heures nous fûmes de l'autre côté. Alors nous nous arrêtâmes près d'une fontaine qui sortait d'un rocher, et nous fîmes nos dispositions pour passer la nuit dans cet endroit.

Cette nuit fut moins employée à dormir qu'à réfléchir et raisonner sur ce que nous venions de voir. Le Compère, honteux d'avoir été la dupe de ses fausses conjectures, persistait toujours à vouloir

être assommé; le révérend allait enfin le satisfaire, mais Vitulos vint à bout de leur faire entendre raison.

Lorsque le jour fut venu, nous tinmes conseil sur le chemin que nous aurions à prendre. Il fut résolu que nous tirions droit au midi, pour tâcher d'aborder dans quelque contrée du Mogol, et passer de là à Surate, et de Surate en Europe.

Nous marchâmes pendant huit jours à travers des pâturages immenses, parsemés de quelques bocages et entrecoupés de ruisseaux. Au bout de ce temps-là nous rencontrâmes une horde de trois à quatre cents Tartares, qui nous régalerent d'abord de quelques pintes de lait, et qui finirent par nous voler nos armes et tout ce que nous avions, malgré la résistance du père Jean, les reproches du Compère, les représentations de Vitulos, les cris de Diégo et mes pleurs.

Lorsque nous eûmes quitté ces Tartares, nous poursuivîmes notre route, mais nous n'avions plus de quoi tirer du gibier pour nous nourrir; notre seule ressource ne consistait plus que dans les

herbes et les racines : heureusement que nous découvrîmes parmi ces dernières une espèce de raifort, qui était d'assez bon goût, et très-nourrissant.

De temps en temps nous rencontrions encore quelques Tartares, qui nous régalaient comme les autres, et qui nous auraient volé de même, si nous eussions eu encore quelque chose à voler. Enfin au bout de trois mois de fatigues et de périls de toute espèce, nous arrivâmes dans le Mogol.

Il s'agissait de traverser ce vaste empire, et de vivre un peu plus à notre aise que nous n'avions fait jusqu'alors, mais nous n'avions pas le sou. Père Jean, qui avait été notre protecteur, notre appui, notre réconfort, en mille occasions, le fut encore dans celle-ci. Il connaissait parfaitement les simples; il se mit à en chercher de propres contre différentes maladies, et s'annonça pour médecin dans la première ville que nous rencontrâmes. Mais le délabrement de son habit fut la cause que l'on ne se fia point d'abord à ce qu'il s'efforçait de faire entendre. A la fin, ayant guéri une femme d'une fièvre maligne, et un homme d'un mal de jambe jugé incurable, les pra-

tiques lui vinrent en foule , et les présens lui tombèrent de toutes parts.

Au bout de quelque séjour dans cet endroit , nous continuâmes notre route de ville en ville et nous arrivâmes à Lahor , où la renommée avait déjà avancé notre nouvel Esculape.

A peine fûmes-nous dans cette ville , que les principaux de l'endroit voulurent voir sa révérence ; c'était à qui le fêterait , à qui l'emploierait dans les circonstances où son ministère était nécessaire. Enfin au bout de trois mois nous avions pour plus de deux mille écus de bien , tant en argent , qu'en bijoux et étoffes , etc.

Nous étions résolus de séjourner au moins un an dans cette ville , lorsqu'un soir le révérendissime ayant goûté d'un pot de confitures qu'on lui avait envoyé , se trouva attaqué tout-à-coup d'une colique affreuse. Il ne douta point que les médecins de Lahor , jaloux de ses succès , ne l'eussent fait empoisonner. Il eut recours à tous les remèdes imaginables en cette occasion , et , grâce à l'effet de ces remèdes , à la force de son tempérament , il en fut quitte pour le mal.

Cette aventure nous fit partir le lende-

main. Père Jean avait non seulement le même régal à craindre pour l'avenir, mais aussi les assassins, que messieurs de la médecine n'auraient point manqué de lui susciter ; au défaut de tout autre moyen de se défaire de lui.

À la sortie de Lahor, nous passâmes par Nicodar, par Syrina, et nous arrivâmes à Delhy, où la science du révérend père doubla notre capital. De Delhy nous fumes à Agra, où il gagna encore quelque chose. Enfin d'Agra nous vinmes en droite ligne à Surate, où nous trouvâmes un vaisseau qui nous transporta à Goa, et dans cette dernière ville, un autre vaisseau qui partait dans la quinzaine pour Lisbonne.

CHAPITRE XXX.

Naufrage, et ce qui s'ensuivit.

IL ne nous était rien arrivé de remarquable dans notre traversée de Goa en Europe. Mais lorsque nous fûmes à environ trente lieues de Lisbonne, un orage furieux s'éleva au milieu de la

nuît et nous poussa jusques vers la pointe du cap de Saint-Vincent, où notre vaisseau fut brisé en mille pièces. Je ne décrirai point les particularités de ce naufrage, la crainte où j'étais plongé pendant qu'il dura m'avait ôté l'usage entier de mes sens, je ne le recouvrai, lorsque je me trouvai dans l'eau, que pour me cramponner à un morceau du grand mât que je rencontrai sous ma main.

Lorsque le jour fut venu, je regardai de toutes parts, je ne découvris que le ciel, et la mer qui s'était calmée. Toutes les horreurs d'une mort prochaine se présentèrent à mon esprit, je pleurais, je me lamentais, j'appelais tous les saints du paradis à mon secours, enfin le désespoir le plus affreux allait me saisir, quand j'apperçus un vaisseau anglais qui voguait à toutes voiles vers moi.

Lorsque ce vaisseau fut à portée, l'équipage m'apperçut, et le capitaine envoya la chaloupe pour me retirer d'entre les bras de la mort. Je ne fus point sitôt dans cette chaloupe que je demandai aux matelots s'ils n'avaient point ramassé quelques autres malheureux qui avaient fait naufrage avec moi. Ils me

répondirent que non : à ce mot je ne doutai plus que le compère, le révérend, Vitulos et Diego ne fussent péris, ce qui faillit de me faire évanouir de douleur et de tristesse.

Le capitaine de ce vaisseau prit tous les soins possibles de moi : il me donna deux de ses chemises, un chapeau et quelques autres nippes dont j'avais besoin. Comme son vaisseau était destiné pour Gibraltar, il fit faire une quête à son arrivée en cette ville, et au bout de deux jours je me trouvai au moins vingt-cinq à trente guinées dans la poche. Cette somme suffisait pour me reconduire en France ; mais comme ma santé était fort délabrée, tant par les peines que j'avais souffertes, que par le souvenir de mes pauvres camarades que je regrettais sans cesse, je résolus de faire quelque séjour en cette ville.

Pendant ce séjour je fis connaissance avec un vieillard hollandais, logé dans la même maison que moi et qui s'était sauvé d'Espagne à cause de l'inquisition. Comme je passais presque toutes les après dînées chez cet honnête homme, je lui demandai un jour quel démêlé il

avait eu avec les inquisiteurs , et il me répondit en ces termes :

Lorsque j'étais encore en Hollande , des personnes de la première considération, d'Espagne, me sollicitèrent plus de cent fois de passer en leur pays, pour y établir quelques manufactures qui y manquaient ; mais ma religion , qui est celle des Unitaires m'empêcha pendant plus de six ans de me rendre à ces sollicitations. Enfin les avantages que je voyais à cet établissement , et les promesses qu'on me fit d'une tolérance entière , me déterminèrent à quitter ma patrie avec ma famille et mes biens , et d'aller m'établir dans l'endroit où l'on me désirait.

En moins de deux ans , poursuivit le vieillard , le ciel avait tellement béni mon entreprise , que , sans compter les ouvriers que j'avais amenés de Hollande, j'occupais plus de deux cents familles que j'avais trouvées dans la dernière misère , faute d'emploi. Ma douceur naturelle , quelques vertus , mes bienfaits , m'avaient attiré l'estime de tous les honnêtes gens de l'endroit où j'étais établi. Ma maison , ma table leur étaient ouvertes, et nos conversations ne

roulaient que sur les moyens d'attirer l'abondance dans la contrée.

Un projet de société pour faire fleurir l'agriculture rendit nos entrevues plus fréquentes. Alors les dévots me soupçonnèrent de dogmatiser; un orage terrible allait éclater sur ma tête et sur celle de tous mes amis, lorsqu'un soir un honnête homme accourut nous avertir de nous sauver tous dans l'instant, si nous ne voulions point tomber entre les mains de l'Inquisition. Nous n'eûmes le temps de mettre aucun ordre à nos affaires; nous partîmes tous dans la minute, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Quant à moi j'arrivai ici avec ma femme et mes deux fils; une fille que j'avais, et qui était alors dangereusement malade, ne put être transportée : elle fut abandonnée à la garde de Dieu, et depuis ce temps-là je n'ai pu en avoir aucune nouvelle.

Ici les larmes empêchèrent le vénérable vieillard de continuer. Lorsqu'elles furent un peu apaisées, je lui demandai s'il n'y avait point de moyen de rentrer dans ses biens. Tout est perdu s'écria-t-il; la manufacture est anéantie; les pauvres gens que je nourrissais sont ré-

duits à une misère affreuse , mes amis dispersés sont aussi malheureux que moi , et s'il m'en restait encore , ils n'oseraient ouvrir la bouche pour implorer la justice , et réclamer les droits de l'humanité.

J'avoue que si quelque chose m'a touché dans la vie , ce fut la situation de ce vieillard. Lorsqu'il eut fini de parler , je le consolai le mieux qu'il me fut possible , et je lui dis tout ce que je crus capable de lui faire naître l'espoir de revoir sa fille un jour , et de rentrer dans ses biens.

CHAPITRE XXXI.

Continuation de ma route.

LA vue continuelle d'un homme malheureux que je chérissais , celle de la mer qui mouille les murailles de Gibraltar , et qui me rappelait sans cesse la perte que j'avais faite des mes amis , me déterminèrent d'abrégier mon séjour et de partir de cette ville.

Après avoir pris congé du vieillard et

du capitaine anglais , je partis pour Madrid. Comme c'était au milieu de l'été, j'eus l'imprudence de marcher un jour par la grande chaleur ; je reçus un coup de soleil au moment que j'allais entrer dans Grenade ; et comme cet accident m'avait fait perdre connaissance, l'on me transporta dans la ville , où l'on me mit entre les mains d'un médecin français , qui prit tous les soins possibles de ma personne jusqu'à mon entière guérison.

Lorsque je fus rétabli, je payai le médecin , je le remerciai de ses soins, et me disposai à continuer ma route.

La veille de mon départ je me trouvais en compagnie avec deux religieux de l'ordre de Saint Dominique. Ces révérends pères ayant appris que je partais le lendemain , me demandèrent pourquoi je ne demeurais point encore quelques jours , pour voir un des plus beaux auto-da-fé que l'on eût fait depuis longtemps ? Je leur répondis que je n'aimais point à repaître mes yeux de ces sortes de spectacles , où l'humanité avait tant à souffrir.

Il ne s'agit point ici d'humanité , reprit un de ces pères ; il ne s'agit que de

brûler des hérétiques. Les hérétiques , repartis-je . sont des hommes comme nous ; un hérétique souffrant est notre semblable qui souffre..... Monsieur. est peut-être hérétique aussi ? interrompit le religieux. — Je ne suis point ici pour faire ma confession de foi , repliquai-je ; je dirai seulement que je ne sais par quel droit votre ordre s'arroge le pouvoir en ce royaume de martyriser les gens pour leurs opinions, — Oh ! oh ! dit le Dominicain , vous ne savez pas par quel droit notre ordre s'arroge ce pouvoir ? he ! bien ! vous saurez que c'est par un droit qui fait honneur à la raison , à la nature et à la religion. Comme vous me paraissez peu instruit sur cet article , et qu'un petit détail sur la nature de ce droit pourra vous deciller les yeux , et peut-être faire de vous un bon catholique , écoutez ce que je vais vous dire.

C'est un axiome parmi nous qu'il n'y a qu'une seule religion dans laquelle on puisse se sauver : hors d'icelle , quelque juste que l'homme puisse être il est en abomination aux yeux de son créateur , il ne lui plaît qu'autant que ses œuvres se trouvent justifiées par la foi , et que cette foi est soutenue par le culte qu'il

exige. L'un et l'autre est l'objet de la révélation : la révélation est la base de la vraie religion, celle-ci est la religion chrétienne.

Comme Dieu connaît la faiblesse de la raison de l'homme, son inconstance naturelle, la corruption de son cœur, et que d'ailleurs il est infiniment jaloux de la pureté de cette foi et du culte qu'il a établi; qu'il en veut l'étendue, la défense et la perpétuité, il a établi sur la terre un oracle infallible de ses décrets éternels, qu'il faut croire sur sa parole sous peine de réprobation; un interprète irréfutable de sa volonté suprême, qu'il ne peut contredire sans s'opposer à la divinité même; un fanal certain auquel on doit avoir recours dans les ténèbres du doute et de l'ignorance, un chef unique de la hiérarchie ecclésiastique; pour arracher (1), perdre, dissiper, édifier, planter en son nom, par sa doctrine; en un mot, pour faire ici-bas tout ce qu'il juge à propos pour la gloire de Dieu et le bien de la religion. Or, cet oracle, cet interprète, ce fanal, ce chef, est notre saint père le pape de Rome, légis-

(1) Bulle de Clément VIII. *Osculta fili*, etc.

time successeur de saint Pierre ; d'où il s'ensuit que la vraie religion est la religion du pape , et que comme les payens, les juifs , les hérétiques , les prétendus gens d'esprit ne croient point au pape ; ils sont hors de la vraie religion et abominables devant Dieu.

Cependant, quoique Dieu ait en abomination les neuf dixièmes de ses enfans qui sont sur la terre, parce qu'ils sont hors de la vraie religion, il ne laisse point de recevoir en grâce ceux d'entre eux qui se rangent dans le giron de l'église, et qui se soumettent aveuglément à sa doctrine et à ses décisions. C'est pourquoi nous n'épargnons ni sermons, ni promesses, ni disputes, ni controverses, soit pour convertir les infidèles et les incrédules, soit pour ramener les hérétiques dans le sentier de la vérité. Mais lorsque la voie de la douceur est inutile, que l'opiniâtreté des ennemis de la foi est inflexible, ou que quelque autre cause physique ou morale s'oppose au progrès de l'évangile, en vertu de l'autorité que Dieu a donnée à son vicaire, et dont celui-ci nous a fait part, nous n'hésitons point d'avoir recours à la rigueur, à la persécution, à

la violence, à la cruauté même, persuadés que tout est permis contre des hommes que Dieu a rejetés de devant sa face; que c'est une œuvre qui lui est agréable de poursuivre jusqu'au moindre de ses ennemis, d'éteindre par la mort leur génération future, et d'arrêter ainsi la propagation de l'erreur.

Mais, mon père, interrompis-je, est-ce que la religion chrétienne s'est établie par ce mélange singulier de douceur et de cruauté?

Point du tout, mon enfant, reprit le Dominicain, la religion chrétienne s'est établie par la piété, la douceur, la prédication, la vie pure et exemplaire des apôtres et des premiers chrétiens; l'église était alors trop faible pour joindre la rigueur à la voie de persuasion; ses chefs manquaient de politique, de crédit, et surtout de cette sainte audace, par laquelle leurs successeurs se distinguèrent si noblement dans la suite. Mais lorsque les chrétiens se virent assez forts par leur nombre, par le courage des évêques, par l'appui de quelques grands, ils ne tardèrent pas à faire voir que ce zèle qui leur faisait envisager les supplices avec intrépidité, ne leur man-

quait point lorsqu'il s'agissait ou de venger le sang de leurs frères, ou de planter l'évangile par le fer et par le feu, ainsi que par la prédication.

Le troisième siècle fut à peine écoulé que par la plus louable, la plus sainte des represailles, ils égorgèrent dans la Syrie et la palestine (1) les magistrats qui avaient servi contr'eux; ils noyèrent la femme et la fille de Maximin, et firent périr dans les tourmens ses fils et ses parens.

Quelque tems après, saint Cyrille appuya cette démarche par ses discours et par sa conduite. Il chassa, de son autorité, les novatiens, et dépouilla leur évêque de ses revenus (2). A la tête d'un peuple ému il attaqua les juifs dans leurs sinagogues, les chassa d'Alexandrie, et fit piller leurs biens par les chrétiens, parce que dit saint augustin, tout appartient aux fidèles, les méchans ne possèdent rien en propre (3).

(1) V. l'Essai sur l'Histoire générale.

(2) V. Barbeyrac dans la préface de la traduction du Droit de la Nature et des gens, de Puffendorf.

(3) *Ibid.*

L'intrépide patriarche n'en demeura point là ; il soutint fort et ferme que l'autorité séculière est au-dessus de l'autorité ecclésiastique ; et pour le prouver cinq cents moines entourèrent un jour le gouverneur Oreste , qui ne portait point assez de respect à son éminence , le blessèrent d'un coup de pierre , et l'auraient écrasé , si les gardes de ce gouverneur n'eussent arrêté leur fureur. Il est vrai qu'il en coûta la vie à un moine ; mais il fut à l'instant béatifié ; et pour appaiser les mânes du martyr de Jésus-Christ , il ne fallut pas moins que le sang de la célèbre Hypachie , que les chrétiens mirent en pièces au pieds de leurs autels(1).

Ce que vous venez d'entendre , mon cher , suffirait pour vous faire comprendre qu'il est très-permis , et même de nécessité de précepte , de mettre tout en œuvre pour le progrès de la foi , pour l'extirpation de l'hérésie , ainsi que pour le soutien de la puissance , de la grandeur et de la magesté des ministres

(1) V. Berbeyrac dans la préface de sa traduction du *Droit de la Nature et des gens*, de Puffendorf.

du seigneur; mais je veux bien vous faire voir que ce zèle de la primitive église n'était qu'une étincelle en comparaison de celui qui anima les fidèles dans les siècles postérieurs.

Tandis que les empereurs, devenus chrétiens, commencent à persécuter leurs sujets (1) par des édits plus ou moins rigoureux, contre les Donatistes, les Priscillianites, les Manichéens, etc.; tandis que l'on s'égorge en Asie (2) et dans vingt autres endroits pour la consubstantialité du verbe; qu'à Rome les vicaires de Jésus-Christ emploient toute leur politique et les inspirations d'en haut pour affermir le pouvoir et l'autorité que Dieu leur a donnée sur les royaumes et les rois de la terre; tandis que par une mission divine et particulière, Charlemagne court massacrer (3) tous les habitans d'Ershbourg, qu'il renverse le temple d'Irmensul, et qu'il égorge les prêtres sur les débris de ce;

(1) V. l'Hist. Eccl. du 3, 4, 5 siècle, etc. l'Hist. générale par une société de gens de lettres.

(2) *Ubi sup.* — Am. Marcel.

(3) V. l'Hist. d'Allemagne. — Mezeray. Hist. de France. — Hist. Eccl. — Essai sur l'Hist. en général.

l'idole, qu'il pénètre jusqu'au Weser, qu'il fait main-basse surtout ce qui ose lui résister, qu'il laisse aux peuples soumis des missionnaires pour les convertir et des soldats pour les forcer; tandis qu'il fait tuer quatre mille cinq cents prisonniers pour avoir tenté de recouvrer la liberté qu'il leur avait ravie, et qu'il sacrifie plus de victimes à sa sainte ambition que tous les payens qu'il vainquit n'en auraient immolé à leurs idoles jusqu'au jour du jugement; tandis enfin que l'impératrice Théodora poursuit pieusement les Paulitiens (1) jusques dans le fond de l'Arménie; qu'elle en fait détruire plus de cent mille pour venger la religion, et pour remplir ses coffres des dépouilles de ces hérétiques abominables, je viens à cet heureux tems qui a vu naître les croisades.

Vers la fin du onzième siècle l'Europe se trouva de beaucoup trop peuplée; les inondations des barbares avaient rempli l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne d'un monde infini; la plupart des monastères étaient si

(1) V. Mainbourg, Hist. des Icon. liv. 6. p. 265, édit. de Holl.

pauvres , que les religieux étaient obligés de travailler ; les peuples étaient plongés dans des désordres affreux ; la terre sainte était entre les mains des infidèles. Or, pour dépeupler la terre , enrichir les moines , reformer les mœurs et recouvrer Jérusalem , le ciel suscita un saint hermite nommé Pierre (1), qui prêcha de la part de Dieu la croisade à tous les fidèles, et de la part du pape indulgence plénière à quiconque seconderait l'entreprise , de son corps ou de ses biens.

Deux motifs aussi puissans font effet. Plus de quatre-vingt mille croisés partent de France et d'Allemagne (2) sous la conduite de l'hermite. L'avant-garde , commandée par Gautier Saint-Argent , essaie son courage en massacrant sur sa route la moitié des Bulgares. Le général suit son lieutenant ; sur le refus qu'on fait en Hongrie de lui fournir des vivres il prend Malavilla d'assaut et en fait passer tous les habitans au fil de l'épée ; punition justement due à un peuple opi-

(1) Hist. Eccl. Mezerai , abrégé ckron. Hist. aniv. Mainbourg , Hist. des Crois. *ad an* 1095.

(2) *Ubi sup. ad an.* 1096.

niâtre , qui refusait de coopérer à une si sainte expédition.

Quinze mille Allemands , commandés par le prédicateur Godeschal , suivent l'armée de l'hermite. Mais à l'approche de ces nouveaux apôtres , les Hongrois prennent l'alarme , ils tombent à leur tour sur le prédicateur et ses quinze mille hommes , et les exterminent tous. Deux cent mille autres croisés suivent ces derniers ; ils font main-basse sur tous les juifs qu'ils peuvent attraper , contraignant le reste à éventrer leurs femmes , leurs enfans , et à se tuer eux-mêmes de désespoir. Après une si sainte action , le ciel récompense ces pieux héros de la couronne du martyr , ils sont assommés sur leur route , ainsi que les trois quarts de ceux qui les avaient précédés.

Cependant l'hermite et Gautier arrivent devant Constantinople avec le reste de leurs troupes , et pour faire voir que Dieu s'aide quelquefois de la main des méchans pour l'exécution de ses décrets qu'une troupe de bandits se joint aux soldats de Jésus-Crist ; ils ravagent ensemble les environs de la ville ; ils passent le Bosphore : tout cède , tout plie sous eux ;

mais le diable, jaloux de leurs exploits suscite le sultan de Bithynie ; qui les défait entièrement.

Septcents mille autres croisés percent en Asie (1). Leurs chefs réparent l'échec de l'hermite ; ils prenent Nicée , Antioche , Edesse , Jérusalem, et font un tel massacre des infidèles, que les vainqueurs même en auraient eu horreur , si ce n'eut été pour la gloire de Dieu.

An bruit d'un succès si glorieux, deux cents mille autres croisés s'assemblent

(2), Hugues de France repasse en Europe et se met à leur tête. L'on en tue une partie dans la Grèce. Soliman tombant sur le reste, les taille en pièces, et leur chef meurent abandonné dans l'Asie mineure, tant il se trouve d'obstacles à faire le bien.

Les croisés, affaiblis par leurs victoires par les maladies, par le temps, par la division de leurs conquêtes, par la discorde de leurs chefs, par la perte d'Edesse (3), sollicitent une seconde croisade.

(1) *Ubi sup. ad an. 1098, et seq.*

(s) *Ubi sup.*

(3) *Ubi sup. ad ann. 1140, 41, 42; 43, et seq.*

Saint Bernard prêche cette nouvelle entreprise avec tout l'enthousiasme dont il est capable ; il déchire son habit, fait des miracles, prophétise, absout, et le zèle apostolique ressaisit la France et l'Allemagne. L'empereur Conrad court, en pillant, faire exterminer son armée par le sultan d'Iconc. Louis le jeune est battu par l'ennemi à Laodicée ; et déshonoré par sa femme à Antioche. La faim, la misère rechassent les nouveaux croisés en Europe. Saladin bat les chrétiens de l'Asie à Tybériade (1) prend Gui de Lusignan, la vraie croix, Jérusalem ; tout allait être perdu ; mais par une protection particulière d'en-haut, ce Saladin oublie de venger le sang des infidèles que les chrétiens avaient fait couler en pareille occasion, quatre-vingt huit ans auparavant.

Cette déplorable nouvelle plonge l'Europe dans la consternation. L'empereur Barberousse jure de venger la chrétienté. Ce prince passe en Asie, bat deux fois l'ennemi, prend Icone d'assaut et va tout rétablir en Palestine. Mais par un malheur inconcevable, ce grand homme

(1) *Ibid*, ad an. 1178.

se noie dans le fleuve Cydnus (1), et ne laisse après sa mort que sept à huit mille hommes que son fils rassemble pour les joindre aux débris de l'armée de Lusignan.

Cependant Philippe-Auguste et Richard arrivent en Syrie (2); ils se trouvent à la tête de trois cent mille combattans; ils prennent Ptolemaïs, et concertent de pousser plus loin leurs exploits. Mais le démon qui a toujours intérêt de traverser les plus saintes entreprises, sème la division entre ces deux princes, et Philippe repasse en France; Richard bat Saladin à Césarée, Saladin ruine l'armée de Richard, et ce dernier, contraint de retourner en Angleterre, tombe entre les mains de l'empereur Henri VI, son ennemi.

(3) L'ardeur de se croiser ne se ralentit point. Il se forme une armée de héros nouveaux, qui s'embarquent à Venise pour la Dalmatie. A leur descente ils prennent Zara, au lieu de passer en terre sainte. Constantinople, qui vraisemblablement

(1) *ibid ad an.* 1200

(2) *ibid ad eumd. an.*

(3) *ibid ad an.* 1201, 2, 3. etc.

blement avait encouru la colère du ciel, devint un nouvel objet de leur sainte fureur. Ils escaladent, pillent, brûlent, saccagent cette grande ville; ils blasphèment, violent, et font main-basse surtout ce qu'ils rencontrent; ils détruisent les églises, brisent les autels et les images; ils dansent dans le sanctuaire de sainte Sophie, et précipitent l'empereur Mirzuffos du haut d'une colonne. Pour couronner cet exploit, Bandouin de Flandre s'empare de la couronne du précipité; puis les Bulgares attrapant le nouveau couronné, lui coupent les bras et les jambes, et le jettent aux bêtes féroces.

(1) Tandis que ces choses se passent en Asie, on ne demeure point à rien faire en Europe. Deux armées de croisés se forment contre les Albigeois et les Maures. L'une de ces armées prend Béziers, en extermine tous les habitans, ruine ceux de Carcassonne, s'empare de Lavaur, égorge le seigneur de cette ville et quatre-vingt chevaliers; noie la fille du même seigneur dans un puits, et brûle autour d'elle trois cents Lavaurois

(1) *ibid*, ad an. 1208

pour achever le groupe. L'autre ravage tous les pays où elle passe (1), tue cent mille Maures dans les plaines de Tolosa, met au fers deux cent mille autres de ces infidèles, et revient chez elle en remerciant Dieu du succès d'une si glorieuse expédition.

(2) La sainte ardeur de se croiser continue, elle passe même jusqu'aux enfans. Une multitude innombrable d'écoliers partent sous la conduite des moines et des maîtres d'école. Mais l'esprit malin pousse les conducteurs à en vendre une partie aux Musulmans et le reste périt de misère en route.

Les croisés de l'Asie ; sortis de l'es-pèce de léthargie où ils étaient depuis quelque temps prennent Damiette et redeviennent en état de pousser leurs conquêtes en Egypte (3). Sur ces entre-faites, un bénédictin dispute le commandement de l'armée au roi de Jérusalem ; le prêtre du Seigneur l'emporte sur le souverain, et enfourme l'armée entre deux bras du Nil, pour la garan-

(1) *Ad an. 1212.* (2) *Ad eund. an.*

(3) *Ubi sup, ad an. 1218, 19, 20, 21, et seq.*

tir de toute surprise ; mais le sultan Mélédin , conseillé par Lucifer , y inonde les croisés , les contraint de faire une trêve honteuse et de se retirer en Phénicie.

(1) Saint Louis , inspiré du même zèle , croit mieux faire que ses prédécesseurs ; il équipe une flotte ; il part de France , et aborde en Egypte. L'intempérance , les débauches et les maladies enlevèrent la moitié de son armée ; les Sarrasins défont le reste à Massoure , et le prennent prisonnier avec ses deux fils. Après ce désastre il est contraint de rendre la ville de Damiette pour sa rançon , de payer quatre cent mille livres pour les autres prisonniers , et de repasser en France sans avoir rien fait.

(2) Quelques années après , le zèle du saint roi se ranime ; il s'embarque pour aller convertir le roi de Tunis , et descend vers les ruines de Carthage : mais la peste désolé son armée , il en est attaqué lui-même , et meurt par humilité sur un tas de cendres.

Ce déplorable événement , que Dieu a sans doute permis pour des causes à

(1) *Ad an.* 1250, (2) *Ad eund. an.*

lui connues , oblige les croisés de faire une trêve avec le prosélyte manqué , et de venir passer l'hiver en Sicile.

La campagne suivante ils passent en Asie. Ils prennent Jaffa , Beaufort, Nazareth et Antioche ; ils font mourir environ dix-sept mille personnes , et emmènent plus de cent mille esclaves. De si glorieux succès font espérer de rétablir les choses en ce pays-là ; mais le contraire arrive (1) ; sultan Melecseraphre prend Tyr, Sidon , et d'autres villes ; il bat les chrétiens par-tout où il les rencontre , et ruine pour jamais leurs affaires en terre sainte.

Mais , mon père , dis-je au Dominicain, puisque Dieu était l'auteur de cette entreprise , pourquoi y périt-il tant de croisés ? pourquoi s'y commit-il tant de désordres ? pourquoi Dieu ne les maintint-il point dans leurs conquêtes ?

Quant au premier article , repartit le religieux , je réponds que Dieu a permis ces pertes pour faire voir que l'on ne peut racheter à trop haut prix cette terre sainte , ces lieux sacrés que son divin fils a honorés de sa présence et arrosés de

(1) *Ad eund. an.*

son sang. Quant au second, je réponds, qu'il n'est point d'entreprise si louable de zèle si pur, où il ne se glisse un peu de corruption : telle est la fragilité de la nature humaine ; mais cette corruption, et tout ce qui en dépend, n'est qu'une peccadille dans tous les cas où il s'agit de la gloire de Dieu, et de l'accomplissement de sa volonté. Enfin, quant à la troisième question que vous me faites, il est vrai qu'il paraît étonnant que Dieu ne maintint point les croisés dans leurs conquêtes ; mais les autres avantages qui résultèrent de l'entreprise des croisades ne cèdent en rien à la possession de la Palestine entière. Ecoutez bien.

Notre saint père le pape étendit sa puissance, affermit son autorité et agrandit son patrimoine.

Les princes chrétiens s'accoutumèrent insensiblement au joug qu'il trouva à propos de leur imposer pendant ces saintes guerres.

La haine, que tout bon catholique doit avoir pour les infidèles et les hérétiques s'enracina si fort qu'elle ne s'effacera jamais.

L'ignorance et la simplicité, qui sont

les bases de la vertu , furent portées à leur plus haut point.

Le progrès des sciences et de la raison , qui sont les instrumens du diable , fut reculé aussi loin qu'il put l'être.

L'Europe fut purgée de plusieurs millions d'hommes qu'elle avait de trop.

Les moines achetèrent une partie des terres des croisés à vil prix , et eurent celles des autres pour rien.

Ces mêmes croisés obtinrent par leur zèle l'absolution de leurs péchés.

Enfin, la colère du ciel s'appaisa par les pleurs et les gémissements de quatre cent mille familles pillées , ruinées et abandonnées ; par la fameé des villes qu'on brûla , et des provinces qu'on ravagea ; par les cris des vierges qu'on viola , et par la mort d'une multitude inoubrable de juifs, d'infidèles et d'hérétiques qu'on égorgéa.

A votre avis , mon cher , ces avantages sont ils médiocres ?

Ce n'est pas tout. Les croisades ne furent point le seul moyen que le ciel suscita pour extirper l'erreur , et accroître le gouvernement de notre mère la sainte église. Lisez les histoires, sur tout celles des huit derniers siècles , vous verrez

les ruses pieuses des papes , la noble ambition des évêques , le saint enthousiasme des moines, la docilité évangélique des princes , le zèle apostolique des peuples , concourir à l'envi pour la destruction des ennemis de la foi; vous verrez persécuter , piller , tourmenter , pendre , rouer, décoller, tenailler, brûler, massacrer sans pitié , sans miséricorde, indistinctement d'âge, de sexe et de condition , juridiquement ou sans forme de procès :

Les Vilgariens en Espagne et en Italie (1) ,

Les juifs en France (2) , en Portugal (3) et en Angleterre (4) ;

Les Vaudois , à Minebo (5) ;

Les Stadings en Allemgue (6) ;

Les Manichéens en Champagne (7) ;

Les Albigeois à Montsegur (8) ;

Les Bisques en Bavière, en Bohême et en Autriche (9) ,

Les Flagellans en Misnie (10) ;

Les Protestans à Strabourg (11) , à

(1) His. Eccl. *ad ann.* 1001. (1) 1002. (3) 1189.

(4) 1206. (5) 1210 *et suiv.* (7) 1239. 1263.

(9) 1315. (10) 1414 ,

(11) Théât. des Mart. *ad an.* 1526.

Volzei (1), à Deventer (2) et en mille autres endroits.

Vous y verrez le massacre de Ménirdol et de Gabrière (3) ;

Le massacre de Calabre (4) ;

Le massacre de Vassi (5) ;

Le massacre de saint Barthélemi (6) ;

Le massacre d'Irlande (7), et bien d'autres massacres que je ne prends point la peine de vous rapporter.

Examinez, dis-je les fastes de la catholicité, vous y verrez brûler Jean Hus et Jérôme de Prague, en dépit du droit des gens (8) ;

Enfermer et piller toute l'infanterie Hussite dans les granges de Bohmishbroda (9) ;

Condamner plus de huit mille personnes au feu par le dominicain Torquemada (10) ;

Massacrer plus de quinze millions d'infidèles par les Espagnols en Amérique.

(1) Théât. des Mart., *ad an.* 1528. (2) *ibid.*, 1561. (3) Hist. Eccl. *ad an.* 1545. (4) Mezerai. Abrégé chronolog. *ad an.* 1560. (5) *ibid.* 1552. (6) *ibid.* 1572. (7) Laurent Echard, Hist. d'Angl. *ad an.* 1630. (8) Hist. Eccl. *ad an.* 1415. (9) Hist. d'All. *ad an.* 1434. (10) Hist. Eccl.

(1) Brûler plus de huit cents Anglais sous le règne de leur reine Marie (2) ;

Exterminer plus de huit mille personnes sous le gouvernement du duc d'Albe (3) ;

Poursuivre l'hérésie jusques dans les cendres de ses sectateurs ; troubler les cendres des rois , flétrir leur mémoire , remplir l'Europe de larmes , d'horreur et de sang pour empêcher la réformation. En un mot , rassemblez les faits ; comptez plus de cinquante millions de victimes que le zèle de religion a sacrifiées depuis l'établissement du christianisme jusqu'à ce jour , et ne demandez plus ce qui nous autorise à poursuivre à outrance ceux qui ne pensent pas comme nous.

Ab ! mon cher frère ! poursuit le Dominicain , pour peu que votre cœur se prête aux douces influences de la grace combien ne doit-il point sentir que par de si glorieuses marques , par de si constantes prérogatives , notre sainte religion l'emporte sur toutes les religions de la terre ! Si quelques infidèles , quelques

(1) Hist. Univ. (2) Hist. d'Angl. *adan.* 1553 , 58. (3) Hist. des Pays-Bas.

hérétiques ont voulu quelquefois prouver, soutenir, étendre leurs opinions par de semblables moyens, ils prouvèrent bientôt le défaut de ce secours surnaturel et divin qui ne nous manque jamais en telle occasion. Une piété déplacée, une lâche tolérance, fondées sur des raisons frivoles, succédaient à leur zèle ; ou succombant eux mêmes sous le poids de leurs vains efforts, ils prouvaient invinciblement qu'il n'appartient qu'aux seuls catholiques de subjuguier la terre par telles armes qu'ils jugent à propos.

Mon père, dis-je au Dominicain, si je ne savais que ce que vous venez de me conter s'est passé parmi les hommes, je croirais que vous m'auriez fait l'abrégé des annales de l'enfer. Non, mon père ; rien au monde ne peut me faire croire que de telles prérogatives honorent la religion. Il n'y a pas long-temps que j'ai vu un peuple barbare immoler deux petits enfans à un bouc infâme, et j'ai dit qu'une telle action était horrible et abominable ; si j'avais le malheur de voir sacrifier aujourd'hui autant d'hérétiques au vrai Dieu, je dirais que ce serait un sacrifice exécrationnel.

Mon cher frère, me dit le religieux, je suis bien fâché que votre cœur demeure insensible aux impulsions de la vérité. Adieu, je prie le ciel qu'il daigne vous éclairer un jour, et je vous souhaite un heureux voyage.

Lorsqu'il eut fini ces paroles, il partit avec son compagnon.

Pour moi, lorsque le soir fut arrivé, je me couchai de bonne heure afin de partir le lendemain de grand matin.

CHAPITRE XXXII.

Suite des aventures de Jérôme.

JE dormais d'un profond sommeil, lorsque vers le minuit un bruit soudain m'éveilla ; ayant ouvert les yeux, je vis entrer trois hommes dans ma chambre, dont l'un m'ordonna, de la part du saint office de le suivre à l'instant. Je voulais ouvrir la bouche pour lui demander la raison pourquoi ; mais il me réitéra son ordre d'un ton si ferme, que je pris le parti de m'habiller au plus vite et de le suivre sans murmure, jusqu'à ce qu'il

m'eût conduit et enfermé dans un des cachots de l'inquisition.

Imaginez-vous un trou de cinq pieds en quarré, sur autant de hauteur, à plus de vingt-cinq pieds sous terre, où il est impossible de distinguer le jour d'avec la nuit; où l'on a pour toute nourriture un peu de pain noir et quelque fèves mal cuites et de l'eau puante; où quelques brins de paille a demi pourrie servent d'orriller et de grabat; où l'on est quelquefois par mois entiers, même des années, sans parler à personne; où l'on est assommé de coups de nerf de bœuf, lorsqu'on se plaint un peu trop haut de sa situation: voilà qu'elle était ma nouvelle demeure. Jugez des réflexions que je dus y faire, sur-tout au bout de quelques jours de séjour; jugez si je me ressouvins de mon entretien de la veille,

Après six semaines d'emprisonnement, celui qui avait coutume de m'apporter mon nécessaire me parla pour la première fois, et me conseilla de demander l'audience des révérends pères inquisiteurs; je la demandai dès l'instant même, et elle me fut accordée pour le lendemain. Lorsque je fus devant ces messieurs, l'un d'eux me demanda ce

que je voulais ; je lui dis que je suppliais leurs révérences de me faire élargir, ou du moins d'avoir la bonté de me dire pourquoi l'on m'avait arrêté. L'on ne me répondit rien et l'on me renvoya au cachot.

Quatre jours après je comparus de recherché devant le sacré tribunal. L'on me fit la même demande , j'y fis la même réponse, et l'on me renvoya à mon trou. A peine y fus-je rentré que la rage et le désespoir me saisirent à un tel point que je me frappai de toutes mes forces la tête contre un ancre de fer qui était attachée à la muraille : le sang que je sentis ruisseler sur mon visage augmenta ma fureur ; deux semblables coups allait mettre fin à tous mes maux ; mais ayant apperçu que l'ancre était cassée par la violence du coup que je m'étais donné, je réfléchis que je pouvais par son moyen me procurer ma délivrance ; en me conservant la vie.

Ce morceau de fer ayant la longueur et la force suffisantes pour ce que j'en voulais faire , je me mis à l'ouvrage dès l'instant même ; et en moins de deux jours je vins à bout d'ôter une pierre de la muraille de mon cachot.

La pierre que j'avais ôtée me procura la facilité d'en ôter une seconde, celle-ci une troisième ; tellement qu'au bout de six jours la muraille se trouva percée , et le trou assez grand pour y passer. Ce trou donnait dans un souterrain d'une grandeur prodigieuse , et aussi obscur que le cachot même. Je ne suis pas plutôt dans ce nouvel endroit, que je rôde, que je tâtonne , que je furete par-tout, et je ne rencontre que des cordes, des poulies , des billots , des roues , des chevallets , et autres attirails patibulaires ; à la fin je trouve une porte , mais elle était trop bien fermée pour que je puisse l'ouvrir : je rôde de nouveau ; je découvre une cheminée , je crois mon évacion certaine , l'espoir redouble mes forces , je m'enfourne dans cette cheminée , je m'y cramponne , je me guinde , je parviens au milieu , où par un malheur inattendu , je rencontre une grille de fer qui s'oppose à ma sortie. Cet obstacle n'abat point mon courage. Je saisis l'ancre , que j'avais eu soin d'emporter avec moi , je parviens à percer la chemine au-dessous de la grille. Ce dernier trou donnait dans un grenier rempli de grains , et dont le toit communiquait aux mai-

sons voisines ; mais comme c'était en plein jour , je n'osai hasarder de continuer ma route : je résolus de descendre dans le souterrain pour y attendre la nuit. Je risquais d'autant moins à prendre ce parti , que quelque temps avant ma sortie du cachot , mon pourvoyeur m'avait apporté ma pitance pour vingt-quatre heures , et que je n'avais plus de visite à attendre de lui avant le lendemain matin.

Etant descendu , je ramassai toutes les pierres qui étaient tombées dans le foyer de la cheminée ; je les cachai derrière quelque planches qui étaient contre la muraille ; je bouchai , je baricadai le trou que j'avais fait entre mon cachot et le souterrain.

Je finissais à peine cette dernière besogne que j'entendis du bruit du côté de la porte. M'étant fourré le plus vite qu'il me fut possible derrière les mêmes planches où j'avais mis les décombres , la porte souvrit ; et comme ces planches n'étaient pas trop serrées , les premiers objets qui s'offrirent à ma vue furent deux grands hommes basanés aux yeux hagards et farouches , tenant un flambeau d'une main , un poignard de l'autre ,



et ayant deux pistolets à la ceinture. Trois gros pères Dominicains (dont l'un était mon souhaleur de bon voyage) et un secrétaire du saint office qui les suivait, vinrent s'asseoir autour d'une table couverte d'un tapis noir, sur laquelle était un bénitier d'un côté, un missel de l'autre, et au milieu, un crucifix passé en sautoir sur une épée nue. A ce spectacle épouvantable je me crus perdu sans ressource; l'on pouvait découvrir le trou que j'avais fait, et me découvrir à mon tour.

Après que ces quatre gros personnages eurent ri et goguenardé entr'eux environ un demi-quart d'heure, ils se levèrent et récitèrent d'un ton mâle et vigoureux le pseame *exurgat Deus*. Pendant cette récitation, les deux hommes aux flambeaux se tinrent debout à côté de la table, et me parurent plus terribles que jamais.

Le pseame était à peine fini que j'entendis quelques gémissements, sans que je susse trop de quel côté ils partaient. Un instant après, la porte du souterrain s'ouvrit derechef. Une fille d'environ dix-sept ans; qui malgré sa douleur et son abattement, était plus belle que le

jour, parut au milieu de quatre spectres hideux, vêtus d'une longue robe de treillis noir, ayant sur le tête un capuchon de même étoffe, percé aux endroits des yeux, du nez et de la bouche, en un mot, tel que le portent ces frères pénitens que l'on voit dans quelques villes de France, en Italie et ailleurs.

Cette créature infortunée s'étant avancée à pas chancelans et les yeux baissés jusqu'au près de la table, se jeta aux pieds de ses juges en répandant un torrent de larmes, et sans pouvoir prononcer une seule parole; mais ses soupirs et ses sanglots étant un peu apaisés, elle leur dit en français, et d'une voix capable d'attendrir les rochers : Hélas, mes pères ! qu'allez vous faire de moi ? n'ai-je point assez souffert depuis un an que je suis ensevelie dans un cachot affreux ? où, accablée de la plus cruelle misère ; où, livrée en proie à ma douleur, aux idées les plus tristes, les plus noires....
Levez-vous, ma belle enfant interrompit un des inquisiteurs ; l'on vous a amené ceette fois devant nous, pour que vous confessiez ingénûment tous les crimes dont vous êtes accusée dans votre procès, et que vous méritiez par cet

aveu sincère d'éprouver la douceur, la clémence et la charité du saint office.

Eh ! quel aveu, quelle confession puis-je vous faire ? reprit la fille ; je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire la première fois que je parus devant vous ; je vous le répète encore : je ne crois pas avoir jamais commis aucun crime énorme envers le Dieu que je sers et que j'adore ; je ne crois pas avoir jamais offensé un père que j'aime et que j'honore, non plus qu'une mère tendre et respectable, dont la mémoire me sera toujours en vénération, dont les leçons de sagesse, les exemples de vertu me seront éternellement devant les yeux ; je ne crois point non plus avoir jamais manqué en rien envers mon prochain, à qui j'ai fait tout le bien qui m'était possible, et auquel je souhaite tout le bonheur qui puisse m'arriver. Si vous demandez la vérité, vous venez de l'entendre..... Brisons, s'il vous plait, sur ces lieux communs, interrompit derechef le Dominicain, nous avons les oreilles rabattues de ces sortes de propos ; il semble que les trois quarts de ceux qui paraissent devant nous se soient donné le mot pour nous débiter les

mêmes discours. Venons au fait, ma chère enfant; avouez de bonne foi que votre père, qui s'est échappé à nos recherches, est un de ces impies, qui, méprisant cette quantité prodigieuse, mais respectable, de mystères et d'articles de foi, que notre mère la sainte église croit, enseigne et commande de croire, ainsi que toutes les pratiques pieuses et salutaires qu'elle a instituées pour la sanctification de nos âmes, se sont ingérés de réduire leur croyance presque à rien, et de borner leur morale à la simple observation de la loi naturelle (1); de sorte que, sous les apparences trompeuses d'une probité à toute épreuve, d'une tolérance entière des opinions d'autrui, pour qu'on tolère les leurs; de même qu'à force de se rendre

(1) Ces mots ne me laissèrent plus douter que cette malheureuse ne fût la fille du vieillard Hollandais, car la plupart des Unitaires de Hollande rejettent non seulement les mystères que l'église romaine adopte, mais encore tout ce qui répugne à la raison humaine, quoique reçu parmi les Protestans telle est la doctrine du péché originel etc. D'ailleurs, si cette fille s'explique en français c'est apparemment qu'elle ignore encore l'espagnol, et que l'inspecteur n'entend point le hollandais.

officieux, complaisans, nécessaires, et de paroître les plus paisibles, les plus fidèles et les plus honnêtes de tous les hommes, pour mieux attirer les simples dans leur parti, et par conséquent dans la nasse de Satan; cette maudite engeance a déjà fait une brèche considérable au troupeau des fidèles. O race indigne et détestable! que n'es-tu engloutie dans le fin fond de l'abyme, avec Coré, Datan et Abiron, ainsi qu'avec tous les Payens, les Juifs les Hérétiques et tous les sorciers qui existent sur la terre!.....Mais, non, subsistez encore; continuez d'être l'objet de la charité, du zèle, des travaux et des veilles des ministres du seigneur, nommément du saint office, qui ne cherchent que la gloire de Dieu et le salut de vos âmes. Ah! ma chère fille, vous ignorez encore jusqu'à vout ce zèle, cette charité, qui vous animent pour le redressement des pauvres fourvoies.

Ne nous laissez donc point insister davantage sur la confession que l'on exige de vous; avouez que votre père ne vous eût point sitôt inculqué ses principes abominables, que vous conçûtes un souverain mépris pour la religion catholi

que , apostolique et romaine , et une haine implacable pour la très-sainte inquisition ; qu'à l'ombre de ce mépris , de cette haine , le diable s'est emparé de vous , qu'il vous a séduite par ses illusions ; que vous vous êtes donnée à lui ; que vous avez usé de maléfices et de sortilèges ; avouez dis-je , avouez ces crimes horribles envers l'église et ses ministres ; nommez-nous vos complices , révélez-nous la retraite de votre père ; ainsi que celle de tous ceux qui lui ressemblent , pour que nous leur ouvrons les yeux sur leurs égaremens , et que nous les retirions du chemin de perdition dans lequel ils sont.... ah ! pour mon père , s'écria la fille , sussé-je mille fois où il est , fut-il le plus criminel de tous les hommes , je n'obéirai sur ce point qu'à la voix de la nature ; cette voix aimable et touchante ne nous crierà jamais de vendre notre propre sang. Pour ceux qui ressemblent à ce père si chéri , si respectable , j'en connais peu , mais ce sont des personnages sages , vertueux qui ne diffèrent de vos opinions qu'autant que la raison le leur enseigne , et qu'une conscience éclairée les y oblige qui font le bien pour l'amour du bien ;

qui, autant qu'ils le peuvent, ne comptent leurs jours que par leurs bienfaits et que je me garderais bien aussi de vous nommer, si je savais où ils sont, au contraire, si la foi la plus pure, la vertu la plus sévère, dont j'ai fait profession toute ma vie, sont récompensées chez vous par des maux pareils à ceux que j'ai soufferts depuis que je suis entre vos mains, et que je souffrirai peut-être encore, je prie le ciel de les préserver d'une telle récompense. Pour ce que est du mépris, de la haine, que l'on m'accuse d'avoir pour l'église et ses ministres je puis vous protester dans toute la sincérité de mon ame, que l'un des premiers devoirs que mes parents m'ont enseignés, fut de ne haïr ni mépriser personne, de telle religion qu'elle fût, ce qu'à leur exemple j'ai constamment pratiqué jusqu'à ce jour. Ils m'ont prêché mille fois qu'il n'y avait que la superstition de méprisable, que le vice de haïssable; qu'il fallait se borner à déplorer le sort du superstitieux et celui du vicieux; les plaindre l'un et l'autre, les éclairer s'il était possible, les traiter en tout comme nos frères. Et tel est le fruit de l'éducation que j'ai reçue, que malgré

les peines que j'ai souffertes depuis que je suis en votre pouvoir, ma patience, et l'espoir que j'ai toujours eu que le temps et la vérité vous ferraient un jour ouvrir les yeux sur mon innocence, m'ont tenu lieu de tout ressentiment. Or, cette haine, ce mépris, ainsi que ces prétendues illusions du diable, et tout ce qui s'ensuit, n'existent que dans le cerveau de ceux qui, par faiblesse, ou par méchanceté, sont venus débiter la plus absurde et la plus sanglante des calomnies.... Ma chère enfant, dit l'inquisiteur, vous venez d'avouer sans y penser que vous êtes hérétique. Courage, dites-nous en quoi consiste plus particulièrement votre hérésie, et les suites qu'elle a eues : ne nous obligez point d'avoir recours à la rigueur, avouez, vous dis-je, ou l'on va vous faire subir la question.

Grand Dieu ! s'écria cette malheureuse, la question ! hélas ! ... pourrais-je la supporter ? ah ! mes pères ! qui vous autorise à tourmenter vos semblables qui, avec toutes les vertus morales possibles, ont le malheur d'être d'un autre sentiment que vous ? — Qui nous autorise ? répartit l'inquisiteur, l'hon-

neur de la religion , la gloire du Dieu vengeur d'un Dieu terrible , du Dieu des armées... Arrêtez ; s'écria la fille ; ce Dieu-là n'est point mon Dieu ; mon Dieu n'est point terrible , il n'est point le Dieu des armées , mon Dieu n'approuve ni ne conduit les persécutions , ni la désolation du genre-humain ; il hait la discorde , l'injustice , la vengeance , la violence , la cruauté , la fureur et généralement tous ces funestes fruits de l'ambition , du fanatisme et de l'intérêt. Mon Dieu est bon , toute la nature me l'annonce ainsi : elle ne retentit point du nom d'un Dieu terrible qui menace , qui tonne et répand partout la terreur et l'effroi ; elle ne retentit point du nom d'un Dieu cruel et capricieux , qui s'abreuve de sang et de pleurs ou qui s'appaise par des pratiques insensées , par des grimaces de gueux , elle m'annonce un Dieu qui fait de nous l'objet de ces plus tendres soins , qui nous a prodigué ses largesses , qui nous a donné une raison pour nous conduire dans la jouissance de ses bienfaits , elle m'annonce un Dieu qui aime la douceur , la justice , la charité , la bienfaisance , et qui exige de nous la pratique

de ses vertus ; un Dieu qui a pitié de nos faiblesses, qui, s'il nous punit, nous punit en père ; et s'il réserve, ce Dieu, quelque supplice épouvantable, ce n'est que pour les méchants, obstinément méchants ; et sur-tout pour ces hommes vains et cruels, qui se sont faits un Dieu semblable à eux, c'est-à-dire ; un monstre composé de l'odieux assemblage de toutes les passions et de tous les vices ; un monstre qu'ils mêlent dans tous leurs intérêts, au nom duquel ils s'arrogent le droit affreux de tyranniser les consciences, d'être les fléaux de l'humanité, l'horreur et l'opprobe de la nature.

Juste ciel ! quelle impiété ! s'écria l'inquisiteur : créature abominable ! il n'y a que le démon qui puisse t'avoir inspiré de tels blasphèmes contre les attributs de la Divinité, si solidement établis dans l'Écriture sainte, et contre son divin culte, si étroitement prescrit par l'Église..... Bourreaux, faites votre devoir, arrachez-lui à force de tourmens la confession de ces liaisons avec Satan son maître, le détail de ses autres crimes, et la révélation de ses complices.

L'inquisiteur eut à peine prononcé

ces paroles, que deux des quatre spectres qui avaient amené cette créature infortunée, se mirent à la dépouiller des haillons dont elle était couverte; les deux autres préparèrent ce qu'il fallait pour cette exécution.

Le profond silence qui régnait dans ce lugubre lieu pendant ces préparatifs effrayans, la sombre lueur dont il était éclairé, les funestes instrumens dont il était meublé, la douleur, l'accablement de la victime, les regards irrités des juges, l'air féroce des bourreaux suspendirent tous mes sens, et faillirent de me faire mourir de frayeur et d'angoisses.

Quand cette malheureuse fut entièrement dépouillée, à la réserve des parties que l'on ne nomme pas, les bourreaux lui lièrent les mains derrière le dos, y attachèrent une corde passée dans une poulie qui tenait à la voûte, et l'élevèrent par ce moyen aussi haut qu'ils purent. L'ayant tenue quelque temps ainsi suspendue, ils lâchèrent la corde, elle tomba de toute cette hauteur à un pied de terre; cette secousse terrible lui disloqua toutes les jointures; la corde qui lui serrait les poignets lui entra dans la

chair jusqu'aux nerfs, et la douleur qu'elle en ressentit lui fit pousser des cris effroyables. Un instant après, l'on recommença ce cruel supplice; ses plaintes, ses cris redoublèrent; mais l'on ne put arracher d'elle qu'elle fût sorcière, parce qu'elle ne l'était pas; ni le lieu où son père s'était caché aux poursuites du saint office, ni celui où s'étaient retirés ceux de sa croyance (1), parce qu'elle ne le savait pas, parce qu'elle aimait mieux mourir que d'exposer autrui au même malheur qu'elle.

Il y avait environ une heure qu'on lui faisait souffrir des tourmens inexprimables, lorsque les forces lui manquant tout-à-coup, elle parut comme morte. Un des inquisiteurs s'étant levé, appliqua sa main infâme sur le sein livide et meurtri de cette malheureuse, et dit, d'un ton de scélérat, qu'il n'était point nécessaire d'appeler le médecin, qu'il suffisait de lui introduire quelques gouttes d'eau de mélisse dans les narines, pour lui faire revenir les forces.

En effet, cette essence lui rendit la

(1) C'était apparemment quelques ouvriers que son père avait amenés de Hollande.

connoissance ; mais elle demeura étendue par terre sans pouvoir remuer aucun membre. Alors les inquisiteurs s'étant approchés d'elle, l'un d'eux lui reprocha dans les termes les plus durs, les blasphêmes inouis qu'elle avait vomis contre la Divinité et son saint culte ; il ajouta ensuite qu'elle ne devait pourtant point désespérer de la miséricorde de Dieu, il lui prêcha le zèle et la charité du saint office, qui ne voulait point la mort du pécheur, mais le salut de son âme, etc. Ces discours, les promesses et les menaces qui le suivaient, ne l'ébranlèrent point ; elle n'ayoua rien de ce qu'on lui demandait. Mais lorsque cet inquisiteur eut fini de parler, elle dit d'une voix capable d'attendrir un rocher : Hélas ! mes pères, avez-vous renoncé à toute humanité ? ce spectacle douloureux ne vous touche-t-il pas ? ah ! considérez ces membres disloqués, ce tendre corps meurtri, déchiré, et ayez pitié d'une infortunée étendue à vos pieds, environnée d'horreur et de désespoir ; ayez pitié de mon sexe, de ma jeunesse et de mon triste sort ! Non barbares ! s'écria-t-elle un moment après, vos cœurs ne sont point

faits pour être sensibles ; je lis dans vos yeux toute la férocité des lions et des tigres furieux. Monstres abominables ! voici mon corps, jetez-vous dessus, rassasiez-vous du plaisir horrible de le déchirer ; abreuvez-vous de mon sang ; assouvissez votre rage exécrationnelle ; je respire encore..... Et vous , ô déplorables victimes ! qui gémissiez dans les cachots affreux dont ces lieux sont remplis , puissent les tourmens que j'endure adoucir votre malheureux sort , et vous garantir des maux qu'on vous prépare ! puisse ma mort être le dernier des forfaits de mes bourreaux. Elle allait continuer , mais on la resaisit de nouveau , on lui entonna plusieurs pintes d'eau dans l'estomac , ensuite on la coucha dans un banc creux , où on la serra d'une si cruelle force qu'elle perdit derechef connaissance.

Lorsqu'elle fut revenue à elle , on lui réitéra les mêmes propos que la première fois , et le tout en vain. Alors on l'approcha d'un grand feu ; après lui avoir frotté les pieds avec de l'huile , du lard , et autres matières pénétrantes , on les lui chauffa d'une si terrible manière , qu'en moins d'une heure la chair était

tellement crévassée que les nerfs et les os paraissaient de toutes parts. De si horribles tourmens ne furent plus capables de lui arracher une seule plainte ; son courage , sa résignation , bravèrent la cruauté des inquisiteurs et l'acharnement de leurs ministres. Enfin , ses forces l'ayant abandonnée pour la troisième fois , on l'emporta ; et à ce que j'appris par la suite, trois jours après elle fut traînée dans un vil tonnerau en la place publique , ou chargée des imprécations de ses juges et de l'exécration d'un peuple immense , elle fut brûlée vive , pour apprendre à toute la terre que si toutes les vertus morales possibles suffisent pour nous faire tolérer , estimer , honorer les peuples les plus barbares , elles passent pour des crimes énormes chez une nation qui fait gloire de professer une religion établie par un homme divin , qui ne prêchait que la douceur et la charité , et qui mourut sur une croix , en pouvant de son souffle anéantir ses bourreaux.

Lorsque je me vis seul , je ne pus m'empêcher de m'écrier en moi-même : ô les abominables scélérats que ces inquisiteurs ! tout ce que l'on m'avait conté

de leurs cruautés, de leurs fureurs, n'approche point de ce que je viens de voir. Je m'étais imaginé que la prudence suffisait à un homme pour vivre tranquille et heureux au milieu de la société, quelque dépravée qu'elle fût, mais je vois tout le contraire.... Le sacrifice horrible que j'ai vu faire de deux enfans à un bouc infect, était du moins l'effet d'un culte mal entendu, de la superstition d'un peuple enseveli dans les plus épaisses ténèbres de l'ignorance; mais ce qui vient de se passer devant mes yeux, n'a d'autre motif qu'une fureur diabolique, n'a d'autre objet que la satisfaction exécrationnable d'assouvir sa rage de meurtre et de sang.... Quoi! les prêtres d'un Dieu de vérité, les prêtres d'un Dieu de paix et de miséricorde, non contents de repâtrer de mensonges et d'impostures l'esprit d'un peuple auquel ils doivent leur aisance et leur opulence; non contents de leurs querelles intestines, et de la haine implacable qu'ils portent au-dehors à tous ceux qui ne pensent pas comme eux, ou qui les ont offensés; non contents enfin, de pouvoir allumer le flambeau de la discorde par leur souffle empoisonné, et d'avoir armé mille fois la

maitié du genre-humain contre l'autre, ce prêtres abominables se sont dirigé des tribunaux où ils jugent sans raison, sans pitié, sans miséricorde, tous ceux dont ils ont juré la perte; et descendant de ces tribunaux odieux, ils montent à l'autel, où, les mains ensanglantées du meurtre de leurs frères, ils osent offrir des sacrifices à l'Eternel!... Grand Dieu! si tu as des raisons pour permettre de tels forfaits, accorde-moi du moins de n'en point être la victime.

CHAPITRE XXXIII.

Suite de mes aventures.

J'EUS à peine fini ces réflexions que je regrimpai au plus vite dans la cheminée et j'entrai dans le grenier que j'avais découvert. Comme il était soir, je passai par une lucarne, je courus de toit en toit et je ne m'arrêtai que là où l'interruption de ces toits m'empêcha d'aller plus loin. Alors je ne sus que devenir; je n'osais descendre dans aucune maison, de crainte d'être vendu. L'inquisition

est si cruelle , que si elle venait à savoir qu'un Espagnol eût osé favoriser l'évasion d'un de ses prisonniers , un tel homme serait sur d'être brûlé vif pour prix de sa charité. Cependant je franchis le pas. Je me mis à descendre dans une de ces maisons , résolu d'assommer de mon ancre , que je tenais toujours , le premier qui s'opposerait à mon évasion.

Je fus à peine au second étage , qu'une servante , qui faisait un lit dans une chambre , m'aperçut sur l'escalier. A mon accoutrement , qui était une robe de toile noire , à ma barbe longue , à mon visage exténué , à mes yeux étincelans de crainte , de colère et de désespoir , cette fille me prit pour le diable ; elle poussa un cri épouvantable et tomba à la renverse. Ce cri fit monter le maître de la maison , qui faillit de s'évanouir à son tour lorsqu'il me vit : mais je le rassurai , je m'approchai de lui , et je le reconnus pour le médecin français qui m'avait guéri du coup de soleil.

Cet honnête homme m'ayant reconnu à son tour , me sauta au cou , m'embrassa et m'arrosa de ses larmes. Etant descendu dans son cabinet , je lui contai généralement tout ce qui m'était arrivé

depuis que je l'avais quitté. Il me plaignit de tout son cœur ; mais il me blâma fort de l'imprudence que j'avais eue de parler aux dominicains avec aussi peu de retenu que j'avais fait la veille de mon emprisonnement. Comment ! me dit-il , un homme de votre âge a ignoré jusqu'aujourd'hui à quel danger l'on s'expose dans ce pays , lorsqu'on s'avise de blâmer la conduite et la façon de penser des ecclésiastiques ? Soyez plus prudent à l'avenir vis-à-vis ces gens là , non-seulement en Espagne, mais encore dans tous les pays où vous pourrez vous trouver.

Je savais , lui répondis-je , que les ecclésiastiques sont très-dangereux en ce pays , mais je ne les croyais pas tels que je les connais aujourd'hui ; pour ailleurs ils sont beaucoup moins à craindre, ils piaillent , ils tempêtent, ils tourmentent les gens , mais il ne les mettent point à la torture , ils ne les brûlent pas.

S'ils ne les brûlent pas , ce n'est pas leur faute, reprit le médecin ; qu'on leur donne carte blanche , l'on verra beau jeu ; qu'on leur permette demain d'établir l'inquisition par-tout où elle n'est pas.

dans deux mois les lâchers seront allumés aux quatre coins de l'Europe. Le germe de la cruauté et de la fureur n'existe pas moins dans leur ame atroce, quoiqu'il n'y paraisse pas; il ne leur manque qu'une entière liberté, pour que ce germe se développe, pour qu'il prenne un accroissement subit et prodigieux, pour qu'il devienne capable d'embrâser tout l'univers (1).

Entre les portraits de toute espèce que Mazzolli, autrement dit Pallingens, nous a laissés dans son *Zodiacus vitæ humane*, l'on reconnaîtra aisément les originaux d'après lesquels il a fait les vers suivans :

*Post sequitur mediæ digitus, qui infam'is
habetur.*

*In quâ sede aliud genus est tibi constituendum,
Illorum quibus est magnæ solertia mentis :*

*Ingeniique vigor, necnon vis magna loquendi:
Sed pravi sunt, injusti, vitis que referti.*

*In terras curvi numquam cœthera suspicientes,
Astuti in primis, falsoque in pectore vulpem
Gestantes, turbamque ignaram decipientes.*

*Quumque odio virtutem habeant, quum nu-
mina temnant*

Se simulant justos tamen, ac virtutis amantes :

Proque albis nigra, et pro nigris alba loquuntur:

Omina vel lucri faciunt, vel laudis amore ;

Nec nisi præsentem vitam sperantive timentes ;

Hi sunt qui semper prudentibus adversantur ,

Armatique dolis, confidentes que favori ,

(Quem sibi servitio turpi vel munere blando.

Consilia re solent) sanectis conatibus onsaunt

Non contents du mal que certains d'entr'eux ont fait sur la terre, ils ont craint que la postérité sacerdotale ne dégénéraît; ils lui ont transmis leurs fureurs avec leurs écrits. Entr'autres, un Nicolas Eymeric (1) a eu l'audace détestable d'avan-

*Prudentum, et nubem veris rationibus obdunt:
Quæ si non prosunt artes, tunc res agitur vi,
Ut unur ferro, flammis atrox veneno:
Lædere si nequeunt furtim, grassantur aperte.*

*Quiquumsceptra tenent, et præsumturbibus actas
Færea regreditur, maortia bella resurgunt:
Justitiam et leges vincit furor; omnia demum
Baccantur vitia impunè, et jacet obruta virtus.
Hochominum genere est nullum sceleratius inte
Mortales, neæœlicolis odiosius ullum est.*

Sagitt. p. 202.

Ceux qui n'entendent point ce latin, pourront voir la traduction que M. de la Monnerie en a faite en 1731.

(1) Ce Nicolas Eymeric était un dominicain, natif de Gironne. Il fut inquisiteur général sous le pape Innocent VI; puis chappelain de Grégoire XI, et juge des causes d'hérésie. Son *Directorium inquisitorum* fut imprimé successivement à Barcelonne, à Rome, à Venise: etc. Les éditions les plus complètes sont celles où se trouvent les commentaires.

cer dans son *Directorium inquisitorum*, que non-seulement les hommes privés, mais que les princes et les rois peuvent être jugés secrètement par l'inquisition sans être entendus, et ensuite être mis à mort par le fer ou par le poison. Un autre scélérat, nommé Penna, a orné ce livre exécrationnable de commentaires non moins horribles ; et les éditions d'un tel livre se sont multipliées à la face de l'Europe étonnée.

Votre Dominicain a vraisemblablement prétendu relever les fastes de la prêtraille des premiers siècles, en étalant les prouesses de saint Cyrille. mais il a passé le plus beau de l'histoire. Je ne parle point de brouilleries de pape Victor avec saint Irénée et autres pour la célébration de la Pâques (1) ; ni de celle du pape Etienne avec saint Cyprien (2) ; ni de la mort de Priscillien et de ses sectateurs, causée par des évêques espagnols (3), ni des violences de Théophile d'Alexandrie, de l'orgueil

(1) Euseb. *Kict. Eccl. l. b. 5, cap. 25 et seq.*

(2) Vie de saint Cyprien par le Clerc, *Biblioth. Univers.* tome 12, p. 851 et suiv.

(3) Sulp. *Se ver. Hist. Sec. lib. 2.*

des prêtres des Gaules (1), etc., cela nous menerait trop loin ; il me suffit de vous rapporter quelques passages qui pourront servir de pendant à ce que le bon père vous a débité.

« L'an 305, dit M. Fleuri (2), ils as-
 » sembla onze ou douze évêques à Cir-
 » thé, où ils se reprochèrent des crimes
 » énormes. La plupart avaient livré les
 » écritures aux payens, pour éviter la
 » persécution, pendant qu'un grand
 » nombre de simples fidèles l'avaient
 » soufferte constamment ; d'autres les
 » avaient eux-mêmes jetées au feu. Un
 » Purpurius de Limate, étant accusé
 » d'avoir fait mourir les deux enfans de
 » sa sœur, au lieu de s'excuser, dit har-
 » diment : pour moi, j'ai tué et je tue
 » ceux qui sont contre moi. Ne m'obli-
 » gez pas d'en dire davantage : vous sa-
 » vez que je ne me soucie de personne.
 » Dès qu'il y eut des empereurs chré-
 » tiens, les plaisirs commencèrent à
 » s'introduire dans l'église, et l'on ne
 » voyait parmi les ecclésiastiques, qu'i-
 » nimitiés et que divisions. Et parce

(1) *Id.* Dialog. 1, cap. 21,

(2) *Hist. Ecc'.*

» que les évêques étaient riches et con-
 » sidérés, on se servait de toutes sortes de
 » voies pour parvenir à l'épiscopat; et
 » quand on y était parvenu, l'on pre-
 » nait une autorité tyrannique. Ces dé-
 » sordres augmentèrent toujours, jus-
 » qu'à ce qu'ils vinsent au comble où
 » on les a vus, comme le savant ar-
 » chevêque irlandais Usserius le montre
 » par un grand nombre de passages d'au-
 » teurs célèbres, qui nous ont laissé
 » des peintures affreuses de la corrup-
 » tion de leurs siècles.

» Les sectes des Nestoriens et Eu-
 » tychiens, dit un autre auteur (1),
 » nées en partie de l'oisiveté et de la
 » superstition, en partie des haines
 » particulières, de l'envie et de la ma-
 » lignité des ecclésiastiques, mirent la
 » dernière main à l'intolérance en ma-
 » tière de religion. Il est vrai qu'elle
 » était déjà née (2), cette intolérance,

(1) Dissertation historique, etc., imprimée à Amsterdam en 1707, p. 8 et 9. — Voyez, pour le cinquième siècle, les passages d'Isidor de Damiette, cités dans les Epit. eccl. et écrit de M. le Clerc, p. 167 et suivantes, quatrième édit.

(2) V. Amm. Marcell. liv. 22, cap. 5, p. 327, édit. Cronol.

» mais elle n'avait pas encore exercé,
» sa tyrannie avec toutes les cruautés
» dont elle a été accompagnée depuis le
» malheureux siècle auquel on se divisa
» pour des opinions, desquelles il aurait
» été aisé de convenir, si l'esprit du
» christianisme avait présidé dans les
» assemblées des ecclésiastiques. Depuis
» ce temps-là, on ne vit en Orient que
» proscriptions, que massacres, que
» fureurs. *Je passe sous silence*, dit un
» évêque du cinquième siècle, persécuté
» pour le nestorianisme, *les chaînes,*
» *les cachots, les confiscations, les*
» *notes d'infamie, ces massacres dignes*
» *de compassion, dont l'énormité est*
» *telle, que ceux-mêmes qui ont eu*
» *le malheur d'en être les témoins, ont*
» *peine à les croire véritables. Toutes*
» *ces tragédies sont jouées par des évê-*
» *ques.... Parmi eux, l'effronterie passe*
» *pour une marque de courage; ils ap-*
» *pellent zèle, leur cruauté; leur four-*
» *berie est honoré de nom de sagesse*(1).
» Cela a toujours depuis en augmen-
» tant. L'empereur Justinien ne voulut

(1) Etheris, *Tyanorum episcop. inter opera
Toeodoreti*, tom 5, pages 688 et 689.

» pas avoir moins de zèle que les prélats.
 » du cinquième et du sixième siècles ; il
 » ne croyait pas , dit Procope(1), com-
 » mettre un homicide, quand ceux qu'il
 » condamnait à mort faisaient profes-
 » sion d'une autre religion que la sienne.
 » L'univers vit commettre dans ces mal-
 » heureux siècles des cruautés effroya-
 » bles. On soutenait des sièges dans les
 » monastères ; on se battait dans les
 » conciles ; ou entraît à main armée
 » dans les églises (2) ; on traitait avec la
 » dernière cruauté tous ceux que l'on
 » soupçonnait de favoriser des opinions,
 » qui souvent n'étaient entendues de
 » personne , non pas même de ceux qui
 » les défendaient avec le plus d'entête-
 » ment et d'opiniâtreté. »

Après le sixième siècle , les papes ,
 les évêques et tous les ecclésiastiques en
 général , devinrent encore pires que
 ceux qui les avaient précédés. L'igno-
 rance , l'imposture , la superstition , le
 fanatisme , les persécutions , les cruautés
 de toute espèce , augmentèrent de siècle
 en siècle , et l'enfer infesta l'église de

(1) Procop. anecdot. cap. 13.

(2) Eutichii, *Annales* , page 155.

tant d'abominations (1), que les cheveux me dressent d'horreur, quand j'y pense.

Le médecin allait continuer, mais je lui témoignai tant d'inquiétude qu'il prit le parti de se taire. Il ajouta seulement que j'eusse à me tranquilliser, qu'il se faisait fort de me tirer d'embarras.

Après qu'il m'eut fait prendre quelque rafraichissement, il me rasa la barbe, il me coupa les cheveux en rond, et me fit une couronne de prêtre; puis il me donna un manteau et un habit

(1) Voyez les Mém. annal. et autres monum. de l'Hist. Eccl. Ils sont remplis de faits qui confirment ce que le médecin avance ici Saint Bernard même, tout abbé qu'il était, ne peut s'empêcher de découvrir l'infamie des ecclésiastiques de son temps. *Curritur passim ad sacros ordines, dit-il, et reverenda ipsis quoque spiritibus angelicis ministeria homines apprehendunt sine reverentia, sine consideratione, in quibus pessima fortè appareat intra parietes abominatio, si justa Ezechielis prophetiam, parietem fodiamus, ut in domo Dei videamus horrendum. Se quidem post fornicationes, post adulteria, post inoestus, ne ipsæ quidem, apud aliquos ignominiosæ passionnes, et turpitudinis opera desunt. Utinam non fierent, huic usque odo non conveniunt. Utinam nec apostolum hoc scribere, (Rom. t. 1 28.) nec nos dicere oporteret, ut nec dicentibus crederetur, quod umanum aliquendo occupaverit animum tam abominanda su-*

noirs ; sa domestique me fit un petit collet , et il me dit que c'était dans cet équipage qu'il voulait que je partisse le lendemain matin , à l'ouverture des portes de la ville.

L'heure de mon départ étant arrivée , il me donna cinquante piastre , et me pria de lui écrire lorsque je serais en lieu de sûreté. Je le remerciai mille fois des bontés qu'il avait pour moi , nous nous dîmes adieu , et je partis.

vido. Numqui non olim civitates illæ spurcitioe hujus matres divino condemnatoe judicio, et incendio sunt deletæ! numquid non ipsam, utpote conscientia tantæ confusionis tellurem absumsit ignis, sulphur, et spiritus procellarum? Quis reoedificavit usbes flagitii? quis turpitudinie moenia ditatavit? quis extendit propagines virulentes? voe! voe! Inimicus hominum sulphurei illius incendii reliquias infelices circumquaque dispersit, execrabili illo cinere ecclesioe conpus aspersit: et ipsorum quoque minsitorum ejus nonnullos sanie foetidissima, spurcissimaque respersit. Ingrediuntur cum huc macula, templum Dei viventis, inhabitant vuu judicium multiplex accepturi, quod et tam gravissimus conscientias gerunt et nihilominus se ingerunt in sanctuarium Dei. Sermo ad Cler. de contempt. mundi, sive de pers. sustinenda, Cap. 39.

CHAPITRE XXXIV*Suite de mes aventures.*

ETANT sorti de la ville , je rencontrai un muletier qui avait amené deux officiers d'Antiquera à Grenade. Je fis marché avec cet homme ; je montai sur une de ses mules , et en quatre jours il me transporta à Cadix.

Au moment que j'entrai dans cette ville , j'appris qu'il y avait un vaisseau qui allait mettre à la voile pour Londres. A cette nouvelle , je cherchai le capitaine . et je reconnus le galant homme qui m'avait sauvé la vie après mon naufrage , et qui m'avait si généreusement traité à Gibraltar. Je n'eus point le loisir de lui faire grand compliment ; je lui dis seulement que puisqu'il avait eu la bonté de me sauver la vie une fois , il fallait qu'il me la sauvât une seconde ; en un mot , que l'Inquisition était à ma poursuite. Cet honnête homme ne perdit point de temps à me demander quel était le sujet de mon démêlé avec l'In-

quisition; il chercha les moyens de me déguiser, il me fit passer à son bord; deux heures après il leva l'ancre et partit.

Lorsque nous fûmes en plaine mer, je contai à mon libérateur ce qui m'était arrivé à Grenade; ce récit le toucha; mais celui de ce que j'avais vu dans le souterrain lui fit dresser les cheveux.

Lorsque j'eus fini ce récit, je lui dis que mon premier dessein était de me retirer en France, mais que mes dernières aventures m'avaient fait concevoir une telle aversion pour les pays où le catholicisme était la religion dominante, que j'avais juré de n'y plus remettre les pieds.

Le capitaine approuva ma résolution, et me demanda en même temps dans quel pays j'avais dessein de me fixer dorénavant. Dans votre pays, lui répondis-je, dans ce pays opulent et heureux, où l'on dit que la liberté règne autant qu'il est possible qu'elle règne parmi une nation policée; dans ce pays où tout particulier possède paisiblement ce qu'il a, où un homme raisonnable peut dire ce qu'il pense, où chacun peut aller au ciel par le chemin qu'il lui plaît.

L'opulence et la liberté ne sont point si grandes dans mon pays que vous le croyez, reprit le capitaine. Une nation qui a plus de douze cents millions d'écus de dette (1), qui se plaint sans cesse que ses ressources sont épuisées, à qui l'étendue de son domaine coûte des sommes immenses, en la dépeuplant tous les jours; chez qui les artisans s'attroupent trois ou quatre fois l'an, en criant : Du travail, ou du pain ! une telle nation n'est point riche.

Une nation qui s'écrâse elle-même par ses propres forces, que des divisions intestines déchirent continuellement, chez qui les suffrages des citoyens sont à l'enchère, chez qui l'on ne voit que des édits de réforme ou d'améliorissement, et tout aller de mal en pis; une telle nation n'est point heureuse.

Une nation chez qui une vérité très-indifférente dans un temps, devient dans un autre la cause de mille procédés tyranniques contre son auteur, celle de la perte de ses biens, de sa liberté, de sa vie même; chez qui les évènements or-

(1) C'est à dire plus de 150 millions de livres sterling.

dinaires, et qui ne dépendent point de nous, sont punis de mort, etc.; une telle nation n'est point libre,

L'opulence, la liberté, le bonheur de ma chère nation, ne sont donc que des êtres chimériques, dont mes compatriotes se glorifient à tort. Cette liberté surtout, qu'ils font sonner si haut, n'est qu'une espèce d'ivresse frénétique qui les agite et les tourmente, n'est qu'un vain fantôme dont la tyrannie est aux yeux d'un homme qui pense, souvent plus réelle et plus dure que celle du despote le plus absolu.

Quant à la liberté de conscience que vous prétendez régner dans ma patrie je vous dirai qu'il en est là comme ailleurs. La religion dominante y domine, c'est tout dire. Quant aux autres, indépendamment des petites vexations et du mépris que l'on y essuie de la part de ceux qui sont à la tête du parti le plus fort, ceux qui en font profession sont comme dans tous les pays; leurs prêtres ou leurs ministres sont vains, hypocrites, tracassiers, turbulens, opiniâtres absolus et vindicatifs; l'ignorance et l'imposture y tracent le sentier que la multitude doit tenir, les préjugés la

guident, et l'autorité l'entraîne. En un mot, quant à ce qui regarde la religion, l'homme est chez nous comme par-tout ailleurs, le plus sot ou le plus furieux de tous les animaux, ou si vous l'aimez mieux, il est le jouet des passions de ceux qui le guident. Bridé par la superstition (1), épouvanté de l'avenir (2), il rampe en tremblant aux pieds de ceux qui le sauvent ou le damnent à leur gré; c'est un dogue enchainé qui se laisse battre ou flatter par son maître, et qui ne connaît sa force et son courage que pour s'élançer avec furie sur ceux contre lesquels il est lâché (3).

Jugez par cette esquisse, continua le capitaine, si ma chère nation a lieu de se glorifier de ses avantages et de ses prérogatives, et de mépriser souverai-

(1) *Nullares multitudinem efficacius regit quam superstitio* Tit. liv. de numa lib. 1

(2) *Faciunt animos humiles formidine Divûm. Depressosque premunt ad terram ..*

Lucret. de rer. nat.

(3) Tel est l'art de régir les crédules humains,
Qui ferme dans le pli que leur donne nos mains.
Aveugles instrumens de celui qui les guide,
Avec un esprit faible ont un cœur intrépide;
Qu'au nom de la patrie on rend séditieux;
Qu'on mène au sacrilège avec le nom des Dieux;

nement tous ceux que le hasard a fait naître ailleurs que chez elle. Cependant si vous vous déterminez à vous fixer à Londres ou dans quelque autre ville d'Angleterre, vous pouvez compter sur tous les services qui dépendront de moi.

Je remerciai le capitaine, et lui dis qu'il fallait bien que je me fixasse quelque part; que puisque ma destinée était de vivre parmi les hommes, et qu'ils étaient par-tout plus ou moins faibles, sots et méchans, je devais bien me résoudre à les supporter tels qu'ils étaient, mais que j'aimerais mieux mourir que de demeurer dans un pays où l'on faisait des auto-da-fé.

CHAPITRE XXXV.

Suite de mes aventures.

LORSQUE nous fûmes arrivés à Londres le capitaine anglais me força d'accepter quelques guinées, et me réitéra ses offres de service; je le remerciai mille fois de sa générosité, et nous nous quittâmes.

Après que j'eus trouvé un logement,

mon premier soin fut de donner de mes nouvelles au médecin ; mais comme je craignais que ma lettre ne fut interceptée, je n'osai y faire mention de la tendre et sincère reconnaissance dont j'étais pénétré à son égard. Je lui écrivis comme un parent qui serait charmé d'apprendre de ses nouvelles , et rien de plus ; il lui suffisait de savoir que j'étais en lieu de sûreté ; il n'avait pas besoin que je lui exprimasse les sentimens de mon cœur ; après le service qu'il m'avait rendu ; il me connaissait assez pour en juger.

Il me tarda long-temps d'apprendre si ma lettre était arrivée à bon port , et encore plus de savoir si la générosité de mon ami ne lui avait point été funeste. Enfin je reçus de ses nouvelles. Il m'exprimait la joie extrême qu'il ressentait de me voir hors des mains de mes ennemis ; il m'apprenait que l'on avait fait des recherches extraordinaires après moi ; que l'on avait visité toutes les maisons du voisinage de l'inquisition ; que l'on avait fait faire serment à tous les habitans de ces maisons , pour tirer d'eux quelque connaissance de mon évasion ; que sa servante et lui en avaient été du nombre, et qu'ils avaient juré l'un

et l'autre qu'ils ne savaient ce qu'on leur voulait dire. Enfin, il ajoutait que le surlendemain de mon départ, l'on avait brûlé la malheureuse créature que j'avais vue si cruellement tourmenter dans le souterrain, ainsi que vingt-deux autres personnes de tout sexe, de tout âge de toute condition, sans compter ceux qui furent fouétés et condamnés à une prison perpétuelle, ou aux galères pour toute leur vie.

Quoique le capitaine m'eut promis de me rendre tous les services qui dépendraient de lui, si je me déterminais à demeurer à Londres, je ne sus d'abord si je devais me fixer dans cette ville ou ailleurs; tantôt je voulais aller demeurer à la campagne, tantôt dans quelque bourgade du nord de l'Angleterre, et par-tout je trouvais les mêmes difficultés pour subsister; j'avais l'âme trop haute pour me résoudre à chercher une condition, et je ne possédais aucun talent, je ne savais aucun Métier.

Cela seul aurait fait le malheur de ma vie. Mais le souvenir de mes aventures passées, mes réflexions continuelles sur la vie humaine, mettaient le comble à mes maux. « Est-il possible ! m'écriais-

» je quelquefois , que je sois né homme
» que je sois né pour être aussi malheu-
» reux que je suis J'ai passé ma jeunesse
» aux études; et malgré toutes les peines
» que j'ai prises , malgré le fouet qu'on
» me donnoit régulièrement toutes les
» semaines, je suis sorti du collège aussi
» sot que j'y étais entré. Je m'étais mis
» dans la tête que les ignorans ont tou-
» jours tort , et je crus que les savans
» avaient toujours raison; mon Compère
» étaient de ces derniers: je suivis ses con-
» seils , sa personne , je menai avec lui
» une vie errante et infortunée , jusqu'à
» ce qu'après avoir vu sa philosophie
» échouer dans les déserts de la grande
» Tartarie , je vins faire naufrage avec
» lui et mes autres compagnons sur les
» côtes de l'Espagne occidentale.

» Ayant eu le bonheur d'échapper de
» ce naufrage , je crus que le destin , las
» de me poursuivre , allait mettre fin à
» mes maux ; je pris le parti de me
» retirer dans ma patrie, d'y aller vivre
» et mourir dans la religion de mes pères;
» mais j'éprouvai en route que les
» ministres de cette religion sont , dans
» certains endroits, des tyrans exé-
» crables ; un honnête homme m'apprit

» ensuite qu'ils étaient ailleurs des im-
 » posteurs odieux , et toujours prêts à
 » devenir tels que ceux que j'ai vu tour-
 » menter si cruellement les innocens ;
 » il m'apprit enfin que le pays que je
 » croyais être le plus heureux pays de la
 » terre , ne valait pas mieux que les
 » autres..... O mon Compère ! mon
 » Compère ! vous aviez bien raison de
 » dire que les sociétés civilisées étaient
 » les réceptacles de toutes les erreurs, de
 « tous les vices et de tous les maux ;
 » c'est bien dommage que vous en ayez
 » conclu qu'il en était autrement chez les
 » sauvages! »

Cependant comme il fallait que je
 vécusse dans cet état de société; quelque
 dépravé qu'il fût, je résolus de chercher
 les moyens d'y vivre le moins malheu-
 reux qu'il me serait possible ; et comme
 je demeurais dans une chambre voisine
 de celle d'un vieillard français, vivant
 isolé , paisible , dont l'occupation jour-
 nalière était de copier de la musique, et
 pour lequel j'avais conçu beaucoup d'es-
 time , quoique je ne lui eusse parlé que
 deux ou trois fois , je fus un jour trouver
 cet homme , je lui contai mes aventures
 je lui exposai mes chagrins , mes sou-
 cis ; et il me tint le discours suivant.

CHAPITRE XXXVI.

Discours du veillard français.

Mon ami, je n'ai point tant voyagé que vous, et les malheurs que j'ai eus dans le printemps de ma vie ne sont pas moins nombreux ni moins cruels que les vôtres. Mais ces malheurs m'ont appris à vivre aujourd'hui aussi tranquille, aussi heureux que l'homme puisse être. J'ai appris par eux que l'on n'était malheureux dans la société qu'autant qu'on tenait à elle par son état, par sa condition et par ses opinions.

Je ne suis point né assez riche pour tenir à cette société par mon rang, par les charges et les emplois. Je suis le fils d'un simple artisan, qui me fit étudier; croyant faire de moi ou un prêtre, ou un médecin, ou un avocat. Mais lorsque je fus en âge de discerner la nature de ces états, je trouvai au-dessous d'un honnête homme de les embrasser l'un ou l'autre, et je quittai les études. Alors je résolus d'apprendre le métier de bon-

netier, et je me mis chez un maître. Au bout de sept ans d'apprentissage et de patience de toute espèce, je fis mon chef-d'œuvre, il fut trouvé que je savais faire passablement un bonnet, et que j'étais digne d'être reçu maître bonnetier, si j'avais le moyen de donner huit cent francs au corps de métier.

Je n'avais point huit cent francs, mais je faisais l'amour à une fille qui avait précisément cette somme; j'épousai donc cette fille, je courus porter sa dot au jurés du corps, et je me mis à faire des bonnets.

J'aurais vraisemblablement gagné ma vie à ce métier; mais la capitation, la gabelle, l'industrie et mille autres impôts dont l'on est accablés en France, emportaient un quart de mon gain; les procès du corps en absorbaient un autre quart, ma femme buvaient la moitié du reste; de sorte que j'étais heureux si, au bout de l'année, je n'avais point été deux ou trois mois en prison pour mes dettes, et si je n'avais point été réduit à jeûner autant de temps chez moi.

Au bout de trois ans, ma femme vint à mourir. Tout pauvre que j'étais, j'en trouvai une autre, qui m'apporta trois

cents écus comptant, et environ la même somme en prétention. Six mois après, cette prétention, que je ne pouvois avoir, sans procès, avait absorbé les trois cents écus, et je me trouvai aussi misérable qu'auparavant. Pour surcroît de malheurs, ma femme devint dévote, acariâtre, pigrièche, et finit par s'enfuir avec le prêtre qui la dirigeait. Enfin, je tombai malade; comme je n'avais rien, l'on me transporta à l'hôpital, et l'on envoya mes enfans mendier. Je serais vraisemblablement mort dans ce lieu de misère et de désolation, si un parent charitable, qui me trouva expirant dans un lit, où il y avait un homme auquel on venait de couper la jambe, un autre qui avait une fièvre pourprée, et un troisième qui était décédé la veille ne m'en eût retiré.

Lorsque je fus guéri, mon parent, qui n'était pas trop riche lui-même, me donna quelque argent, me promit de m'aider lorsqu'il le pourrait, je repris mes enfans, et me remis à travailler. Mais je perdis bientôt ce digne parent. Comme il était huguenot, il s'avisa un jour de conduire un ministre à une assemblée qui s'était faite dans un bois;

le curé le sut, le dénonça à la prévoté; il fut pris avec le ministre; celui-ci fut pendu, et lui envoyé aux galères. Quelque temps après un de mes enfans mourut comme j'étais fort pauvre, le même curé ne voulut point l'enterrer sans être payé d'avance; je fis mon possible pour trouver de quoi payer le prêtre du seigneur; mais personne ne me voulut rien prêter: alors, comme le cadavre de mon enfant, qui était mort depuis quatre jours, commençait à puer, je pris le parti de l'enterrer moi-même. Cette affaire irrita l'homme d'église; il me fit ajourner, décréter et emprisonner; si bien que, pour éviter les suites de sa colère, je fonçai la prison, je me sauvai dans ce pays-ci, où je renonçai à tout ce qui pouvait m'attacher à la société et faire mon malheur.

Présentement mes enfans sont devenus grands et travaillent pour eux; je n'ai ni maître, ni valet, ni amis, ni ennemis; je sais un métier qui n'est sujet à aucuns droits; à aucuns réglemens; je ne crains ni les sergens, ni les huisiers, ni les piailleries des créanciers; je suis mon évêque, mon curé, mon directeur, mon Dieu est le Dieu de toute

la terre , mon cœur est son temple (1),
et mon espoir , après cette vie , est celui
d'un homme de bien.

Comme j'ai du travail de reste , con-

(1) Plusieurs grandshommes de l'antiquité
étaient dans l'opinion que Dieu n'avait point be-
soin de temple ni de culte , ou du moins qu'un
cœur pur et net lui suffisait , ainsi qu'on peut le
voir par les passages suivans :

« Un Dieu véritablement Dieu n'a besoin
» de rien , et ne dépend de personne. »

Fragmens d'une tragédie perdue de Sophocle .
tirés des *excepta* de Grotius , page 149 , ou ,
selon d'autres , morceau supposé par Hecatée
d'Abdère.

Qu'il vienne d'où il vandra , en voicl la tra-
duction :

« A la vérité, il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y en
» a qu'un qui ait formé le ciel, la terre, la mer et
» les vents. Cependant la plupart des mortels, par
» une illusion étrange , dressent des statues, des
» Dieux de pierres, de cuivre, d'or et d'ivoire ,
» comme pour avoir une consolation présente à
» leurs malheurs. Ils leur offrent des sacrifices ,
» ils leur consacrent des fêtes , s'imaginant vai-
» nemént que la pitié consiste en ces cérémonies-
Accendere atiquem uceruam sabbatis prohi-
beamus , quoniam nec Dü lumine egent , nec
homines quidem fuligine delectantur. Vetamus
salutationibus matudinis fungi, et foribus assi-
dere templorum.. Deum colit, qui novit.. Veta-
mus lintea et strigiles Jovi ferre , et speculum
tenere Junoni. Non quærit ministros Deus, Quid
ni? Ipse humano generi ministrat : ubique et
omnibus præsto est. Vis Deo propitiare? Bonus,

tinua le vieillard, je peux vous enfour-
nir; il ne vous faut point embarrasser
de ce que vous ne savez point la mu-
sique, l'usage fait tout; en moins d'un

esio; satis illos coluit quisquis imitatus est
Senec *Epist* 95,

» Ne souffrons point que l'on allume des lam-
» pes en présence des Dieux aux jours du Sab-
» bat, parce que d'un côté les Dieux n'ont pas
» besoin de lumière, et que de l'autre les hom-
» mes n'aiment pas l'odeur de leur épaisse fu-
» mée, ne permettons pas aussi ces sortes de
» dévotions qu'on pratique d'ordinaire le matin,
» et empêchons qu'on s'asseye aux portes du
» temple, ces choses sont inutiles; la véritable
» manière d'adorer les Dieux est de les connaître.
» Empêchons encore qu'on ne vienne offrir à Ju-
» piter des linges et des peignes, et de tenir des
» miroirs en la présence de Junon. Les Dieux
» n'ont besoin ni de ministres, ni de serviteurs.
« En effet, ne sont-ce pas eux qui servent les
» hommes? ne sont-ils pas toujours prêts à les se-
» courir en tous lieux? En un mot, veut on se ren-
» dre les Dieux propices? qu'on soit homme de
» bien; c'est honorer les Dieux que de les imiter.»
Optimus animus pulcherrimus Dei cultus. Id.
— Voyez aussi Cicer. *de nat. Deorum. lib. 2.*
Dicite Pontifices, in sacro quid facit aurum?
Nempe hoc, quod Veneri donatæ virgine pupoe
Non bove mac tato coelestia Numina gaudent
Sed, quoe proestanda est et sine teste fide.

Ovid *epist. lib. 19.*

Immunis aram si tetigit manus,
Non sumtuosa blandior hostia
Mollibit aversos Penates

mais vous serez en état de gagner votre vie , si vous voulez vous appliquer.

J'accepte la proposition , répondis-je à cet homme ; j'embrasse votre manière

Fare pio , et saliente micà

Her. liv. 3 , ode 25.

Quod templum li extruam , cum totus hic mundus eum capere non possit? Et cum homo la-tius maneam , iutraunam AEdieulam vim tantoe majestatis includam? Nonne melius in nostra dedicandus est mente! In nostro imo consecrandus est pectore? Hostias et victimas domino offeram , quas in usum mei protulit , at rejiciam et sum munus? Ingratum est ; cum sit habilis hostia , bonus animus ? ac pura mens , et sincera conscientia . Igitur qui innocentiam colit domino supplicat ; qui justitiam , Deo libat ; qui fraudibus abstinet propitiat Deum ; qui hominem periculo subripit , opimam victimam coedit . Hoc nostra sacrificia hoc Dei sacra sunt . Si apud nos religiosior ille est , qui justior . Min. Felix. Not. var. p. 313

Le célèbre Thomasius , dans sa *jurisprudentia divina* , lib. 2 , cap. 1 , parag. 2 et seq. soutient aussi que le seul culte intérieur suffit ; que Dieu , étant le scrutateur des cœurs , n'a pas besoin de nos hommages extérieurs , et que l'omission de ces hommages ne peut nuire à la société civile , Mais ce n'est point là le sentiment de Grotius , non. in *sapien. Salom. cap. 13, v. 1* , ni celui de Puffendorf , de *off. hom. et civ. lib. 1 ; c. 4, id. de Jur. nat. et gent. lib. 1, cap. 4, paragrap. 2* , ni celui de son commentateur Barbeyrac , *ibid. not. 2* , de l'édit. franc. , enfin ni celui de tous les chrétiens en général , ainsi qu'on peut le voir par ce qu'ils observent.

de vivre , et même votre façon de penser sur la religion , à condition toutefois qu'elle ne s'éloigne point de ce qu'il plut à Dieu de nous révéler. Je me suis longtemps écarté des voies du christianisme , et je ne m'en suis pas trouvé mieux ; si j'ai essuyé des persécutions de la part de ceux qui s'en disent les ministres , je ne m'en prendrai jamais à lui ; en un mot , je veux dorénavant vivre et mourir dans la profession pure et sincère de la religion chrétienne , mais sans dépendre de qui que ce soit.

C'est donc dans l'indépendance et dans sa pureté , interrompit le vieillard , que vous voulez professer le christianisme ? sans doute. Mais cette profession consiste dans la foi et dans les œuvres. Quant au premier point , si vous admettez la doctrine du péché originel , la divinité de Jésus-Christ , la présence réelle ; la transubstantiation , les prières pour les morts , les sacrements , les cérémonies dans le culte , etc. , vous serez catholique romain ou catholique grec.

Si vous rejetez une certaine partie de ces dogmes , vous serez luthérien ou calviniste , etc.

Si vous les rejetez tous , vous serez

socinien , ou tel autre sectaire , qui se disant chrétien, fixe sa croyance à certains points , sans rien croire des choses susdites.

Or , être catholique romain , catholique grec , luthérien , calviniste , socinien , etc. , n'est point être chrétien indépendant, car les uns et les autres sont assujétis à une certaine formule de foi plus ou moins rigoureuse.

D'un autre côté , si en rejetant ou adoptant ce qu'il vous plaira de la doctrine de tous ces gens-là , et en y ajoutant de vous-même ce que vous jugerez a propos, vous vous formez une croyance particulière et différente de leurs formules , vous serez alors un chrétien d'une espèce nouvelle, qui aura eu le don de voir plus clair que tous les autres. Mais je ne crois point que vous vous flatiez de posséder tant de lumières.

Mon ami, dis-je au vieillard, je m'aperçois que vous vous jouez de mon ignorance. Je vois clair comme le jour que ce que vous me débitez-là n'est qu'un tas de sophismes absurdes , par lesquels vous prétendez m'embarrasser. Vous avez parfaitement réussi , car je ne suis point en état de vous répondre ;

tout ce que j'ai à vous dire est, que je crois que la croyance en la révélation est nécessaire pour être sauvé, ainsi que la pratique de tout ce qu'elle prescrit. Si je n'ai point présentement assez de lumières, assez de forces pour me conformer exactement à ce dernier point j'espère que Dieu m'en accordera suffisamment par la suite.

Je loue votre zèle, reprit le vieillard; j'aime à voir les gens dans la disposition de faire le bien, mais ce zèle n'est point aussi éclairé que je le désirerais: je voudrais que vous ôtassiez de votre tête que la croyance en la révélation est aussi nécessaire que la pratique des vertus qu'elle prescrit. Il y a eu de tout temps sur la terre des hommes vertueux et sages, qui n'ont de leur vie entendu parler de la révélation. Il en est encore qui en entendent parler tous les jours, qui ne sont ni juifs, ni chrétiens, et qui poussent la pratique de toutes les vertus aussi loin que la révélation le puisse prescrire. La vérité de la révélation serait mille fois plus certaine, que ni la nécessité de sa reconnaissance, ni la nécessité de sa croyance, ne le seraient pas; elles ne le peuvent être.

Comme la preuve de ce que je viens d'avancer pourra vous faire plaisir, je vous prie de prêter l'oreille à ce que je vais vous dire.

CHAPITRE XXXVII.

Discours du vieillard sur la nécessité de la croyance en la révélation.

UN homme qu'on nommait Christ, » est, dit-on, venu sur la terre ; il s'est » dit envoyé de Dieu. Cet homme a » confirmé l'authenticité de sa mission » en annonçant des vérités sublimes, en » prêchant la morale la plus pure, en » menant une vie sainte et édifiante, » en guérissant les malades, en réssuscitant les morts, en se ressuscitant lui-même trois jours après sa mort : des » hommes qui avaient des yeux, des » oreilles, du bon sens, le cœur droit, » ont été témoins de ces choses, ils en » ont transmis l'histoire; le christianisme » existe. » Voilà le fondement de la vérité de la révélation.

La vérité de la révélation est donc la

preuve de son utilité , mais son utilité n'est point plus la preuve de sa nécessité , qu'elle ne l'est de sa vérité.

La connaissance de la révélation , la croyance en icelle , ne sont donc point nécessaires; le fait prouve le contraire, et le fait en ce cas est l'expression de la volonté de Dieu.

Je ne m'attache pour le moment qu'à ce qui regarde la nécessité de la connaissance de la révélation : je parlerai ensuite de la nécessité de sa croyance.

Ou Dieu a voulu que tous les hommes connussent la révélation , et il n'a pu faire que cela fut , ou il l'a pu , et il ne l'a pas voulu , ou il l'a voulu, et il l'a pu.

Si Dieu a voulu que tous les hommes connussent la révélation, et qu'il ne l'ait pu faire , c'est marque d'impuissance , mais Dieu est tout-puissant.

Si Dieu a pu faire que tous les hommes connussent la révélation, et qu'il ne l'ait pas voulu , c'est marque de méchanceté ou de caprice , mais Dieu n'est ni méchant ni capricieux.

Si Dieu a voulu et a pu faire que tous les hommes connussent la révélation , pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? pourquoi tous les hommes ne la connaissent-ils pas ?



La révélation n'est donc qu'utile pour conduire les hommes à un certain degré de perfection ; mais il est encore une infinité d'autres degrés de perfection qui plaisent à Dieu. Pourquoi ? parce que le système général renferme cette diversité de perfections, parce que Dieu n'a point voulu que les hommes fussent des anges ni tous les animaux des hommes, ni les plantes des animaux, la nature des choses voulait de la diversité, de la variété, des gradations, aussi bien dans le moral que dans le physique ; et Dieu a voulu la nature des choses,

Pourquoi, par exemple, Socrate n'a-t-il point eu connaissance de l'évangile ? parce qu'il est venu trop tôt au monde, pourquoi est-il venu trop tôt au monde ? parce que Dieu l'a voulu ainsi. L'ignorance de Socrate est donc un effet dont la volonté de Dieu est la cause ? Si la connaissance de la révélation est nécessaire à tous les hommes pour être sauvés, Socrate est donc damné, parce que Dieu a voulu qu'il vint au monde quatre ou cinq cents ans avant qu'il pût en avoir connaissance ? Votre salut dépend donc d'une cause hors de nous ? Il y a donc une fatalité ? Il y a donc une prédestina-

tion ? Il y a donc de l'absurdité en ce que l'homme doit croire ? Car la fatalité est la fille aînée de la prédestination, et la prédestination est celle de l'absurdité.

Mais Socrate pouvait avoir connaissance de la religion des juifs... Cela peut être, mais le contraire peut être aussi; et si le contraire a eu lieu envers Socrate comme envers tant d'autres, voilà Socrate dans le cas que je viens de dire.

« Mais, me direz-vous, je ne juge
» personne; les secrets de Dieu me sont
» impénétrables; je ne veux point dire
» que Socrate soit damné ou sauvé.... »

Ne dites donc plus que la connaissance de la révélation est nécessaire, car vous vous démentiriez : mais dites tout au plus : « La connaissance de la révélation
» est utile, est un moyen de plus pour
» porter les hommes à certain degré de
» perfection, auquel ils peuvent pourtant
» atteindre sans elle ». Dites encore :
» Nous ne serons point damnés parce que
» Dieu l'aura voulu, mais parce que nous
» l'aurons voulu.

Pour moi, dira quelqu'un de plus hardi que vous, « je sais fort bien qu'il serait
» injuste que Socrate fût damné; mais il
» ne sera point sauvé non plus; car Jésus-

» Christ dit que personne n'ira à son
» père que par lui (1), et saint Pierre
» ajoute qu'il n'y a point de salut en aucun
» autre qu'en Jésus-Christ (2) — Ou ira
» donc Socrate ? Je n'en sais rien.. Il est
» peut-être un lieu... Je n'en sais rien
» est la réponse d'un sot, et peut-être,
est celle d'un ignorant. »

Ce que je viens de dire prouve donc
que la connaissance de la révélation
n'est point nécessaire. Ce que je vais
ajouter prouvera que sa croyance ne l'est
pas non plus.

Un missionnaire part pour la Turquie
Il fait connaissance avec un Turc du
commun peuple, très-honnête homme,
pratiquant avec zèle tous les devoirs de
sa religion : mais ne possédant pour toute
science que le sens commun. A force de
parler de la fausseté de la religion ma-
hométane, et de prôner l'excellence de
la religion chrétienne, ce missionnaire
parvient à donner envie au Turc d'em-
brasser celle-ci. Enchanté de cette ré-
solution, le prêtre donne la bible à lire
au mahométan, il l'instruit des dogmes

(1) Jean 14.

(2) Act. 4.

fondamentaux et de la morale du christianisme , il le baptise , et en fait un chrétien.

Dans le même endroit il y a un rabbin caraïte homme pieux , savant , d'un jugement exquis , docile et de bonne foi ; le missionnaire s'insinue dans ces bonnes grâces et veut le convertir. Mais le rabbin lui répond : « Mon ami , j'ai passé » quarante ans à étudier ma religion ; » j'ai lu et relu non-seulement l'ancien » testament , mais encore le nouveau ; » j'ai fait plus , j'ai examiné les meilleurs » ouvrages que les chrétiens ont faits en » faveur de leur religion ; je n'ai jamais » commencé aucune de ces lectures sans » m'être prosterné devant l'Eternel et » sans lui avoir dit :

» Seigneur ! par un effet de ta bonté et » de ta miséricorde , tu as guidé nos » pères à leur sortie d'Egypte , en mar- » chant devant eux tantôt sous une co- » lonne de nue , tantôt sur une colonne » de fer , tu n'est pas moins bon ni moins » miséricordieux aujourd'hui qu'alors , » sanctifie donc mon ame , éclaire mon » entendement , dirige mes pas dans le » sentier de la justice et de la vérité , et » sois glorifié à jamais. »

« Nonobstant cela , continue le rabbin
 » rien ne m'a démontré que le règne
 » du messie fut encore venu. Je vis donc
 » dans son attente; j'observe autant qu'il
 » est en moi les préceptes que l'Eternel
 » a donnés à mes pères; et s'il lui plait
 » de me tirer de ce monde avant que le
 » rédempteur d'Israël arrive, que sa
 » sainte volonté soit faite.

Le missionnaire ayant entendu cette réponse, propose une dispute au rabbin. Celui-ci l'accepte et lui dit: « Je suis
 » d'autant plus charmé d'entrer en lice
 » avec vous , que vous me paraissez un
 » homme doux , pacifique et vertueux.
 » Je vais prier le seigneur qu'il daigne
 » me donner la force de vous faire con-
 » naître vos erreurs , et de faire de vous
 » un bon israélite , un véritable enfant
 » d'Abraam ».

Là-dessus le missionnaire et le rabbin se séparèrent. Mais ce dernier n'est point sitôt rentré dans sa maison, qu'il tombe en apoplexie et meurt.

Je demande présentement s'il y a un homme raisonnable sur la terre , qui ose s'assurer que ce rabbin soit damné?

Ce rabbin a reconnu un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre; il a obser-

vé avec la dernière exactitude tout ce que Dieu a prescrit à ses ancêtres; il a possédé toutes les vertus morales possibles; il a vu une société d'hommes qui disent que le Messie est arrivé; qu'il a aboli la loi ancienne, et lui a substitué une loi nouvelle qui est beaucoup plus parfaite; il a examiné avec toute la bonne foi et l'attention possibles les livres de cette société; il les a comparés aux écrits de Moïse et des prophètes, ses soins, ses lumières n'ont pu lui faire découvrir que le Messie fut arrivé; au contraire, il a persévéré avec la plus vive foi dans l'attente de son rédempteur, et même dans l'espoir de faire un juif du missionnaire qui voulait le faire chrétien..... et son ame pure, innocente, se trouvant tout-à-coup devant le tribunal d'un Dieu juste et bon, sera donc condamnée aux flammes éternelles, parce qu'il n'aura pas cru ce qu'il n'aura absolument pu croire? Dieu peut donc demander aux hommes ce qui ne leur a pas été donné? Si Dieu était tel il serait digne de notre haine et non de notre amour.

Mais pourquoi ce rabbin n'a-t-il pu croire? fut-ce manque de lumière? Non, car le turc dont j'ai parlé plus haut était

bien moins éclairé que lui. Fut-ce par préjugé ? Non, car le tarc en avait pour le moins autant que lui. Fut-ce par opiniâtreté, par mauvaise foi. ? J'ai déjà dit qu'il était le plus docile et le plus sincère de tous les hommes. Fut-ce parce que la religion chrétienne manque d'évidence ; les chrétiens disent que non. D'où vint, encore un coup, la persévérance du rabbin dans le judaïsme ? Serait-ce par un défaut de la grâce de Dieu ? Or, voyons-nous d'où viendrait ce défaut.

1° « Dieu, dit une secte de chrétiens, » accorde sa grâce à tous ceux qui la » méritent, la désirent et la demandent.

2. « Dieu, dit une autre secte de chrétiens, accorde sa grace à qui il lui plait, » sans avoir égard aux mérites, aux démerites ni aux demandes.

1. Si l'amour de Dieu et de son prochain, si la pratique de toutes les vertus, si un profond respect, une foi pure et sincère pour une religion sainte que Dieu a donnée à nos pères, joints à des prières ferventes et continuelles méritent la grâce de Dieu, personne ne devait en être plus doué que ce rabbin ; si l'on ne

peut aller à Dieu que par l'évangile, personne ne méritait mieux que lui de connaître cette voie. Celui qui avait crié sans cesse : *Seigneur! sanctifie mon ame, éclaire mon entendement, dirige mes pas!* celui, dis-je, qui avait marché constamment dans le sentier de la vertu méritait bien de rencontrer celui de la vérité. Mais il ne l'a pas connue, cette vérité; quelle en est donc la cause.

2. Si Dieu accorde sa grâce à qui bon lui semble, sans avoir égard aux vices ni aux vertus, aux mérites ni aux dé-mérites, l'aveuglement du rabbin dépendit donc d'une cause hors de lui! Ce fut donc par un effet de la prédestination qu'il mourut sans être chrétien? Il y a donc une prédestination?... Mais j'ai déjà dit que la prédestination est une chimère.

« Non, dit une troisième espèce de
 » chrétiens, il n'y a point de prédestina-
 » tion. Dieu accorde sa grâce à ceux qui
 » la méritent, qui la désirent et la
 » demandent. Mais pour la mériter, il
 » faut que les eaux du baptême aient
 » lavé notre ame de la souillure origi-
 » nelle; il faut être régénéré en Christ; il
 » faut que notre foi en Christ nous ait

» rendus dignes de voir nos mérites
» justifiés par les siens. »

Ce langage est celui d'un insencé. Qui ne voit que si la conversion du rabbin dépendit d'un effet de la grâce et que si cette grâce n'est accordé qu'à ceux dont les mérites sont justifiés par la foi qu'il ont en Christ, cette conversion dépendit encore d'une cause hors de la puissance du rabbin?... Il fallut que le rabbin méritât la grâce de devenir chrétien, et il ne pouvait mériter cette grace sans être chrétien. Quelle absurdité!

Je vous ai démontré, poursuit le vieillard, que Socrate et le rabbin peuvent être sauvés, quoique le premier n'ait point connu la révélation, quoique le second ait refusé constamment d'ajouter foi à sa partie la plus essentielle, c'est-à-dire à la venue du Messie, à l'établissement de la loi nouvelle sur les débris de l'ancienne. Il ne me reste donc plus qu'à vous faire voir qu'un homme, après avoir cru longtemps à tout ce qui est révélé tant dans l'ancien que dans le nouveau testament peut-être également sauvé en n'y croyant plus du tout.

Comme c'est le cas où je me trouve,

je m'y prendrai d'un peu loin, et ma conclusion sera que, la vérité de la révélation serait aussi certaine que l'existence du soleil, sa croyance n'en serait point plus nécessaire. La vérité d'une chose n'est point toujours la mesure de son évidence par rapport à chacun de nous, mais celle-ci est la mesure de la croyance que chacun de nous doit à une telle chose.

Comme c'est assez parler pour une fois, nous remettons la partie à demain.

Lorsque je fus rentré dans ma chambre, je ne sus que penser de ce vieillard. Cet homme dis-je en moi-même, m'a témoigné d'abord la meilleure volonté du monde à m'apprendre à gagner du pain, voilà qui est bien du côté du corps; mais il me paraît qu'il voudrait me plonger dans le trouble et l'embarras du côté de l'esprit. Ce qu'il vient de me débiter n'est qu'un tas de paradoxes révoltans, qui certainement n'attireraient point des louanges à leur auteur, s'il s'avisait de les répandre dans le public; et si c'est-la sa vraie manière de penser, il n'est rien moins qu'aussi tranquille dans son intérieur qu'il le paraît au-dehors. Je me suis laissé aller, je ne

sais par quelle faiblesse , aux illusions de la philosophie du Compère , et je sais combien de fois la voix de la religion s'est fait entendre au fond de mon ame et y porta les remords et l'effroi. Le compère même , tout infatué qu'il était de ses principes, ne fut point exempt d'entendre cette voix : s'il vivait encore , et qu'il voulût dire la vérité , il ne me démentirait pas. Que l'on dise , si l'on veut , que les préjugés de l'enfance ne s'effacent jamais , que se sont des tyrans qui nous font sentir leur pouvoir j'usqu'à la mort , il ne m'en semblera pas moins qu'il n'y a que la vérité qui réclame ses droits avec autant de force et de constance que je l'ai éprouvé. En un mot , j'ai senti que tout homme qui avait une fois été chrétien , ne pouvait impunément cesser de l'être. Je veux donc le redevenir en dépit de tout , non pas toutefois de la manière dont tels ou tels le sont, mais d'une manière raisonnable, et telle qu'il plaira à Dieu de me la montrer. Et quoique le vieillard me dise demain , je sais à quoi m'en tenir. L'expérience du passé est le bouclier dont je veux couvrir dorénavant ma faible raison des attaques de l'erreur.

CHAPITRE XXXVIII.

Suite du discours du vieillard.

LE lendemain je retournai chez mon voisin. Après avoir parlé quelque temps de choses indifférentes , il revint sur la matière dont il m'avait parlé la veille , et me dit :

« Je vous ai conté que les malheurs de ma vie m'avaient fait prendre la résolution de renoncer autant qu'il me serait possible à tout ce qui pouvait m'attacher à la société, soit par état ou par opinion. Il me fut très aisé de remplir le premier point ; quant au second , j'y rencontrai de plus grandes difficultés ; il ne s'agissait pas moins que d'acquérir assez de connaissances , assez de forces sur moi-même , pour me défaire de mes préjugés , sur tout de ceux qui regardaient la religion où j'ai été élevé.

» Je commençai d'abord par examiner les points les plus épineux de cette religion , tels que la doctrine du péché originel , de la présence réelle , de la tran-

substantiation , etc. ; je lus et relus la bible entière , ainsi que les plus fameux auteurs qui traitent de ces matières , et je rejetai généralement tout ce qui s'appelle mystère , tout ce qui choque la droite raison et l'équité.

» Voici comme je raisonnai sur l'article du péché originel.

» Si Dieu est juste , bon , miséricor-
» dieux , s'il pardonne à ceux qui im-
» plorent sa miséricorde , les péchés
» qu'ils ont commis librement , peut-il
» imputer un péché qu'on ne peut éviter,
» et auquel l'on n'a aucune part ? Les en-
» fans ne reçoivent de leurs pères que
» le corps ; c'est dans l'ame que réside
» le péché , et l'ame sort pure et inno-
» cente des mains de son créateur ? D'ail-
» leurs quand il serait vrai que l'ame
» deviendrait souillée par son union
» avec le corps que nous recevons de
» nos pères , cette souillure ou cette cor-
» ruption ne serait point un péché , puis-
» que la corruption du corps et l'union
» de l'ame au corps seraient produites
» par des causes indépendantes de nous ,
» et qui ont précédé notre existence. Un
» enfant qui n'ait aujourd'hui , peut-il
» avoir consenti à un péché commis il y

» plus de six mille ans ? A-t-il pu ré-
 » clamer contre la prévarication d'A-
 » dam ? C'est une absurdité énorme que
 » de faire une telle supposition.

« Que l'on ne me dise pas que le péché d'Adam causa dans ses facultés un désordre qui se communiqua à ses enfans et qui se transmet à tous les hommes par la voie de la génération ; ce qui fait qu'aucun homme ne vient au monde sans avoir l'esprit environné de ténèbres , la volonté dérégulée , en un mot , toutes les inclinations au mal (1). Que l'on ne dise pas que l'écriture s'explique positivement sur cet article que Moïse nous apprend qu'Adam a péché , et qu'il a été chassé du paradis, que David reconnaît qu'il a été formé dans l'iniquité et que sa mère l'a conçu dans le péché (3) ; que Job déclare que personne n'est exempt de souillure , non pas même l'enfant du jour (4). Que l'on ne dise pas que Saint Paul enseigne seul que le péché est entré par un homme dans le monde , et la mort par le péché et qu'ainsi la mort est passée à tous les

(1) Pluquet, dict. des hérés. (2) Genes. 3.
 (3) Pseaume, l. 7. (4) Job. 14, 4. id. aux Eph. 2.

hommes tous ayant péché dans un seul : qu'il répète ailleurs que tous les hommes sont tombés dans la damnation ; que nous naissons tous enfans de colère (1) etc. ; tout cela ne prouvera jamais qu'un effet dont nous ne sommes point la cause puisse nous être imputé. Cela est si vrai, que tous les efforts que les plus grands hommes ont faits pour expliquer ce dogme, n'ont servi qu'à faire voir qu'il répugne à toutes les notions communes, qu'il est même injurieux à la justice et à la bonté de Dieu.

» 1. L'opinion d'Origène, de George Rust (2), de Joseph Glanville (3), de Henri Morus (4), sur le péché des âmes dans une vie antérieure à leur union avec le corps, est une vision qui tire son origine de l'imagination des Platoniciens.

» 2. Le sentiment de Saint Augustin

(1) Epit. aux Rom. 5. (2) Rust, discours sur la vérité. (3) Glanvill. *lux orientalis*.

(4) Morus *Antopsychomaciha contra eos qui animas post discessum a corpore dormiunt, cum appendice de animæ proexistentia* et autres ouvrages du même auteur sur cette matière, contenus dans le recueil de ses poèmes philosophiques imprimés à Cambridge, in-8.

des théologiens de la Confession d'Augsbourg, etc. : sur l'emboitement des âmes dans celle d'Adam ; et de celles-là les unes dans les autres selon l'ordre établi pour leur union à un corps , n'est pas mieux fondé ; car l'âme étant une substance simple , indivisible , il est impossible qu'aucune âme sorte d'une autre par voie d'émanation ; or , Nicolai et wolffin (1) , qui ont eu recours à ce sentiment pour expliquer la propagation du péché originel , ont perdu leurs peines.

» 3. Le système de la génération des animaux par des animalcules formés dans le premier animal , est encore insuffisant pour expliquer la communication du péché d'Adam ; car en supposant que les corps de tous les hommes qui devraient exister, ont été formés dans Adam , et que Dieu avait uni à ces petits corps des âmes humaines , il ne s'ensuit pas que la défense que Dieu fit à Adam de manger du fruit défendu ; eut fait la même impression sur le cerveau de ses enfans que sur le sien , ni que la vue du fruit et les sollicitations d'Eve

(1) Cristoph. Wolffin, *dissertat. tubing.* in 4.

tentèrent la génération future d'Adam au point qu'il le fut lui-même. La mollesse des fibres du cerveau de ses animalcules était trop grande, pour que le cerveau fût susceptible de telles impressions.

» D'ailleurs, quand il serait vrai que tous les hommes qui devaient exister étaient contenus dans Adam, et que par la communication des impressions de son cerveau aux leurs, ils eussent compris au même point qu'Adam, la défense de Dieu, qu'ils eussent été touchés de même des sollicitations d'Eve; si le péché originel a lieu; ces hommes étaient par une telle communication nécessités à pécher, tandis qu'Adam ne l'était pas; leur détermination était une suite nécessaire de celle d'Adam, et la détermination d'Adam ne dépendait que de sa volonté; donc la communication du péché originel ne peut s'expliquer par un tel système, et Leibnitz (1) et Rasiels (2) tablèrent sur un faux principe, lorsqu'ils entreprirent cette explication.

(1) Essai de Théodicée, part. 1, paragraph. 97

(2) Traité de l'esprit humain par Rasiels du Vigier. Paris 1714, in-8.

» Si l'existence en petit de tous les hommes dans Adam était vraie, et qu'en conséquence de cette existence nous eussions participé à sa désobéissance de la manière que je viens de dire, chacun de nous contiendrait à son tour les corps de tous les hommes qui doivent composer sa génération ; les impressions de notre cerveau se communiqueraient à celui de chacun de ces hommes, de même que les impressions du cerveau d'Adam se sont communiquées à ceux de tous les hommes qui étaient renfermés en lui ; ces hommes contenus en nous connaîtraient les défenses que Dieu nous fait et les préceptes qu'il ordonne ; ils participeraient à nos fautes, et les plus tard venus seraient toujours les plus criminels, ce qui est d'une absurdité insupportable.

» 4. Ceux qui en prétendant que l'ame humaine n'est créée qu'au moment de la conception de l'homme dans le sein de sa mère, supposent que la transmission du péché originel à cette ame se fait en vertu d'un pacte, qui a existé entre Dieu et Adam dès l'instant que celui-ci a reçu la justice originelle, ne raisonnent pas mieux.

Ce pacte consiste , selon eux , en ce qu'Adam s'engagea en son nom et en celui de ses descendans de conserver la justice originelle , en observant le précepte que Dieu lui avait donné , et en ce qu'il consentit de perdre cette justice pour lui et pour eux , et d'être soumis ainsi qu'eux aux peines stipulées par ce pacte (1) , s'il venait à transgresser le précepte ; il s'ensuit de-là que la transgression du précepte fut un péché actuel en Adam , et un péché originel dans ses enfans par l'imputation qui leur en a été faite.

« Mais ce sentiment , qui a été soutenu par Catharin dans le concile de Trente , et adopté alors par presque tous les protestans , ne s'accordera jamais avec les idées de la justice , de la sagesse et de la bonté de Dieu ; car pour imputer un crime , il faut un consentement formel , un consentement présumé ne suffit pas ; et ceux qui adoptent ce sentiment ne reconnaissent point d'autre consentement que ce dernier dans les enfans

(1) Voyez Pluquet, dict. des hérés. tome 2, p. 466.

d'Adam. Or un tel pacte n'a pu avoir lieu (1).

« 5. Grégoire de Rimini et autres qui ont adopté les visions de Saint Augustin sur la corruption du corps d'Adam, ont prétendu expliquer cette corruption en supposant que le serpent conversant avec Eve, dirigea contre elle son haleine, et infecta le corps de cette femme par son soufle contagieux ; qu'Eve communiqua ensuite sa contagion à son époux, et que tous les deux la communiquèrent à leurs enfans, à-peu-

Les mahométans supposent aussi qu'il y a eu un pacte de cette espèce entre Dieu et les hommes dès le commencement du monde. Ehn-Abas dit que le genre humain s'obligea par ce pacte à reconnaître Dieu pour son souverain maître, et que c'est de ce pacte qu'il est parlé dans l'alcoran, au chapitre intitulé *Aaraf*, où il est dit,

» Lorsque Dieu tira des reins d'Adam toute sa postérité, il adressa à tous les hommes ces paroles : Ne suis-je point votre Dieu ? et ils lui répondirent : Oui. »

Cet auteur prétend que tous les hommes, ayant été assemblés sous la figure de fourmis douées d'intelligence dans la vallée d'Abier, aux Indes, Dieu leur dit ; « Nous avons pris des témoins afin que les hommes ne disent pas, au jour du jugement : *Nous ne savons rien de ce pacte*, et qu'ils ne disent pas pour couvrir leur impiété » *Nos pères ont idolâtré avant nous ; nous*

près comme nous voyons des maladies héréditaires dans certains pays et dans certaines familles.

» Mais cette corruption du corps n'a aucun rapport avec le péché; qui est une affection de l'ame. Une substance immatérielle ne peut se corrompre en contractant la corruption du corps, comme une liqueur pure se corrompt dans un vase infecté. »

« 6^e. Saint Cyrille (1) et Saint Anselme (2), ainsi que plusieurs autres,

*« avons été leurs imitateurs, aussi bien que leurs »
 » descendants; nous perdrez-vous, seigneur,
 » pour ce que des fous et des ignorans ont com-
 » mis contre vous? »* Herbelot, au mot Adam,
 bibliot. orient. p. 44.

Les mahométans croient en outre que nous recevons de notre premier père un principe de corruption qu'ils appellent la graine du cœur, la-mour, la concupissance, qui nous portent au péché; c'est-là le péché d'origine, qu'ils reconnaissent être venu d'Adam.

Ce n'est cependant point là le sentiment universel des mahométans, car il y en a qui prétendent que le péché originel vient de ce que le diable manie les enfans jusqu'à ce qu'il les ait fait crier, et que si Jésus-Christ et la Vierge furent exempts de ce péché c'est qu'ils avaient été garantis du manquement de satsn.

(1) Cyril. de incarn. (2) Anselm. de lib. arbi cap 22.

supposent que Dieu ayant formé le plan de faire naître tous les hommes d'un seul par voie de génération, s'était fait une loi d'unir au corps du premier humain né d'Adam, une âme semblable à celle du premier homme. Adam par son péché perdit la justice originelle; ainsi lorsqu'il engendra un fils, Dieu unit au corps de ce fils un âme privée de la justice originelle et des dons de l'état d'innocence, etc.

« Ce sentiment suppose bien la privation de la justice originelle; mais il n'explique point la transmission du péché d'Adam, qui est un désordre; car il serait possible qu'une âme fût privée de cette justice, et qu'elle ne fût ni déréglée, ni coupable. »

« 7°. Scot, Estius, ainsi que bien d'autres qui supposent aussi que Dieu s'était fait une loi d'unir aux corps des enfans d'Adam une âme semblable à celle de leurs premier père, étaient trop subtils pour ne point sentir le défaut du raisonnement de Saint Cyrille et de Saint Anselme sur la transmission du péché d'Adam à sa postérité. Ils ont donc cru qu'il fallait supposer de plus que l'âme privée de la justice originelle est unie à

un corps corrompu , qui lui communique le péché.

» Mais le corps n'est point capable de pécher ; d'ailleurs une substance immatérielle ne peut contracter la corruption d'un corps corrompu ; donc l'explication de Scot , d'Estius , et de tous les théologiens qui suivent leur sentiment , ne nous instruit point davantage sur la manière dont le péché originel nous a été transmis (1). »

« 8.^o Adam , dit le père Malebranche , fut créé dans l'ordre ; et comme l'ordre veut que Dieu n'agisse que pour lui , Adam reçut en naissant un penchant qui le portait à Dieu , et une lumière qui lui faisait connaître que Dieu seul pouvait le rendre heureux.

» Cependant comme Adam avait un corps qui n'était pas inaltérable , et qu'il devait se nourrir , il fallait qu'il fût averti du besoin de manger , et qu'il pût distinguer les alimens propre à le nourrir ; il fallait donc que les alimens propres à entretenir l'harmonie dans le corps d'Adam , fissent naître dans son ame des sentimens agréables , et que

(1) Voyez Pluquet , *ubi sup.*

ceux qui lui étaient nuisibles y excitaient des sensations désagréables.

» Mais ces plaisirs et ces mouvemens ne pouvoient le rendre esclave ni malheureux comme nous , parce qu'étant innocent , il était maître absolu des mouvemens qui s'excitaient dans son corps.

» L'ordre demande que le corps soit soumis à l'ame ; Adam arrêtoit donc à son gré les mouvemens qui s'excitaient dans son corps ; ensorte que les impressions sensibles ne l'empêchoient pas d'aimer uniquement Dieu , et ne le porteroient point à regarder le corps comme la cause , ou comme l'objet dont il devoit attendre son bonheur.

» Après qu'Adam eut péché, il perdit d'un côté l'empire qu'il avait sur ses sens , et de l'autre la justice originelle ; les impressions des objets extérieurs produisirent en lui des impressions qu'il ne fut pas le maître d'arrêter , et qui le portèrent malgré lui vers les objets qui excitaient en lui des sentimens agréables.....

» Dieu avait résolu de faire naître tous les hommes d'Adam , et d'unir une ame humaine au corps humain qu'Adam

engendrait ; mais Dieu ne devait accorder à cette ame la justice originelle , qu'autant qu'Adam persévérât dans l'innocence,

» Ainsi Adam et Eve , après leur péché , avaient , 1.^o perdu l'empire qu'ils avaient sur leurs sens, et les corps excitaient en eux des plaisirs qui les portaient vers les objets sensibles ; 2.^o Dieu unissait aux corps qu'ils engendraient une ame privée de la justice originelle.

» Dieu avait établi une loi , par laquelle il devait y avoir un commerce continuel entre le cerveau de la mère et le cerveau de l'enfant formé dans son sein , en sorte que tous les sentimens qui s'excitent dans la mère doivent s'exciter dans l'enfant.

» L'ame humaine que Dieu unit au corps humain qui se forma dans le sein d'Eve après son péché , éprouvait donc toutes les impressions qu'Eve recevait des objets sensibles ; et comme elle était privée de la justice originelle , elle était portée vers les corps , elle les aimait comme la source de son bonheur ; elle était donc dans le désordre , ou plutôt sa volonté était dérégulée ; le désordre de sa volonté n'était point libre , mais il n'était

pas moins un désordre qui déplaisait à Dieu (1). »

Voilà comment Malebranche raisonnait pour expliquer l'origine et la transmission du péché originel. Mais il règne plus d'esprit que de jugement dans cette explication, qui n'est qu'un enchaînement de conséquences incertaines, fondées sur des suppositions incertaines, surtout celle de la communication entre le cerveau de la mère, et le cerveau de l'enfant (2). Cette communication n'est point prouvée ; ces taches, que les enfans tiennent de leurs mères et que le père Malebranche a prises pour les images des objets que les mères ont désirés ardemment pendant leur grossesse, ne sont que les suites d'un sang extravasé par un mouvement trop violent, qui peut bien être occasionné par une impression vive que fait sur les organes un objet sensible, et qui se communique au sang de l'enfant ; parce qu'il y a en effet une communication entre les vaisseaux sanguins de la mère

(1) Malebranche, Recherche de la vérité, livre 1, chapitre 5. — livre 2, partie 1, chapitre 4. Eclairciss. 8. — Couvers. chret. ent. 4.

(2) Pluquet *ubi sup.* p. 470.

et ceux de l'enfant ; mais ce sang extravasé ne suppose point que le cerveau de l'enfant ait reçu les mêmes impressions que le cerveau de la mère ; rien ne conduit à cette supposition (1). »

» 9. L'expérience fait voir, dit M. Nicole, que les inclinations des pères se communiquent, aux enfans et que leur ame venant à être jointe à la matière qu'ils tirent de leurs parens, elle conçoit des affections semblables à celles de l'ame de ceux dont ils tirent la naissance ce qui ne pourrait, être si le corps n'avait certaines dispositions, et si l'ame des enfans n'y participait en concevant des inclinations pareilles à celles de leurs pères et de leurs mères, qui avaient les mêmes dispositions du corps.

» Cela supposé, il faut convenir qu'Adam, en péchant, se précipita avec une telle imptuosité dans l'amour des créatures, qu'il ne changea pas seulement son ame, mais qu'il troubla l'économie de son corps, qu'il y imprima les vestiges de ses passions, et que cette

(1) Voyez la dissertation physique sur la force de l'imagination des femmes enceintes, 1757, in-8°, et la Lettre sur l'imagination des visionnaires.

impression fut infiniment plus forte et plus profonde que celles qui se font par les péchés que les hommes commettent présentement.

» Adam devint donc par-là incapable d'engendrer des enfans qui eussent le corps autrement disposé que le sien ; de sorte que les ames étant jointes au moment qu'elles sont créées à ces corps corrompus, elles contractent les inclinations conformes aux traces et aux vestiges imprimés dans ces corps ; et c'est ainsi qu'elles contractent l'amour dominant des créatures, ce qui les rend ennemies de Dieu.

» Mais pourquoi les ames, qui sont des substances spirituelles, contractent-elles certaines inclinations à cause de certaines dispositions de la matière.

» On peut, pour expliquer cela, supposer que Dieu, en formant l'être de l'homme par l'union d'une ame spirituelle avec une matière corporelle, et voulant que les hommes tirassent leur origine d'un seul, avait établi ces deux lois, qu'il jugea nécessaires pour un être de cette nature.

» La première, que le corps des enfans serait semblable à celui des pères

et aurait à peu près les mêmes impressions, à moins que quelque cause étrangère ne les altérât.

» La seconde, que l'ame unie au corps auraient certaines inclinations, lorsque son corps aurait certaines impressions.

» Ces deux lois étaient nécessaires pour la propagation du genre-humain; et elles n'eussent apporté aucun préjudice aux hommes, si Adam, en conservant son innocence, eût conservé son corps dans l'état auquel Dieu l'avait formé; mais l'ayant altéré et corrompu par son péché, la justice souveraine de Dieu, infiniment élevée au-dessus de la nature, n'a pas jugé qu'elle dût pour cela changer les lois établies avant le péché; et ces lois subsistant, Adam a communiqué à ses enfans un corps corrompu.

» Mais comment doit-on concevoir cet amour dominant de la créature, que l'ame contracte lorsqu'elle est jointe à des corps qui viennent d'Adam?

» On le doit concevoir, comme on conçoit la grâce justifiante dans les enfans baptisés; c'est-à-dire, que comme l'ame des enfans, par la grâce qu'elle reçoit, est habituellement tournée vers

Dieu, et l'aime de la manière que les justes aiment Dieu durant le sommeil ; de même l'ame des enfans par cette inclination qu'elle contracte, devient habituellement tournée vers la créature, comme sa fin dernière, et l'aime comme les méchans aiment le monde pendant qu'ils dorment ; car il ne faut pas s'imaginer que nos inclinations périssent par le sommeil, elles changent seulement d'état, et ces inclinations suffisent pour rendre les uns justes ; quand elles sont bonnes, et les autres méchans, quand elles sont mauvaises (1).

Cette explication de M. Nicole, toute ingénieuse qu'elle est, ne donne encore aucunes lumières sur la manière dont le péché d'Adam s'est transmis à ses enfans. Ce théologien ne la donne aussi que comme probable. Mais il est aisé de voir, par toutes les raisons que j'ai rapportées pour réfuter les sentimens des autres, qu'une telle explication n'est rien moins que probable.

Il résulte donc que puisque tous les efforts des plus grands génies qui ont

(1) Nicole, inst. sur le symbole. inst. 2. g. 2 ragrap. 4.

paru depuis plus de dix-sept cents ans, n'ont point été suffisans pour nous donner une idée raisonnable de la manière dont le péché d'Adam s'est transmis à sa postérité ; que d'ailleurs, cette transmission répugne à toutes les notions que nous avons de la justice et de la bonté de Dieu, ce dogme doit être regardé tout au plus de la manière dont les pélagiens (1) et les sociniens le regardent, c'est-à-dire, qu'il faut prendre les pas-

(1) Quand aux difficultés générales des pélagiens, l'on peut consulter les historiens ecclésiastiques, quant à celles qu'ils tirèrent particulièrement des écrits des saints pères, etc., et les raisons qu'on leur a opposées l'on peut consulter Saint Augustin *op. imperf. lib. 2. cap. 18. lib. 5. cap. 131.* — *Id., de nat. et grat. lib. 3. cap. et 30.* — Vossius, e. le card. Norris, dans les hist. pélag. — Petan, *de dogm. theol. tom. 3. ubi agitur de pelag. at semi-pelag. hist.* — Usserius *antiquitates brittan. eccles. cap. 8 et seq.* — Garnier, *dissert. de primis auctoribus et defensoribus histor. pelagianæ, in appendice posterior ad prim. part. oper. Marii Mercatoris.* — Remarques sur la biblioth. de M. du Pin in-8 Paris. 1692, tom. 1. — Whithy, *de imputatione divina peccati Adam sposteri ejus universis.* in-8. Lond. 1711, etc.

Quant aux sociniens, leurs opinions sur cet article sont en quelque sorte les mêmes que celle des adversaires de ces derniers ; ainsi il est inutile de grossir cette note de citations et de renvois,

sages de l'écriture qui portent que nous avons péché en Adam, comme ne signifiant autre chose, sinon qu'Adam a donné à toute sa postérité l'exemple du péché, que tous les hommes l'ont imité, et que c'est en ce sens qu'ils ont péché en Adam.

Voilà, mon cher, continua le vieillard, comme je raisonnai en moi-même, et à quoi je m'en tins d'abord sur l'article du péché originel. Mais ma raison acquérant de jour en jour plus de lumières, je parvins enfin à découvrir que nous n'avions pas plus péché en Adam par imitation que par contagion. C'est ce que vous entendrez ci-après.

Je passe à l'article de la présence réelle et de la transubstantiation.

CHAPITRE XXXIX.

Suite du discours du vieillard.

IL n'y a point d'efforts que les théologiens de l'église romaine n'aient faits, et qu'ils ne fassent encore tous les jours, pour démontrer que le corps et le sang

de Jésus-Christ existent réellement sous les apparences du pain et du vin dans l'eucharistie ; il n'y a point de rhétorique qu'ils n'emploient pour faire comprendre que les passages des saints pères où il est affirmé que les espèces eucharistiques ne sont que des signes du corps et du sang de Jésus-Christ, ne sauraient prouver qu'il fût jamais venu dans l'esprit de ces pères le moindre doute sur la présence réelle. L'on a beau leur opposer que leur autorité et leur manière d'interpréter les saints pères, ne sont point des argumens suffisans pour prouver ce mystère, que les calvinistes enseignent le contraire sur des principes infiniment mieux fondés ; que Jésus-Christ étant dans l'usage d'employer très-souvent des allégories et des paraboles, c'est de cette manière que l'on doit entendre les paroles de l'institution de l'eucharistie, etc. ; ils répondent que ce sont les calvinistes mêmes qui sont mal fondés dans leurs raisonnemens ; que si Jésus-Christ avait entendu que les paroles eucharistiques fussent être prises dans un sens figuré, il en aurait averti les apôtres, mais qu'il ne l'a pas fait ; qu'au contraire, il les a suffisamment préparés

à prendre ces paroles à la lettre, en leur disant à Capharnaüm, que sa chair était véritablement viande, et son sang véritablement breuvage; que ceux qui ne mangeraient point de chair et ne boiraient point son sang, n'auraient point la vie éternelle (1). Ils ajoutent qu'il a répété la même chose aux juifs qui s'étonnaient de ces paroles; qu'il a dit d'ailleurs à ses apôtres qu'il était le pain de vie qu'il leur a promis; ce pain de vie, etc.; et ils concluent de-là que le sens littéral des paroles eucharistiques doit être celui qui s'est présenté naturellement à l'esprit des apôtres, lorsqu'ils les entendirent proférer: « Cela est si vrai, continuent-ils, que tout homme raisonnable sent par expérience que ce sens s'offre de même à son esprit, lorsqu'il les entend prononcer; cela est si vrai, que Zuingle fut plus de quatre ans à trouver que les paroles, *ceci est mon corps*, doivent se rendre par celles-ci: *ceci représente mon corps*. »

L'on a beau leur répliquer que si le sens littéral de ces paroles s'offre d'abord à l'esprit lorsqu'on les entend prononcer

(1) Jean 6.

la saine raison démontre incontinent le contraire; l'on a beau leur objecter que les quatre ans que Zuingle a mis pour trouver le vrai sens de ces mêmes paroles, ne sont pas plus une preuve de leur sentiment; que les quatre jours qu'emploierait un homme à chercher une aiguille, ne prouveraient que cette aiguille n'était pas trouvable dans la minute; tout cela n'y ferait rien, ils persistent dans leur opinion; si on les met en colère, ils diront que non-seulement le corps et le sang de Jésus-Christ existent sous les apparences du pain et du vin, mais que ce pain et ce vin sont véritablement transubstantiés au corps et au sang de Jésus-Christ. Si on leur répond que cela n'est pas possible, ils répartiront que cela est très possible, et le prouveront (1).

Voici ces preuves,

» 1. L'on prétend, disent-ils, qu'il est absurde de supposer qu'un chameau puisse passer par le trou d'une aiguille, parce qu'il faudrait que les parties de son

(1) Voyez Ploquet, dict. des hérés. au mot Béranger, et ailleurs, où il s'agit de combattre les sentimens de ceux qui nient, la présence réelle et transubstantiation.

corps se pénétrassent, et par conséquent que la matière perdit son étendue et son impénétrabilité, etc.»

» Nous répondons, 1. que cette difficulté s'évanouit dans le système où l'on suppose que l'étendue est composée de points inétendus; 2. qu'elle s'évanouit de même, en supposant que l'essence de la matière consiste dans toute autre chose que dans l'étendue et l'impénétrabilité; 3. que puisque l'industrie humaine peut condenser l'air au point de lui faire occuper quatre mille fois moins d'espace qu'il n'en occupe dans son état naturel. Dieu peut réduire le corps d'un chameau à un point cent millions de fois plus petit que sa grandeur ordinaire et par conséquent le faire passer non-seulement par le trou d'une aiguille, mais par les pores les plus subtils que l'on puisse imaginer. Nous appliquons ceci au corps de Jésus-Christ, et nous disons qu'il peut être contenu dans les espèces eucharistiques, quelques petites qu'elles soient.»

« 2. Un corps quelconque peut se trouver dans plusieurs lieux à la fois. »

Voici comment.

» Un corps en mouvement existe dans

plusieurs lieux à-la-fois dans un temps déterminé. Un corps, par exemple, qui parcourt cent toises dans une heure, se trouve dans dix-pieds différens dans une minute; si au lieu de cent toises dans une heure, ce corps en parcourt six mille il parcourra dans une seconde les dix-pieds qu'il parcourait auparavant dans une minute, ainsi en augmentant de vitesse à l'infini; il n'y a point de petite portion de temps pendant laquelle ce corps ne puisse parcourir plusieurs lieux; ou si l'on veut, la rapidité de son mouvement peut être assez grande, pour que dans la plus petite durée imaginable, il se trouve en plusieurs lieux.

» D'ailleurs le mouvement, n'est selon quelques philosophes, que l'existence ou la création successive d'un corps dans différens points de l'espace; et la création est un acte de la volonté divine; or, qui peut douter que la volonté divine ne puisse créer si promptement, si rapidement le même corps, que dans le même-temps ce corps existe en plusieurs lieux, qu'elle que soit leur distance, et quelque courte que soit la durée? S'il ne répugne donc point que Dieu fasse exister un corps dans plusieurs lieux en

même-temps, et que ce corps y soit transporté, même sans passer par les intervalles qui séparent ces lieux, il ne doit point répugner aussi que le corps de Jésus-Crist se trouve à-la-fois dans différentes espèces consacrées. »

» 3. L'on dit que nos sens nous ont été donnés pour connaître l'existence, les propriétés des corps, ainsi que la nature des effets sensibles; que c'est sur le témoignage de nos sens qu'est fondée la certitude que nous avons de la naissance, des miracles, de la mort, de la resurrection du sauveur, et que si le témoignage de nos sens peut être faux, suspect même, les principaux fondemens de la religion, s'écroulent sans ressource. »

« Nous répondons à cela que le dogme de la présence réelle étant une fois établi; et la possibilité de la réduction des corps à un volume infiniment petit, de même que celle de leur existence en plusieurs lieux à la fois, étant démontrées, il n'est pas plus difficile de prouver qu'un corps peut être différent de ce que nos sens nous témoignent qu'il est, sans pour cela que nos sens nous trompent.

Voici cette preuve.

» Nous ne connaissons les corps que par des impressions excitées dans notre ame; or, ces impressions peuvent s'exciter dans l'ame, indépendamment des corps, par une opération immédiate de Dieu sur nos ames, donc il n'y a point de liaison nécessaire entre le témoignage de nos sens et l'existence des objets dont ils nous rapportent l'existence.

« La certitude du témoignage des sens dépend par conséquent de la certitude que nous avons que Dieu n'excite point en nous les impressions que nous rapportons aux corps. Ainsi, il est possible que Dieu fasse sur notre ame les impressions que nous rapportons au pain et au vin, quoiqu'il n'y ait ni pain, ni vin, et celui qui le supposerait n'affaiblirait point la certitude du témoignage des sens, s'il supposait en même-temps que Dieu nous a avertis de ne pas croire nos sens dans cette occasion; or, c'est ce que nous soutenons, car Dieu nous ayant fait connaître que par la consécration le pain et le vin étaient changés au corps et au sang de Jésus-Christ, il nous a suffisamment avertis de ne pas nous fier au

témoignage de nos sens , dans cette circonstance.

» Nos sens ne nous trompent donc pas , quoiqu'ils nous avertissent qu'il existe dans les espèces eucharistiques toute autre chose que ce qui existe réellement. »

Voiei comment.

« Dieu peut faire que les rayons de lumière qui tombent sur l'espace qu'occupaient le pain et le vin , soient réfléchis après la consécration , comme ils l'étaient auparavant ; Dieu peut faire encore que les particules subtiles , qui en s'évaporant occasionnaient l'odeur du pain et du vin avant la consécration , soient conservées sans se dissiper ; Dieu peut faire enfin qu'une force de répulsion répandue autour du corps et du sang de Jésus-Christ , prenne la forme des espèces eucharistiques , et produise la solidité que nos sens y découvrent. Or, Dieu opère ces choses, ou quelque chose de semblable , au moment de la consécration ; donc nos sens ne nous trompent point dans cette occasion ; puisqu'il ne font que transmettre à notre ame l'impression des objets dont ils sont frappés donc un corps peut être réellement dif-

fèrent de ce que nos sens nous attestent qu'il est, donc le dogme de la transsubstantiation n'affaiblit point le témoignage de nos sens sur les miracles et sur les faits qui servent de preuve à la religion.

Voilà de quelle manière les théologiens de l'Eglise romaine prétendent démontrer la possibilité de la transsubstantiation. C'est aussi en ces mêmes termes que me parlait un de ces messieurs, dans le temps que je travaillais à me débarrasser la cervelle de toutes les opinions qui choquent le bon sens. Mais voici ce que je lui répondis.

1. Vous vous fondez, monsieur, sur l'hypothèse des points inétendus qui composent l'étendue, ou sur celle qui fait consister l'essence de la matière dans toute autre chose que l'étendue et l'im-pénétrabilité, pour prouver la possibilité d'un fait; or, une hypothèse ne peut servir de principe fondamental et certain à la démonstration de la possibilité d'un fait, encore moins d'un mystère tel que celui de l'existence du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie. L'hypothèse sert seulement à interpréter un fait, de la réalité duquel l'on est invinciblement convaincu. C'est ainsi que

Descartes expliquait une expérience par le moyen de la matière subtile; Gassendi par celui des atomes et du vuide Newton, par celui de l'attraction; etc. Pour qu'une conséquence possible soit évidente, il faut que le principe le soit de même: or, nous n'avons aucun principe évident qui établisse la possibilité du passage d'un chameau par le trou d'une aiguille; nous n'avons aucun principe évident que le corps de Jésus Christ puisse être réduit à une telle petitesse, qu'il soit contenu non-seulement dans une hostie, mais encore dans la mille millionième partie d'une hostie; ainsi que les catholiques le croient, donc votre raisonnement est faux en tout point.

Mais je vous accorde pour un moment la possibilité de la réduction du corps de Jésus-Christ à une petitesse infinie; une possibilité n'est pas un fait, il n'est point prouvé que cette réduction se soit jamais faite, quand elle serait faite, et qu'elle se ferait encore tous les jours, il n'est point démontré qu'elle s'opère dans le cas dont il s'agit.

2. Un corps en mouvement existe, certainement en plusieurs lieux dans un

temps déterminé, mais il est faux que la rapidité de son mouvement puisse être assez grande, pour qu'ils se trouve dans plusieurs lieux à-la-fois.

Un corps est de sa nature indifférent au mouvement et au repos, par conséquent un corps étant une fois mis en mouvement, ne se mettra jamais de lui-même en repos, ainsi qu'étant une fois en repos il ne se mettra jamais de lui-même en mouvement.

Un corps est de sa nature tout-à-fait indifférent à quelque détermination ou à quelque vitesse que ce puisse être, par conséquent il ne changera jamais de lui-même ni la vitesse ni la détermination qu'il a eues en dernier lieu.

Il s'ensuit delà que le mouvement d'un corps est proportionnel à la force qui l'engendre, et que la diminution de ce mouvement est proportionnelle à la résistance que ce corps éprouve dans sa direction. Or, la constitution de l'espace qui nous environne est telle, qu'un corps ne peut y être mu sans éprouver à l'instant de la résistance, donc il n'y a point d'instant où il ne perde de son mouvement; donc la vitesse de son mouvement est momentanée; donc ce corps ne peut

se trouver dans plusieurs lieux à-la-tois.

Il est prouvé que la plus grande vitesse possible du mouvement d'un corps quelconque n'a lieu que dans la direction rectiligne de ce même corps.

Je suppose pour un moment que la surface de la terre contienne quarante milliards d'arpens d'étendue , et qu'au milieu de chacun de ces arpens il y ait un piquet planté , je demande s'il y a un homme raisonnable qui soutienne qu'une boule mne en direction rectiligne puisse toucher tous ces piquets à la fois ?

« D'ailleurs ; dites-vous , le mouvement est l'existence ou la création successive d'un corps dans différens points de l'espace , et la création est un acte de la volonté divine : or , qui peut douter que la volonté divine ne puisse créer si promptement , si rapidement le même corps, que dans le même temps ce corps existe en plusieurs lieux, sans passer par les intervalles qui séparent ces lieux , quelle que soit leur distance ? — Mais cette création successive des corps n'est encore qu'un système ; qu'une hypothèse , et je vous ai déjà dit qu'une hypothèse , ne pouvait servir de principe

fondamental et certain à la démonstration de la possibilité d'un fait.

J'allais répondre au troisième point, continua le vieillard, mais le théologien m'exempta de cette peine; il me dit adieu brusquement et disparut. C'était aussi le meilleur parti qu'il eut à prendre; car lorsque dans une controverse, l'on n'a que des absurdités à débiter et de la confusion à prétendre, il vaut mieux se taire, ou se retirer. Ce faisant, l'on répare autant qu'il est possible par sa prudence les impressions que l'on avait faites par son ignorance.

Ja passe à l'article de la trinité.

CHAPITRE XL.

Suite du discours du vieillard.

Un des plus grands hommes que la France ait produit, un théologien pieux, sage, éclairé, dont les ouvrages sont remplis de raisonnemens solides, d'une métaphisique profonde; et d'une érudition peu commune, en un mot. le célèbre Nicole parle en ces termes de la trinité; « Ce mystère confond la raison

» et la révolte. S'il y a au monde des dif-
 » ficultés indissolubles , ce sont celles
 » qui suivent ce dogme , qui établit que
 » trois personnes réellement distinctes
 » n'ont qu'une même et unique essence;
 » et que cette essence étant la même
 » chose en chaque personne que les re-
 » lations qui les distinguent , elle peut
 » communiquer , sans que ces relations
 » qui les distinguent se communiquent
 » Si la raison humaine s'écoute elle-
 » même , elle ne trouvera en soi qu'un
 » soulèvement général contre ces vérités
 » inconcevables. Si elle prétend se servir
 » de ses lumières pour les pénétrer, elles
 » ne lui fourniront que des armes pour
 » les combattre. Il faut pour les croire,
 » qu'elle s'aveugle elle-même , qu'elle
 » fasse taire tous ses raisonnemens et
 » toutes ses vues, pour s'abaisser et pour
 « s'anéantir sous le poids de l'autorité
 « divine (1). »

Ce raisonnement me parut hardi , té-
 méraire , même la première fois que je
 le lus. Mais lorsque je vins à réfléchir
 de bonne foi sur le dogme de la trinité ,

(1) Nicole , perpétuité de la foi , page 18 , édit
 de 1666.

Lorsque j'eus examiné les sentimens de Cerinte , des Ebionites , de Théodote , de Praxée , de Basilide , de Valentin , de Marcion , de Berylle , de Noet , de Sabelius , de Paul de Samosate , ainsi que ceux de leurs adversaires sur le même sujet , je vis à mon tour que ce dogme était non-seulement contraire aux lumières les plus claires de la raison , mais qu'il anéantissait en même-temps l'unité de Dieu. L'examen des opinions d'Arius , de Macedonius , de Théodore , de Mopsuste , de Nestorius et de quelques théologiens des siècles suivans , me confirma dans ce jugement ; et la lecture des ouvrages de Socin , de Sandius , de Zuicker , de Bidlle , de Sherlock , de Whiston , de Clarke et de leurs partisans , acheva de faire de moi le plus déterminé anti-trinitaire qui eût paru depuis la mort de Jésus-Christ jusqu'à ce jour (1).

(1) Ceux qui voudront s'instruire de tout ce que l'on a avancé pour et contre le dogme de la trinité , depuis la naissance du christianisme jusqu'aujourd'hui , pourront consulter :

1^o. Les anciens historiens ecclésiastiques , tels qu'Eusèbe , Socrate , Sozomène , Théodoret , et les ouvrages des saints pères.

En effet, si l'on suppose d'un côté que le premier homme s'est corrompu par l'abus qu'il a fait de la liberté qu'il avait reçue de son créateur, et que la corruption de ce premier homme s'est communiquée à toute sa postérité ; si l'on suppose d'ailleurs que Dieu, touché du malheur des hommes, a envoyé un sauveur pour les racheter, je dis que ce sauveur ne peut être le fils de Dieu, égal à son père, et Dieu lui-même ; parce que Dieu étant un être simple, indivi-

2^o Les histoires et mémoires ecclésiastiques modernes, tels que le Nucleus, hist. eccl. de Sandius. — Les mem. pour servir à l'hist. eccl. de M. de Tiellmont. — La biblioth. eccl. de M. du Pin. Hist. eccl. Frid. Spanthem. — L'hist. eccl. de M. Fleuri. — le diction. de Bayle, au noms des plus fameux anti-trinitaires, etc.

3.^o Les écrits des anti-trinitaires et des sociniens du seizième siècle, tel que ceux de Michel Servet de Loehus Socin, de Bernard Ochin, de Valentin Gentile, de George Blandrate, de François Davidis, de George Enjedin, de Jean Somer, de Fauste Socin et autres, dont il est fait mention dans Lohmietzki, *hist. reform. polon. lib. 2 et 3* — Dans Sandieus, *biblioth. anti-trinit.* — Dans Salig *hist. conf. Aug. tom. 2 lib. 6, cap. 4.* — Dans Wengercieus, *hist. Slavon. p. 83 et 84.*

4.^o Les écrits des anti-trinitaires et sociniens du dix-septième siècle, tels que ceux de Jean Volkelieus, de Martin Ruar, de Christophe Osto-

sible éternel, et ne procédant de personne il est impossible que l'essence de la divinité consiste dans la pluralité des personnes.

Dieu est un être simple, exempt de composition et de divisibilité : or, affirmer qu'il y a plusieurs personnes distinctes en Dieu, est faire de Dieu un être composé et divisible ; donc cette assertion est fautive.

Tout acte de génération exige néces-

rode de Jean Schlichting, des deux Lubienietzki, d'André Wissowatius et d'autres, dont les ouvrages se trouvent séparément ou dans la bibliothèque des frères Polonais.

5. Les écrits des plus fameux ariens anglais ; tels que ceux de Biddle, de Samuel Clarke, de Guillaume Wis et, etc.

6. Les écrits anonymes des unitaires répandus en Hollande, tant parmi les anabaptistes que parmi d'autres sectes.

7. Les meilleurs auteurs qui ont écrit contre les anti-trinitaires de tous les siècles, tels que Bull. *judicium eccl. catholicæ trium prioræculor. etc., defensio fidei Nicenæ: in ejus auct. operibus exsedit.* Grabii. — Stephle Moine, *varia sacra etc.* 15m. 1; édit. in-4. 1685. — Bossuet. sixième avertissement contre Jurieu. — Cotelier, *patres apostol. ex edit clerigi.* tom. 2. — Petavius, *dogm. theol.* — Spanheim, *elæneus controvers. cum cinensis.* Barrow. — Stillington. — Edouard, etc.

sairement l'existence antérieure du générateur à celle de la chose engendrée ; or, Dieu le fils est, dit-on, engendré de Dieu le père : donc il n'est pas Dieu, et les termes de génération éternelle et immédiate dont les théologiens se servent ne signifient rien.

Il faut dire la même chose du Saint-Esprit.

Ceux qui, pour éluder la force de ces argumens, avancent que l'unité de substance n'excluant point la multiplicité des personnes, il est très-possible qu'il y ait plusieurs personnes en Dieu, quoiqu'il n'y ait qu'un Dieu, avancent une absurdité (1).

Car chaque personne existante dans une substance, est ou cette substance entière, ou partie de cette substance. Si elle est cette substance entière, elle ne peut être une personne différente d'une autre personne que l'on supposerait dans la même substance ; si elle n'est que partie de cette substance, il y a donc quelque chose de plus complet, de plus parfait qu'elle n'est ; mais chaque personne de

(1) Voyez Pluquet, Dict. des hérés.

la trinité est Dieu, et rien n'est plus parfait que Dieu.

Ceux qui disent que les trois personnes distinctes qu'il y a en Dieu ne composent point la substance divine, qu'elles n'en sont point les attributs, etc. mais que dans cette substance simple il existe trois choses analogues à ce que nous appelons personne, ne raisonnent pas mieux; car puisque les trois personnes distinctes qu'il y a en Dieu ne sont ni attributs, ni parties de la substance divine, mais trois choses analogues à ce que nous appelons personne, que sont donc ces trois choses?... Ce sont me répond-on, des affections distinctes de cette substance.

Mais des affections distinctes supposent dans une substance plusieurs manières d'être, de sentir, d'agir, distinctes ou différentes; et quelles manières d'être, de sentir, d'agir, distinctes ou différentes, peut-on supposer dans l'être immuable, incompréhensible, dans celui qui est ce qu'il est.

Quand même on accorderait que la substance divine est susceptible d'affections distinctes, (ce qui serait absurde)

et que chaque personne de la trinité est une affection de cette substance, qui nous a dit que ces affections se bornent au nombre de trois ?

Je m'en tiens à ce peu de raisonnemens, car si je voulais m'enfoncer dans les objections, je n'aurais jamais fini.

En effet, si l'on faisait un corps complet de toutes les raisons que les trinitaires ont apportées pour expliquer ce mystère, ce corps serait peut-être la meilleure preuve que l'on pourrait donner de l'excès d'extravagance où l'esprit humain peut parvenir, lorsqu'il s'émancipe de bâtir sur des principes désavoués par la plus saine raison ; ce serait une collection confuse d'impertinences, de sophismes et d'absurdités entassées les unes sur les autres, et qui n'aboutissent qu'à établir la plus monstrueuse des opinions. Il ne faut point s'étonner après cela, si les peintres se sont ingérés de représenter la Divinité tantôt avec trois têtes ou trois faces, comme les payens représentaient Gervon et Janus, tantôt sous une double figure, comme la Chimère et Fidius, ce qui serait une impiété

horrible, si ceux qui font de telles choses avaient le sens commun (1).

Mais, dira-t-on, quoiqu'aucun chrétien n'ait une idée assez claire des personnes de la trinité, ni une idée assez complète de la substance divine, pour concevoir comment ces personnes existent dans cette substance, il doit cependant croire leur existence parce que cette existence, est suffisamment prouvée par plusieurs passages de l'écriture.

Je réponds à cela, que si certains pas-

(1) Ce que dit le vieillard est vrai; car, en tr'autres représentations en ce genre, j'ai vu dans un ancien missel, à l'usage du diocèse du Mans, le titre de la messe de la trinité, sur lequel l'image de cette trinité est représentée de deux façons différentes: la première est une tête à trois faces, dont celle du milieu sert aux deux autres; la seconde est un personnage ayant trois visages, tenant de la main gauche le globe du monde, et levant la droite avec le pouce et les deux premiers doigts étendus, et les deux autres pliés, J'ai vu aussi une espèce de diurnal, où, après cette inscription: *sequuntur suffagia sanctorum et sanctorum primo de sanctissima trinitate, etc.* l'on voit un vieillard à barbe fourchue, assis sur un trône, ayant une grande couronne sur la tête un pigeon avec les ailes étendues sur la poitrine, et un crucifix entre les jambes.

Ne voilà-t-il pas un symbole bien respectable pour représenter la divinité? Que dirait Socrate,

sages de l'écriture semblent établir le dogme de la trinité, d'autres passages non moins clairs le détruisent, or, une telle contradiction réduit l'homme à un pyrrhonisme parfait sur cet article ; donc il n'y a que la raison seule qui puisse le déterminer, et cette détermination ne peut être qu'en faveur des passages les plus conformes à la raison.

Que l'on ne dise pas que les passages qui contredisent le dogme de la trinité sont faits pour être interprétés d'une

ou tel autre sage de l'antiquité, s'il revenait sur terre ? Ne dirait-il pas que le monde, pour être deux mille ans plus vieux que de son temps, en est cent fois plus impie ?

C'est une chose, que ces sortes de tableaux profanes et sacrilèges, dont quelques-uns mêmes de l'église romaine se sont scandalisés. Gerson, prêchant un jour à Paris, sur la nativité de Jésus-Christ, reprocha aux Carmes de cette ville d'avoir dans leur église un tableau indécent, dont la représentation pouvait faire croire que la vierge accoucha non seulement du sauveur, mais de la trinité tout à-la-fois. *Cavendum est, inquit Gerson, in sermone quem habuit Parisiis de nativitate domini, ne aliqua falsa pingatur historia. Hoc dico propter quamdam imaginem (Virginis quæ est in carmelitis, et similes quæ in ventri eorum unam habent trinitatem, veluti si tota trinitas in Virgine Mariâ carnem assumsisset humanum. Motanus, hist. imag. lib. 2, cap. 2*

façon différente de leur sens littéral ; car je demanderais d'où l'on sait que les passages qui affirment qu'il y a trois personnes en Dieu, sont les seuls qui aient le privilège d'être interprétés à la lettre. Que l'on ne m'apporte point des raisons fondées sur des autorités ; car je demanderais les raisons sur lesquelles ces autorités sont fondées. Or, ces raisons primitives et fondamentales n'existent pas et ne peuvent exister ; donc il y a dans le dogme de la trinité un pléonasme injurieux à l'unité, à l'indivisibilité de la substance divine.

CHAPITRE XLI.

Fin du discours du vieillard.

J'EN étais là de mon examen des mystères, poursuivit le vieillard, lorsqu'il me vint tout-à-coup un violent soupçon sur l'authenticité de l'écriture.

S'il est extravagant d'ajouter foi aux mystères, dis-je en moi-même, il ne le doit point être moins de regarder comme un dépôt des vérités révélées, des livres dont on ne connaît ni leurs auteurs, ni

leur origine (1) ; des livres dont le canon n'a pu être déterminé par plus de dix-sept cents ans de disputes (2), et dont la variété des leçons est si grande, si nombreuse (3), que celle du nouveau testa-

(1) D'où savons-nous que les écrits que nous lisons sous le nom de Moïse sont de lui, puisque nous n'en avons point vu les originaux ? et si nous les voyions, qui nous assurerait qu'ils sont écrits de la main de Moïse ? De plus, quand nous serions assurés de cela, quelle certitude avons-nous que tout ce que Moïse a écrit est vrai ? Qui nous assurera que les évangélistes ont assisté à tout ce qu'ils ont écrit ? Et quand même nous croirions qu'ils ont assisté à tout ce qu'ils rapportent des actions des paroles de Jésus-Christ, ils ont pu manquer de mémoire, et mentir, comme tout homme peut tromper et être trompé. D'où pouvons-nous savoir aussi avec certitude que ce que nous lisons sous leur nom soit les véritables écrits, non falsifiés et non supposés ? Albert ou Pighius, hiérarch. eccl. liv. 1, chap. 2.

(2) Du pin, prol. sur la bible. — R. Simon, hist. critique du v. et n. test. — Grabins, *specul. sæc.* 1, pag. 320. — Millius, *prolog.* p. 25. Beveridge *apud Emii, biblioth. sacr.* pag. 376. — *Id. codex can. vind. a Clerico. edit.* pag. 117. — Richard Bentley et autres.

(3) Voyez les mêmes auteurs ainsi que les *exercitationes biblicae* du père Morin, et notamment le passage suivant, touchant le nouv. test.

Variantium lectionum immensa moles multorum animos suspensos reddet, usque suspiciones haud parvas injiciet parum quid certi ex libris anomnicommate imò in omni forè commetisparæ variantibus, expectiar posse, Depravationem

ment passe les trente mille (1), des

illam textus græci, quæ ejus autoritem labefactet ex magna illa lectionum varietate quam in exemplaribus græcis R. Stephani invenit, arguit Morinus: Quantos igitur de textu eodem triumphos agent pontificii, cum viderint eas lectiones a Millio quadruplo auctiores factas, et demum appendice copiosa locupletas? id insuper causæ nostræ haud officere existimo, quod corruptelas interpolationes que haud pocas ab ipsis ecclesiæ incunapitis, œvoque poenè apostolico subscripturis accidisse fidenter Millius pronunciet. Witby, examen var. lec. Millii, p. 3 et 4.

« La prodigieuse quantité de leçons différentes
 » recueillies par ce docteur, doit naturellement
 » remplir l'esprit de doutes et de soupçons, et ne
 » promettre rien de certain de ces livres, qui sont
 » donnés à lire en tant de différentes manières, et
 » qui varient si fort, non seulement à chaque ver-
 » set, mais encore en chaque partie du même ver-
 » set. Le père Morin a prouvé la dépravation du
 » texte grec, parce qu'il avait trouvé tant de diver-
 » ses leçons dans les copies manuscrites de R.
 » Etienne, ce qui a la vérité, affaiblit beaucoup
 » l'autorité de ce texte. Mais quel triomphe pour
 » les papistes ! quand ils verront que le nombre de
 » ces leçons différentes a été si prodieusement
 » augmenté par le docteur Millis, et par le long
 » supplément qu'on y a ajouté. Quoiqu'il en soit,
 » la cause des protestans ne reçoit pas peu de pré-
 » judice de ce que ce docteur dit avec tant d'assu-
 » rance, qu'il y avait grand nombre d'endroits cor-
 » rompus falsifiés ; presque dès le commencement,
 » du christianisme, et du temps même des apôtres.

Voyez aussi Jean Gregory, *pref. oper. posth.*

(1) Vestevii, *proe. nov. test.*

livres qu'un chacun tourne en sa faveur, selon qu'il lui plait, et dont chaque secte s'est servi comme d'une règle de plomb ou d'un nez de cire (1) ; des livres qui ne sont qu'une lettre morte qui souffre tout, qu'on peut tronquer et falsifier à sa fantaisie, et qu'on peut hardiment comparer à une gaine banale qui reçoit toutes sortes d'épées (2) ; des livres dont l'autorité n'est point plus grande que celle de l'histoire de Tite-Live, ou des fables d'Esopé, ou de tel livre apocryphe rejeté du canon sacré par les chrétiens modernes (3) ; des livres, dis-je remplis d'obscurités, de contradictions d'absurdités, et qui, pour le bonheur des hommes, auraient dû ne jamais pa-

(1) V. Guill, Bayle, cathéchisme de contro. composé par ord. de l'archev. de Bordeaux, traité 1, quest. 6 — Bighius, *ubi sup. lib. 1, cap. 4, lib. 5, cap. 4.*

(2) Costeri, *Enhiridion, cap. 2.*

(3) Voyez Wolfrang. Herman. prejud. legit. contre le pape. part. 2. p. 104 — Pet. Simonis episcop. *ipr. lib. de Verit. cap. 30.* — Bellarm. *de Verbo Dei, lib. 4, cap. 4 paragr. porro.* — Lindanus *lib. de opt. gen. interpretandi, in præf.* — Hosius. — Valentia et autres auteurs, tant catholiques que protestans.

raître (1); de tels livres enfin ne portent aucun caractère de divinité et d'inspiration.

(1) Il y a une infinité de passages de l'écriture qui contiennent en eux de grands mystères, mais qui sont enveloppés d'un nuage si épais; obscurcis d'ombres si impénétrables, relevés par des impressions si sublimes, enrichis de tant d'allégories et d'ornemens de rhétorique, si profonds en matière, et si cachés par la manière dont le sujet si quelquefois revêtu et déguisé, qu'il semble que Dieu ait eu le dessein de nous les donner pour exercer nos esprits, nous convaincre de notre incapacité, nous faire supporter charitablement les uns les autres sur le fait de la religion, et nous humilier en nous-mêmes, plutôt que pour y trouver les principes de notre croyance et les articles de notre foi. Taylor, évêque de Down et de Connor en Irlande, ouvrages polémiques, page 905 et suiv.

« Il y a tant de milliers de copies des écritures, qui ont été écrites par des personnes de partis et d'opinions si opposées, de tempéramens et de génies si contraires, d'esprits si différens en habileté et en faiblesse, qu'on reconnaît une grande variété dans le vieux et le nouveau testamens, par la seule lecture qu'on en fait. « *Ibid*, page 966. »

« Il se rencontre en plusieurs endroits de l'écriture un double sens qui est tantôt littéral, tantôt spirituel, et qu'il faut encore subdiviser; car le sens littéral est ou naturel ou figuratif, et le spirituel est quelquefois allégorique et quelquefois analogique; d'autres fois une même phrase comprend plusieurs sens littéraux. P 967 »

« Plusieurs endroits de l'écriture renferment de grands mystères et des points de la dernière im-

Un être tout-puissant, qui s'est proposé de faire connaître aux hommes des

portance, qui cependant sont écrits d'une telle manière, que l'on n'a aucune marque certaine pour découvrir si le sens doit être pris à la lettre ou figurément. »

» Il s'en trouve quelques autres qui sont couchés dans les mêmes termes, avec des paroles des raisons; et sur des sujets que l'on croirait être les mêmes en apparence, et qu'il faut cependant expliquer dans un sens tout différent. Page 969. »

« On lit certains passages de l'écriture qui renferment de si grands mystères, qu'il n'y a que des personnes très-savantes qui puissent en avoir l'intelligence. »

« Il arrive dans l'écriture la même chose que dans toutes les sciences, dont les systèmes sont exprimés d'une manière qui souffre plusieurs explications; et soit parce que le sujet est compris sous des termes généraux, ou parce que l'esprit humain est rempli d'une infinité d'idées, il représente à la pensée de différentes personnes et même d'une seule, des choses tout-à-fait dissemblables, quelquefois contraires, et le plus souvent remplies de variétés, ce qui est si ordinaire à l'écriture, que, s'il ne s'agissait pas d'une chose aussi sérieuse et aussi sacrée, il y aurait de quoi divertir sa pensée en voyant à combien de desseins différens on peut faire servir un même passage. »

» La manière dont les livres sacrés sont écrits est telle, que la suite de leurs passages ne peut nous servir à avoir une connaissance certaine du sens qu'ils renferment; car lorsqu'ils mettent en avant deux ou trois sujets qui sont comme les antécédens de ce qu'on en doit inférer, quelle

vérités sublimes et nécessaires, ne permettra jamais que les livres qui contien-

certitude peut-on avoir que le rapport qu'on y cherche est juste, et que la conséquence qu'on en tire répond à ses prémices? Ainsi ce n'est pas le moyen de trouver le sens de l'écriture que de le chercher dans l'enchaînement de certains passages, dont l'un ne dépend point de l'autre, et qui présentent à la pensée des choses d'une nature différente de ce qu'on avait lu dans le passage précédent. »

» Il est vrai que la comparaison des passages est un grand moyen qu'on prétend avoir pour fixer le sens de l'écriture; mais ce savoir-faire demande une capacité si étendue, que les plus habiles théologiens n'ont pu s'empêcher de varier ou dans les paroles ou dans le sens, d'altérer les circonstances, et de changer les termes; l'on peut donc assurer avec raison qu'il n'y a rien au monde dont les étourdis puissent faire un plus méchant usage, puisque ceux qui y apportent le plus de précaution sont si sujets à se tromper en un mot, il y a de quoi arrêter et embarrasser l'esprit le plus intelligent. »

« On croit pouvoir exposer les écritures par l'analogie qu'elles ont avec la raison. Mais comme il faudrait pour cela que les hommes eussent un intellect universel, muni de principes infaillibles par lesquels chacun pourrait prouver infailliblement la vérité de tout ce qui y aurait rapport, cette manière de raisonner est aussi sujette à illusion qu'aucune autre; car il en est de la raison comme du goût des hommes, etc. » Page 970. — *Becanus, theol. schol. part. 2. tom. 2 post. tract. 1, cap. 3, quæst. dit à-peu-près la même chose que M. Taylor.*

nent ces vérités s'égarer, se perdent, ou soient corrompus; de tels livres porteront constamment des marques incontestables de leur origine, de leur inspiration, de leur ancienneté et de leur pureté; les noms et l'histoire de ceux qui les ont écrits seront hors de toute contestation; mais il n'y a point d'accident, de changement que les écritures n'aient éprouvés, point de critique, de contradiction qu'elles n'aient essuyées, et dont elles ne soient susceptibles avec justice et à tous égards.

Un maître juste et bon, qui a la faculté de s'énoncer avec toute la clarté possible, ne prescrira rien à croire à ses serviteurs, que dans les termes proportionnés à leur intelligence; s'il veut que ses serviteurs aient la meilleure opinion possible de sa justice et de sa bonté, il ne leur prescrira rien qui répugne à cette justice, à cette bonté; s'il veut qu'ils croient uniformement, qu'ils exécutent parfaitement ce qu'il leur prescrits, ses ordres ne contiendront aucune contradiction réelle ou apparente, et les écritures sont remplies de choses inintelligibles, contradictoires, injurieuses à la justice, à la bonté, à la toute-puissance et à la majesté de Dieu.

Quels sont donc les livres où Dieu a parlé aux hommes ? C'est 1^o. celui que les hommes ont sans cesse devant les yeux , et dans lequel ils ne lisent pas , c'est ce grand livre de la nature qui nous environne de toutes parts, ce livre clair, expressif, inatérable , conçu par l'Être suprême, et formé par sa main adorable. 2^o. Ce sont ces sens internes et communs à tous les mortels, cette raison (1), cette

(1) *Est quidem vera lex, recta ratio, naturæ congruens; diffusa in omnes, constans sempiterna, quæ vocet ad officium jubendo vêtando à fraude deterrat: quæ tamen neque probos frustrà jubet, aut vetat; nec improbos jubendo aut vetando movet. Huic legi nec abrogari fas est; neque derogari ex hac aliquid licet; neque tota abrogari potest. Nec vero aut per senatum, aut per populum solvi hac lege possumus; neque est quærendus explanator, aut interpret ejus alius. Nec erit alia lex Romæ alia Athenis, alia nunc, alia post hac; sed omnes gentes, et omni tempore una lex, et sempiterna, et immulabilis continebit; nunsque erit communis quasi magister et imperator omnium Deus, ille legis hujus inventor, disceptator, lator; cui qui non parebit, ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernabitur, atque hoc ipso luce et maximos pœnas, etiamsi cætera supplicia, quæ pumantur effugerit. Cicer. de rep. lib. 3, apud Laciunt. inst. divin. lib. 6 cap. 8.*

« La droite raison est certainement une véritable
 » loi, conforme à la nature, commune à tous les
 » hommes, constante, immuable, éternelle, qui
 » porte les hommes à leur devoir par ses comman-

conscience (1), ce desir constant d'être heureux qui les agite. Voilà les livres qui contiennent les vérités les plus sublimes, les règles de notre devoir et le chemin de la félicité..

» demens, et les détourne du mal par ses défenses;
 » qui, comme elle, ne commande ni ne défend pas
 » inutilement aux gens de bien, ne force pas non
 » plus les méchants par ses commandemens ou
 » par ses défenses. Il n'est permis ni de retran-
 » cher quelque chose de cette loi, ni d'y rien
 » changer, ni de l'abolir entièrement. Le sénat
 » ni le peuple ne sauraient en dispenser. Elle
 » n'a besoin d'autre interprète que de votre pro-
 » pre conscience. Elle n'est point autre à Rome,
 » et autre à Athènes, autre aujourd'hui, et autre
 » demain. Seule, éternelle et invariable, elle obli-
 » gera toutes les nations, en tout temps et en tout
 » lieu; parce que Dieu, qui en est l'auteur et l'in-
 » terprète, et qui l'a lui-même publiée, sera tou-
 » jours le seul maître le seul souverain de tous
 » les hommes. Quiconque violera cette loi, renon-
 » cera à sa propre nature, se dépouillera de l'u-
 » manité, et sera, par cela seul, rigoureusement
 » puni de sa désobéissance, quand il éviterait d'ail-
 » leurs ce qu'on appelle ordinairement supplice. »

(1) *Conscientiam à diis immortalibus accepimus, quae divelli à nobis non potest.* Cicer. pro Cluent.

« La conscience nous a été donnée par les dieux rien ne peut nous l'ôter. »

Corrector affectuum et animos paedagogus.
 Origen.

« La conscience est le correcteur des affec-
 » ti ns et le pédagogue de l'ame. »

« C'est dans ces livres aussi, ô Dieu !
» s'écria le vieillard, que je veux lire
» toute ma vie. Je veux admirer ta puis-
» sance dans la création de l'univers; ta
» sagesse dans l'ordre et l'harmonie qui
y règnent; ta bonté, dans la fin de ton
» ouvrage, dans les moyens qui tendent
» à cette fin, c'est-à-dire, dans le bon-
» heur des êtres sentans et intelligens, et
» dans les rapports que ces êtres ont en-
» tr'eux, ainsi qu'aux objets qui les en-
» vironnent.

» C'est à la lueur de ce divin flambeau
» que tu m'as donné pour m'éclairer dans
» ma croyance et ma conduite; c'est à
» l'aide de cette raison dont tu m'as doué
» que je veux marcher dans le sentier
» de la vertu; tout autre guide m'égare-
» rait. C'est aux avertissemens seuls, à
» la voix secrète de ma conscience que
Je veux me rendre pour fuir le mal que
» tu hais; et si cet instinct si naturel à
» chercher le bonheur me fait former
» des desirs, ils n'auront pour but que
ta gloire, ton honneur et l'exécution
» de ta volonté.

» J'ai marché long-temps dans une
» voie étroite et ténébreuse, parsemée
» d'obstacles et environnée de précipi-

» ces : je suis parvenu à connaître le che-
 » min lumineux de la vérité... Grand
 » Dieu ! je m'ériterais ton courroux éter-
 » nel ; si j'abandonnais ce chemin pour
 » rentrer dans les ténèbres d'où je suis
 » sorti. »

Voilà , mon enfant , poursuivit le
 vieillard , de quelle manière je suis par-
 venu à être tel que vous me voyez. J'ai
 été élevé dans la religion de mes pères ;
 j'ai examiné , j'ai réfléchi ; un trait de
 lumière a pénétré dans mon cœur , il a
 dissipé mes doutes , il a borné mes re-
 cherches , mes réflexions , et l'erreur et
 le préjugé y ont fait place à la vérité.

Si je me trompe , ô mon fils ! c'est que
 de deux problèmes donnés , je me suis
 décidé pour celui où j'ai trouvé l'évi-
 dence. Dieu serait injuste s'il me con-
 damnait pour avoir fait l'usage le plus
 naturel de ma raison. Mais mon Dieu est
 le Dieu de Socrate , mon Dieu est le Dieu
 du rabbin dont je vous ai parlé , il ne
 sera point plus injuste envers moi qu'en-
 vers eux.

Fin du troisième Volume.

4

020364

